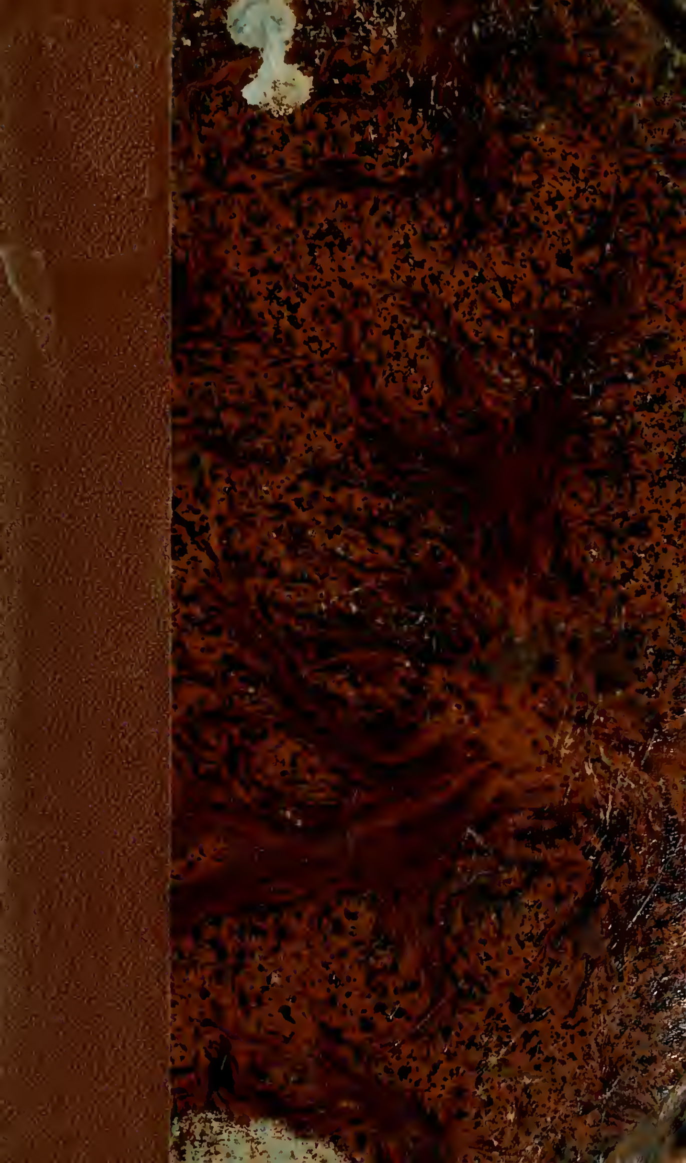
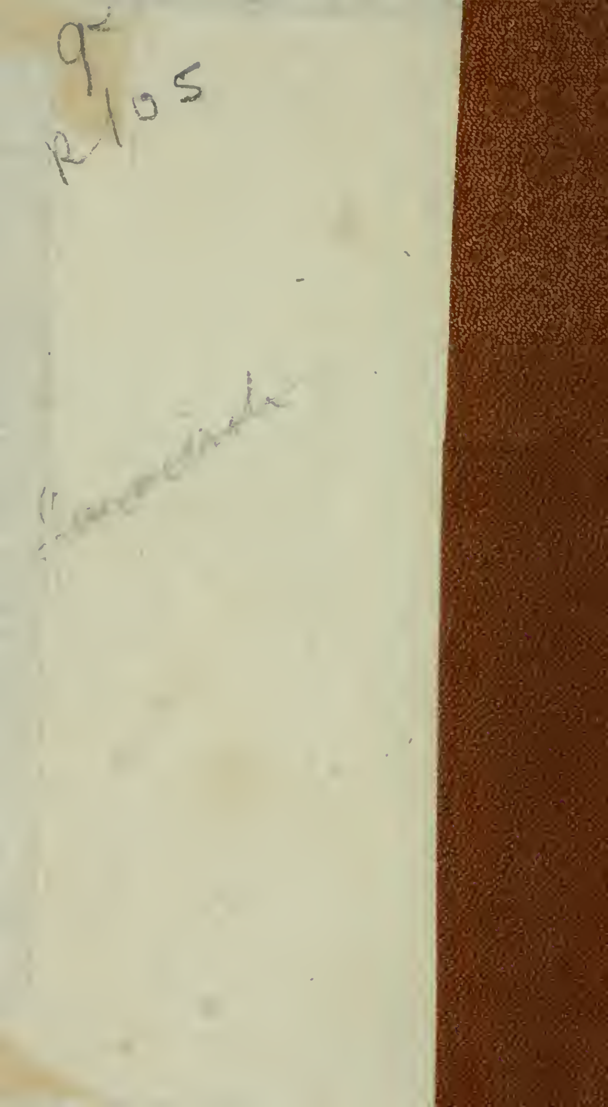




Souvenir d'un bon père
à sa fille
Élisa de Mariac

Caraccioli, Louis Antoine

LA GRANDEUR D'AME.

NOUVELLE ÉDITION.

Exultavit ut gigas ad currendam viam, à summo cœlo egressio ejus.

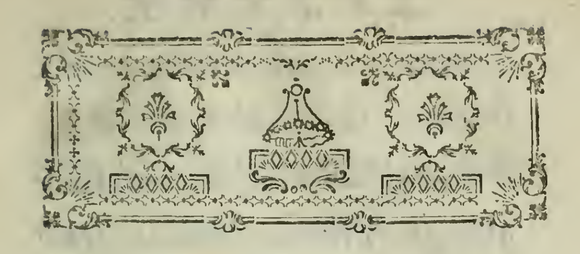
Psal. 18. *v.* 6.



A FRANCFORT, *en Foire*,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Libraire à Liége.
J. VANDEN BERGHEN, Libraire à Bruxelles.

M. DCC LXIII.



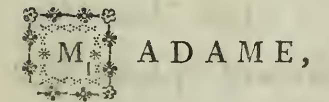
A

SA MAJESTÉ

IMPÉRIALE,

&

ROYALE-APOSTOLIQUE.



MADAME,

Si la Grandeur d'Ame venoit à se perdre, ou la

trouveroit toute entiére dans le cœur de VOTRE MAJESTÉ. Celle que je décris dans cet Ouvrage, n'eſt qu'une ombre de l'héroïſme qui vous caractériſe. L'imagination ne ſauroit s'élever autant que ces vertus magnanimes qui rendent votre régne l'école des Monarques. La Religion citera dans ſes Faſtes l'heureuſe époque de votre auguſte naiſſance, de votre couronnement, de vos triomphes, comme les plus

beaux jours de solemnité. Elle vengera les Ecrivains du silence rigoureux que leur impose votre modestie, en devenant elle-même votre panégyriste.

Je dois sans doute craindre qu'en parcourant ce Livre, on ne me taxe d'une présomption trop indiscréte; mais cette gracieuse bienveillance, si naturelle à VOTRE MAJESTÉ, & avec laquelle elle a daigné lire mes Ouvrages, & même les louer, excusera ma té-

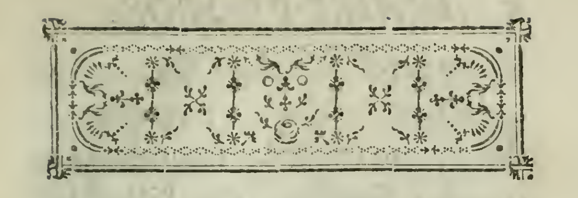
mérité. Il est naturel de desirer la plus grande gloire à laquelle un Auteur puisse jamais aspirer, celle de rendre public le profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

de votre sacrée Majesté,

Le très-humble, très-obéissant & très-soumis serviteur,

LE MARQUIS CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.



AVANT-PROPOS.

IL eſt tems de démaſquer cette vanité mondaine qui oſe ſe parer du titre de grandeur, & de faire voir aux hommes qu'ils ne ſont véritablement grands que lorſqu'ils ſe raprochent de Dieu. Ceux qui ne connoiſſent d'autre gloire que les triomphes du monde, & le bruit des exploits, n'aprouveront ſurement pas cet ouvrage ; & même le titre les aura trompés : mais

l'immortel *Fléchier* fera mon apologie. Voici comme il s'exprime dans la magnifique oraifon funèbre de l'illuftre Turenne : *fi ce héros*, dit-il, *n'avoit fu que combattre & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-deffus des vertus humaines, fi fa valeur ou fa prudence n'avoient été animées d'un efprit de foi & de charité : je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius, & je laifferois à la vanité le foin d'honorer la vanité.... S'il avoit fini fes jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées ; je répandrois des*

larmes inutiles ſur ſon tombeau , & ſi je parlois de ſa gloire , ce ne ſeroit que pour déplorer ſon malheur.

On s'éléve au-deſſus de l'univers , lorſqu'on puiſe en Dieu la ſource de ſa grandeur ; & l'on rampe avec l'inſecte , quand on ſe borne à la terre. La dignité d'une ame immortelle ne ſauroit ſe contenter d'un éclat momentané. Tous ces hommes profanes qu'on nous vante comme des demi-dieux , ne furent que des héros poſtiches. Le préjugé les encenſe , & la raiſon les plaint.

Je ſais qu'il faut du cou-

rage pour ofer fronder les opinions d'un monde qui croit la grandeur d'ame indépendante de la Religion ; mais on eft toujours affez fort, lorfqu'on a la vérité pour foi. C'eft un axiòme de morale que les circonftances, l'objet & la fin font néceffaires pour toute bonne action, & que le moindre vice corrompt la meilleure.

On fera fans doute frapé de la difproportion qui fe trouve entre la fublimité du fujet & la médiocrité du ftyle & des penfées : mais je me flatte qu'en faveur de la Religion, qui fait la bafe de cet

ouvrage, les perſonnes raiſonnables m'excuſeront. J'oſe même dire que ces malheureux tems, où l'incrédulité s'efforce d'ériger l'orgueil en héroïſme, éxigeoient un pareil livre. Toute ambition, dépouillée de ſon éclat, n'offre plus que des avantages temporels, & conſéquemment des intérêts ſordides.

L'ame comprenant le cœur & l'eſprit, m'a paru le terme le plus propre à exprimer nos idées & nos ſentimens. Perſonne n'ignore que cette ſubſtance, purement ſpirituelle, produit toutes les opérations que nous diſtinguons

par différens noms : l'eſprit n'eſt que ſon action, & le cœur que ſa volonté.

L'univers étant formé, c'eſt-à-dire petit, il réſulte qu'on ne ſauroit être grand, lorſqu'on ne s'étend pas au-delà de ſes limites. Ainſi voilà le procès jugé entre ceux qui reſtreignent la grandeur d'ame aux actions de cette vie, & ceux qui ne lui aſſignent point d'autre terme que l'éternité. Il s'agit ſeulement d'en inſtruire le public ; & c'eſt ce que je vais faire.

On s'étonnera, & l'on aura raiſon, de voir une matiére de cette importance auſſi

négligée. Il ſemble qu'il ne ſoit plus permis de parler de l'ame que pour l'attaquer, & pour la confondre avec l'inſtinct des animaux. Cependant ſes droits ſubſiſtent en nous-mêmes, & tout homme eſt coupable, s'il ne travaille pas à les faire revivre. Le monde ne ſe corrompt & ne s'avilit, que parce qu'on ne place pas la gloire où elle doit être. Les ravageurs de provinces ſe croient des amis de l'humanité, les incrédules des philoſophes, & les beaux eſprits des génies.

Dieu ſeul peut élever l'ame, & lui inſpirer des ſen-

timens magnanimes, parce qu'il eſt lui ſeul le principe de toute élévation. Tandis qu'on croira l'amour-propre ſource des vertus, dit l'inimitable *Fénelon*, on ne fera jamais rien de grand. La ſphére eſt trop bornée pour pouvoir y prendre un vol hardi, noble & ſublime. Toutes les actions de la créature ſont ſtériles par elles-mêmes, ſi elles ne ſe raportent au Créateur.

On diroit que nous revenons à la premiére enfance du monde; car il faut aujourd'hui prouver des vérités qu'on a enſeignées pendant ſix mille ans. La nouvelle philoſophie a

a tellement défiguré les choſes, qu'on prend pour des paradoxes ce qui eſt démontré. La plùpart des hommes ſe réglent ſelon la mode, & non ſuivant la raiſon.

Toute ame eſt naturellement grande quant à ſon origine, ſon eſſence & ſa deſtinée ; mais ce qu'on apelle grandeur d'ame, conſiſte dans la ſublimité des actions. Il y a une chymie pour les eſprits comme pour les corps ; ceux-ci s'éxaltent par l'entremiſe du feu, ceux-là par le ſecours de la Religion : ſans elle, toute élévation n'eſt qu'une foible vapeur.

La grandeur d'ame qui a Dieu pour objet, ne meurt jamais ; celle, au contraire, qui n'a que la fortune ou l'éclat de ce monde en vue, expire avec ſon héros. On a beau la révérer & lui ériger des marbres précieux ; elle demeure dans un ſilence éternel, parce qu'elle n'eſt plus. Mais victimes des ſens, des paſſions, des honneurs, nous dénaturons la véritable gloire, & nous en faiſons un fantôme relatif à nos préjugés & à nos goûts.

Ce n'eſt qu'en renverſant l'idolâtrie du *Moi*, ſource de toute préſomption, qu'on peut

voir éclorre la véritable grandeur d'ame. Nous uſurpons les droits mêmes de la Divinité, lorſque nous oſons nous attribuer nos vertus. Elles dérivent du principe immuable & infini, dont chaque homme ſent l'impreſſion. Le grand crime des Payens fut de ſe complaire dans leurs propres Ouvrages. Il ne faut rien retenir d'une action éclatante, que l'humilité. Que ſerviroit d'avoir gagné l'univers, ſi l'on venoit à perdre ſon ame ?

Le tonnerre fait plus de bruit que tous nos exploits, les démons ont plus d'eſprit que tous nos beaux génies ;

& les animaux même, plus de force & plus de ruſe : de ſorte qu'il n'y a qu'un motif ſublime qui puiſſe relever nos actions. C'eſt ce que je vais eſſayer de prouver, en parcourant toutes les facultés de l'homme, & toutes les choſes extérieures qui doivent l'affecter. Je ſouhaite avoir rempli mon objet.

Cet Avant-Propos a ſuffiſamment dévelopé tout le plan de l'ouvrage, que je devois intituler l *Élévation de l'Ame*, lorſque j'apris de Monſeigneur *Zaluski*, Evêque de Kiovie, Prélat d'une érudition immenſe, qu'il éxiſtoit

un Livre ſous le même titre. On écrit tant, que, ſi cela dure, il ſera auſſi difficile d'imaginer des titres nouveaux, que de produire des penſées neuves.



ON trouvera chez les mêmes Libraires, J. F. BASSOMPIERRE, *à Liége & à Francfort en Foire, &* J. VANDEN BERGHEN, *son gendre à Bruxelles, les éditions les plus nouvelles & les plus éxactes de tous les Ouvrages de M. le Marquis* CARACCIOLI; *réimprimés en même format* in-douze, *avec les corrections & additions données par l'Auteur. Ils consistent en*

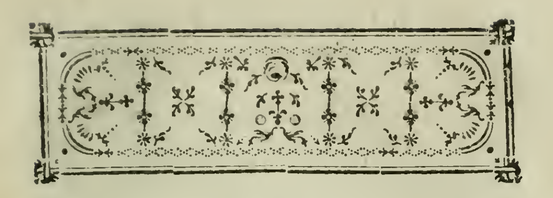
La Grandeur d'Ame, 1763.
La Jouissance de soi-même, 1762.
La Conversation avec soi-même, 1763.
Le Tableau de la mort, 1762.
Le Véritable Mentor, 1763.
Les Caractéres de l'Amitié, 1763.
L'Univers Enigmatique, 1763.
De la Gaieté, 1763.

TABLE

DES

CHAPITRES.

Fin de la Table.



LA GRANDEUR D'AME.



CHAPITRE PREMIER.

Des Idées.

QUAND j'aurois toute la finesse de l'esprit qu'on peut desirer dans les plus agréables sociétés ; quand j'aurois composé des Ouvrages où brilleroit tout le feu de l'imagination & du génie ; quand j'aurois imaginé des systêmes capables de tenir l'univers dans le silence & dans l'admiration ; quand j'aurois formé des projets dignes de soutenir les empires ou de les relever : si je n'ai la Religion pour

objet, mon ame a perdu ses travaux & ses talens, & elle reste, malgré tout son éclat, dans une situation qui la dégrade, & qui la confond avec les hommes charnels. Tout ce qui doit périr ne sauroit être le terme d'un être immatériel : il faut à l'ame des objets immortels à contempler, parce qu'elle est elle-même immortelle ; & c'est seulement alors qu'on peut dire qu'elle s'éxalte & qu'elle se connoît.

Nous parcourrons d'abord les idées, mais sans éxaminer si elles sont factices ou innées, & sans vouloir les définir, parce que nous n'avons point intention de faire un ouvrage de controverse. Il vaut beaucoup mieux travailler à relever l'ame de l'humiliation où elle est, que de se livrer à des questions métaphysiques, dont il ne résulte souvent que des visions & des mots.

Les idées, chez tous les hommes, naissent du bon sens, de l'esprit, ou du génie ; mais sous quelqu'aspect qu'on les envisage, elles se perfectionnent chacune à sa maniére, lorsque l'ame vient à s'élever. Ce ne sont plus alors des points de vue matériels qui nous fixent, mais des objets tels qu'on en découvre dans les espaces immenses.

Ainsi Platon, quoique payen, entrevit des vérités qui échapoient à la multitude ; ainsi d'âge en âge il y eut des hommes privilégiés qui s'élevérent au-dessus de leur siécle, & qui, par le secours d'une méditation raisonnable & profonde, sortirent du cercle de cet univers. Sans doute nous aurions de tems en tems le même bonheur, si nous voulions nous dégager de la matiére qui nous environne & nous oprime ; mais victimes de nos sens, nous contemplons la surface des êtres, au lieu de remonter à leur principe. En vain nous sentons que notre ame, créée pour la Divinité, cherche à se faire jour à travers les brouillards qui nous offusquent ; nous nous endormons dans le sein de la poussiére, & nous prenons à peine la résolution de penser. Il n'y a que l'ambition d'obtenir des honneurs périssables, qui nous semble une véritable élévation.

Cependant pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous oublions les corps, & nous semblons être tout esprit. L'homme, en tant qu'image de Dieu, ne sauroit se representer deux & deux faisant quatre, & le tout plus grand que sa partie, sans entrevoir un

ordre invariable & primordial, qui donne le mouvement à cet univers, & que nous ne ſommes pas maîtres de changer ni d'altérer. Les eſſences des objets expoſés à nos regards, eſſences indépendantes de nos réfléxions, de nos deſirs, & même de notre éxiſtence, ſont autant de degrés qui nous élevent juſqu'à l'Etre des êtres. Quelle gloire que celle de s'élancer avec ſublimité vers la lumiére increéée, & de pénétrer dans le Sanctuaire de l'Eternel & de l'Infini, où tous les ſiécles vont ſe perdre en quelque ſorte, pour renaître continuellement ! C'eſt ici que l'on peut bien s'écrier avec Tertullien : *O homme ! reconnois ta dignité.*

L'ame qui paroît éteinte chez la plûpart des hommes, ou par l'abus qu'ils font de ſa lumiére, ou par le peu de connoiſſance qu'ils en ont, eſt plus active que le feu chez le ſage qui en profite. C'eſt là qu'il faut l'éxaminer, & en ſuivre les progrès, pour avoir une juſte idée de ſa grandeur. Saint Auguſtin, que nous imiterions ſi nous étions moins charnels, eſt le vrai modèle d'une ame ſublime. On ne ſauroit lire ſans tranſport ſes Confeſſions & ſes Soliloques ; il n'y conſerve que les yeux

de l'eſprit, & le langage de la vérité.

Nous avons tous deux ſortes d'idées ; celles qui ſe bornent à la figure de ce monde, & celles qui entrevoyent un univers tout ſpirituel. Notre raiſon, convaincue de ſon immortalité, ne peut ſe replier ſur elle-même, ſans découvrir un inſtant où nous vivrons d'une maniére toute céleſte. En vain les objets matériels qui nous inveſtiſſent de toutes parts, s'efforcent de nous courber vers la terre ; l'ame ſe réveille par intervalles, & nous fait ſentir que les idées ſpirituelles ſeront à jamais ſon centre & ſon élément. Il s'agit d'être attentif à ces impreſſions, & de les ſuivre, ſi nous voulons honorer notre origine, & nous ſouvenir de notre derniére fin ; mais je rougis pour l'humanité, quand je me figure combien on l'avilit & on la dégrade. Si l'on diſpute aujourd'hui ſur les idées, ce n'eſt que pour conteſter leur ſpiritualité, & les ranger dans la même claſſe que l'inſtinct. La philoſophie à la mode tend au matérialiſte, & dérobe conſéquemment à nos yeux l'excellence de notre eſprit, & la grandeur de ſa deſtinée. Qui auroit cru que, dans le ſein même d'une Religion toute ſpiri-

tuelle & toute divine, nous oublierions ce que les payens n'ont pu méconnoître au milieu des ténébres de l'idolâtrie, & que nous regarderions comme fable ce qui leur parut une vérité incontestable & ce qui fit l'objet de leur consolation & de leur espérance ?

Mais, pour l'honneur de la raison, ne rapellons pas des systêmes qui lui sont si contraires. Laissons les insensés se complaire dans leurs folies, & se glorifier de leur prétendue ressemblance avec la taupe & le hibou ; occupons-nous plutôt à contempler notre ame dans ces instans où, supérieure à tout ce qui doit périr, elle converse avec elle, elle jouit d'elle, & elle s'éleve jusqu'à la véritable source des idées, qui ne peut être que Dieu, notre élément & notre vie. Il est une lumiére indéfectible qui éclaire tout homme venant en ce monde, & qui frape notre entendement de ses rayons ; nous sommes réellement coupables si nous en détournons les yeux. C'est elle qui sous l'aspect des choses visibles se communique jusqu'aux payens mêmes, & dont nous devons nous servir pour arriver aux choses invisibles ; tous les différens êtres qui constituent cet univers, sont

autant de miroirs qui nous renvoyent les clartés céleſtes, autant d'échos qui nous répétent à chaque inſtant la voix toute-puiſſante de la Sageſſe infinie dont ils émanent.

Tous les mortels aperçoivent les mêmes objets, mais tous ne les conſidérent pas du même œil. Les ſenſuels ne découvrent dans ce monde qu'une ſuperficie qui les amuſe; les Philoſophes y reconnoiſſent la magnificence d'un Ouvrier immenſe dans ſes productions; & les Chrétiens y aperçoivent une perſpective qui n'eſt digne de nos regards, qu'autant qu'elle s'avance vers le ciel. Salomon n'apercevoit que vanité ſous le ſoleil, parce que ſon ame s'élevoit au-deſſus des aſtres. Lorſqu'on parvient à ce degré bien différent de tous ceux que l'aſtronomie compte & détermine, on voit les coloſſes ſe réduire en atômes, & le monde lui-même fondre comme la cire. On voit les richeſſes, les honneurs & les plaiſirs tomber en poudre comme l'idole de Dagon en preſence de l'Arche ſainte; on voit notre vie animale comme un jour dans la ſucceſſion des tems, & moins qu'une ſeconde dans l'ordre de l'éternité.

Je ſais que notre ame ne peut briller

par elle-même, & que ſes lueurs ne ſont qu'une réfraction de la lumiére indéfectible ; mais c'eſt en cela que nous pouvons diſtinguer le ſolide du frivole, le durable du momentané, le faux du vraiſemblable. Si l'on en doute, il ſuffira de parcourir les actions & les ouvrages de nos Philoſophes chrétiens, qui beaucoup plus à Dieu qu'à eux-mêmes, & par conſéquent bien plus citoyens du ciel que de cette terre, ſemblent avoir déja commencé leur éternité. Que j'aime à les ſuivre dans ces ſentiers lumineux, où, apuyés ſur des connoiſſances indubitables, ils marchent d'un pas tranquille vers la ſource de tous les biens ! Leur intellect paroît ſe transfigurer dans un rayon, à l'aide duquel on entrevoit la grandeur d'une ame remplie de ſon Dieu, & toute extaſiée à la vue des ſplendeurs éternelles. Voilà le véritable priſme qui nous repreſente ces beautés toujours anciennes & toujours nouvelles, que le grand Auguſtin ſe repentoit d'avoir aimées ſi tard.

Les idées, qui chez tous les hommes ſont pour ainſi dire des tableaux de l'Archétype univerſel, dont ils tiennent leur éxiſtence, devroient par elle-mêmes conduire au grand & au vrai ; mais

jouets des paſſions, & victimes d'une mauvaiſe éducation, nous n'ouvrons les yeux que pour admirer des objets ſenſibles & périſſables. Où ſont les maîtres qui nous avertiſſent, auſſi-tôt que nous pouvons raiſonner, que la figure de ce monde paſſe, & qu'il n'y a que notre ame qui dans tout cet univers mérite la prééminence? Où ſont les maîtres qui ſaiſiſſent la vue d'une plante, ou d'un inſecte, pour nous rapeller au Créateur; qui nous accoutument de bonne heure à deſirer le Ciel, à mépriſer la terre, à ne goûter de plaiſir que celui de penſer, & à trouver Dieu au fond de nous-mêmes, où il réſide plus que par-tout ailleurs? Ces pratiques paroiſſent ſi chimériques, que peut-être nos lecteurs nous ont déja regardé comme viſionnaire: cependant ſi nous éxaminons l'origine, la nature, & la deſtinée de notre être, cette méthode nous paroit, & raiſonnable, & néceſſaire. Toute éducation des nobles ainſi que des roturiers, des ſouverains ainſi que des ſujets, doit avoir pour fin l'exaltation de l'ame. On doit rectifier les idées, épurer les penſées, & les diriger de maniére que l'éternité ſoit le premier & le dernier objet qu'on en-

visage. Si, pour exciter les enfans à se distinguer & à s'apliquer, on ne manque jamais de leur rapeller la grandeur de leur maison, & de leur remettre devant les yeux les exploits de leurs ancêtres; n'est-il pas plus juste d'exciter leur émulation & leur vertu par le souvenir d'une ame qui émane de Dieu, qui subsiste en Dieu, & qui doit retourner à Dieu?

Toutes les idées ont entr'elles une chaîne, ou plutôt une filiation. La maniére dont nous voyons aujourd'hui les objets, n'est peut-être qu'une suite des premiéres impressions que nous avons reçues dans notre enfance. Les plus petites choses en aparence influent sur nos perceptions & sur nos sentimens. Notre vie n'est qu'une complication de mille hazards, & de mille circonstances; le plus brillant exploit, ainsi que le plus magnifique ouvrage, ne tirent souvent leur source que d'une simple phrase, ou d'une seule entrevue. Combien de paroles qui ont paru ne pas nous affecter dans le tems qu'elles étoient prononcées, & qui sont devenues par la suite l'occasion de nos préjugés, de nos goûts, de notre conduite, & peut-être de notre vo-

cation? Combien d'hommes dont la fortune n'eſt que le réſultat d'une viſite, d'une lecture, & même d'un regard?

Ceux qui ont ſoin de la jeuneſſe doivent ſans doute trembler à ce recit, & penſer qu'ils ne ſauroient jamais être trop attentifs & circonſpects. L'ame d'un enfant eſt pour ainſi dire entre les mains d'un Gouverneur; il l'abaiſſe, ou il l'éleve, ſelon les idées qu'il inſpire. Chez lui tout parle, tout inſtruit, tout eſt ſignificatif. Ces générations d'hommes charnels & puſillanimes, qui ne connoiſſent d'éternité que le jour qu'ils coulent, d'immenſité que le pays qu'ils habitent, d'infinité que la penſée qu'ils produiſent, ſont ordinairement le fruit d'une mauvaiſe éducation. L'eſprit ſe concentre facilement dans la ſphére des ſenſations, lorſqu'il n'eſt point excité; de même que le feu reſte au ſein d'un caillou, quand on ne travaille pas à l'en faire ſortir. Et voilà pourquoi les grandes idées ſont ſi rares; pourquoi des hommes qui auroient pu réformer leur nation, ne ſont que des hommes de routine; pourquoi des ames qui s'éléveroient au-deſſus des aſtres, rampent dans la pouſſiére.

Mais au lieu de nous abandonner à

ces réfléxions qui humilient & affligent ; considérons ces personnes qu'une heureuse culture a dégagées de toute affection terrestre. On les voit, comme un géant, parcourir une brillante carriére, & s'étendre d'un bout du Ciel jusqu'à l'autre, sans intervalle & sans interruption. Les idées confuses dont le monde est rempli, & qui causent les faux jugemens, émanent d'un esprit sensuel & rampant ; mais les idées claires naissent d'une ame qui s'aprofondit & s'exalte. C'est par cette raison que toutes celles qu'on admire chez les grands hommes, paroissent dans l'ordre le plus systématique, & dans la plus belle liaison. Telle est, par éxemple, la *Théodicée* de Leibnits, telle *la Recherche de la vérité* de Mallebranche, où l'on découvre plus de génie que dans les négociations & dans les exploits. On s'étonne, à la lecture de ces ouvrages, de voir jusqu'où l'ame peut arriver. Plût au Ciel que nos beaux esprits, qui les apellent un jeu d'imagination, voulussent ou pussent les aprofondir ! Ils verroient comme les passions peuvent se spiritualiser, les sens se taire, le corps se rétrecir, l'esprit s'exalter. Les idées isolées ne pro-

duisent rien que des saillies ou des chiméres ; mais les idées, lorsqu'elles se lient, enfantent ces principes & ces systèmes que nous apellons les sciences. Ainsi les mathématiques sont le fruit des combinaisons, & la métaphysique le résultat de la méditation.

Tous les esprits sans doute n'ont pas la capacité d'apercevoir les choses avec la même pénétration. Dieu, immense dans ses productions, qui n'a pas fait deux grains de sable qui se ressemblent, n'a pas créé deux esprits qui soient parfaitement égaux : mais comme cette différence n'est que du plus au moins, chaque homme peut se dégager de la matiére, & s'élancer selon sa force au-delà de ce monde périssable. Le paysan lui-même, tout grossier qu'il nous paroît, sait faire abstraction des objets qu'il aperçoit, & se figurer un instant où les cieux & la terre passeront ; les saisons, qu'il voit successivement revenir & s'en aller, servent à le convaincre que l'univers doit finir comme il a commencé, & qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu, dont les années ne sauroient s'atténuer. D'ailleurs, quel est l'homme qui, par le moyen des nombres & des jours qu'il peut multiplier autant qu'il

veut, n'ait pas l'idée de l'Eternel & de l'Infini? Nous avons donc le germe des plus grandes idées; & si les hommes s'étudioient à les déveloper, leurs actions ne seroient que des conséquences tirées de la raison; & la vanité, qui paroît être aujourd'hui la seule élévation, s'anéantiroit pour faire place à la magnanimité. Nous ne verrions plus ces orgueilleux qui confondent la grandeur avec la fatuité; mais nous trouverions des personnages décens qui s'oublieroient pour faire respecter la Divinité. Nous ne verrions plus ces ames basses qui mendient des honneurs pour s'attirer de la considération; mais nous rencontrerions des héros, qui, grands par eux-mêmes, rougiroient d'une gloire empruntée. Nous ne verrions plus des êtres raisonnables se glorifier d'un aussi vil objet qu'un équipage ou un habit; mais nous apercevrions des sages, dont l'ambition consisteroit à acquérir des connoissances, & à faire du bien.

Périssent donc à jamais toutes les idées qui ne tendent pas à la véritable grandeur! Le monde ne gémit, que parce qu'on n'aperçoit les objets que du mauvais côté. Les riches en conséquence

n'ont que des honneurs à prétendre, & les pauvres que des disgraces & des humiliations. On fuit la vertu comme un objet hideux, ou tout au moins importun, tandis qu'on court au-devant du crédit, & qu'on l'encense. Si les idées sublimes étoient le partage des grandes ames, c'est-à-dire ces idées qui remontent à leur source, & qui n'entrevoient rien que par raport à l'éternité; ne craignons pas de le dire, il n'y auroit guére d'homme en place, qui, dépouillé de son rang, ne devint un individu bien médiocre. Les dignités, chez la plûpart des Grands, sont une affection léthargi-qui rend leur esprit insensible aux objets les plus intéressans. Ils ne voient & n'entendent que d'une maniére toute matérielle, qui ne leur donne que des réponses de mort. Ils devroient s'élever sur les débris de leurs passions, & ce sont les passions qui les élevent.



CHAPITRE II.

Des Penſées.

TOutes les beautés de l'Univers ne ſont que des ombres en comparaiſon de la penſée. C'eſt elle qui, plus rapide que l'éclair, vole d'un pole à l'autre, parcourt l'univers, anatomiſe la matiére, décompoſe les élémens, fixe le ſoleil, nous reproduit, nous multiplie, ſe connoît en un mot, & s'élance juſques dans le ſein de la Divinité même. Que n'eſt-il poſſible de ſaiſir cette penſée ſi féconde dans ſes opérations, ſi éxacte dans ſes recherches, ſi active dans ſes découvertes, ſi préciſe dans ſes combinaiſons, ſi vaſte dans ſes projets, ſi ſublime dans ſes méditations ! Par-tout elle pénétre, par-tout on ne peut la pénétrer.

Rien de plus magnifique que ce monde intérieur que nous portons tous en nous-mêmes, & dont nous éprouvons à chaque inſtant l'action & l'utilité. La faculté de penſer nous rend en quelque ſorte des êtres immenſes, capables de nous ſuffire juſqu'à un certain point ; & ſoit en dormant, ſoit en veillant,

veillant, nous conſervons le ſentiment de notre éxiſtence qui ne nous abandonne jamais. Combien d'hommes répandus ſur la ſurface de la terre, & qui tous, ſans en excepter un ſeul, roulent, dans une eſpéce de ſanctuaire, des projets, des plaiſirs, des chagrins ! Le corps n'eſt qu'un rideau qui ſemble dérober aux yeux du public les opérations de l'ame, & qui lui laiſſe toute la liberté de penſer ce qu'elle veut, & comme elle veut, en preſence même des tyrans les plus deſpotiques.

Mais ces avantages, quoiqu'infiniment précieux, perdent tout leur mérite, ſi, au lieu d'élever nos penſées, nous avons la ſtupidité de les confondre avec nos ſenſations. Il faut que notre eſprit, ſe reſſouvenant toujours de ſa premiére origine, ſoutienne ſa dignité juſques dans les plus petites choſes. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que notre ſiécle, ridiculement orgueilleux, anéantit la véritable grandeur de l'homme, pour ne lui preſenter que des ſimulacres de gloire, ou des monſtres de vanité.

Combien de penſées produites tous les jours à pure perte ! Les uns s'égarent au milieu d'eux-mêmes, de ma-

niére à ne pouvoir se retrouver ; les autres ne projettent que des chiméres, qui ne sauroient se réaliser : ceux-ci bornent toute leur éxistence à cette misérable vie, ceux-là s'endorment dans le sein des plaisirs criminels. On doit se contenter, si, sur mille personnes, on en trouve une seule qui pense avec solidité. Il semble que ces tems heureux, illustrés par la presence des anciens, reprochent à notre âge sa dépravation & sa frivolité. On ne sauroit les parcourir, sans s'apercevoir d'un contraste qui doit bien nous alarmer & nous humilier.

Si l'on connoissoit tout le prix d'une seule pensée ; si l'on savoit qu'elle est une image du verbe éternel, la production d'une substance vraiment incorruptible, & peut-être le résultat de mille coups d'œil, de mille circonstances & de mille combinaisons qui nous ont échapé, on ne penseroit qu'avec un vrai plaisir, & l'on regarderoit comme une espéce d'enfantement chaque réfléxion qu'on fait. Quelle merveille, que cette fécondité avec laquelle l'homme le plus brut engendre à chaque instant des pensées sur tous les objets ! Ce phénoméne toujours renaissant, mérite sans

doute de notre part, & une attention ſpéciale, & un véritable reſpect : car nous devenons en quelque ſorte créateurs toutes les fois que nous imaginons ; & c'eſt ici que nous paroiſſons dans toute notre grandeur, & que, pour ne pas méconnoître une telle gloire, nous devons continuellement élever nos eſprits.

S'il nous étoit plus difficile de penſer, & ſi cette opération ne ſe retiroit que par intervalles, nous en ſerions ſans doute bien plus émerveillés. C'eſt ainſi que nous méconnoiſſons le bienfait de l'Etre ſouverain, & que nous ſommes ingrats ; parce qu'il eſt trop magnifique & trop bon ; & c'eſt ainſi que l'habitude nons rend inſipides les choſes les plus précieuſes. On admire tous les jours le méchaniſme d'une pendule ; on s'extaſie à la vue des reſſorts qui font mouvoir un automate ; on vante avec emphaſe les ruſes d'un animal ; & la faculté de penſer, choſe unique & infiniment plus admirable que la ſtructure des cieux, ne réveille pas notre attention. Nous doutons des miracles, ou nous en allons chercher dans des hiſtoires apochryphes, que l'Egliſe rejette, & le prodige d'une ame qui tou-

jours engendre & jamais ne s'épuiſe, d'une ame que toutes les révolutions des ſiécles ne ſauroient altérer, parce qu'elle eſt eſſentiellement indiviſible, nous ſemble une opération très-ordinaire. Mais aurions-nous oublié que nous ſommes le ſouffle de Dieu même, que nous agiſſons & penſons en lui, que nos réfléxions, purement ſpirituelles, ſurnagent en quelque ſorte ſur des flots de ſang, & ne pouvant jamais s'allier avec le moindre grain de matiére, produiſent une agilité qui nous tranſporte au-delà des aſtres & des mers, qui nous introduit dans le ſanctuaire des ſciences, & nous rend capables d'éxaminer, de connoître & de juger? L'eſprit donne, pour ainſi dire, commiſſion à ſa penſée de tourner autour du ſoleil, de pénétrer juſqu'aux entrailles de la terre; & cette penſée, auſſi fidelle que ſubtile, revient ſelon ſes deſirs, après avoir parcouru tous les recoins de l'univers ſans autre véhicule que ſa propre ſpiritualité.

Nos penſées, en tant que les rayons de l'ame, peuvent ſe comparer au feu dont l'utilité dépend de l'uſage. Si elles ſont employées à propos & avec diſcernement, elles éclairent & elles échauf-

ſent ; au lieu que ſi on les abandonne à leur volubilité , elles cauſent les plus terribles embraſemens. Il ne s'agit , pour nous en convaincre , que d'ouvrir les livres qui traitent de la Religion & des mœurs. Ceux-ci calment les paſſions , illuminent l'entendement, inſpirent l'amour du bon ordre ; ceux-là renverſent les idées , offuſquent la raiſon , & ne laiſſent après eux que des regrets & des débris. On ne peut lire qu'en frémiſſant les penſées de nos Philoſophes modernes : échapées de leur cœur comme des étincelles d'une fournaiſe , quel ravage n'ont-elles point excité !

Il n'y a pas une plus grande marque d'aveuglement que la fureur de vouloir écrire tout ce qui paſſe par l'eſprit. Notre ame étant aſſujettie en quelque ſorte à la circulation du ſang , & s'élevant ou s'abaiſſant à meſure que les objets matériels nous affectent & nous remuent , nous ne pouvons manquer d'avoir des illuſions , des doutes & des ſonges. Mais convient-il de divulguer ces miſéres qui nous humilient ? & n'eſt-ce pas imiter une perſonne qui nous raconteroit ſes rêves ? Cependant voilà notre malheur ; on ne diſ-

tingue pas les penſées d'aventure des penſées de réflexion, & l'on oſe preſenter au public des idées qui prouvent la foibleſſe du cerveau, & les donner pour des argumens invincibles, ou pour de merveilleuſes découvertes. La nouveauté, qui a toujours l'art de plaire & d'en impoſer, pique la curioſité des lecteurs, & inſenſiblement ils admirent & ils adoptent des viſions qu'ils prennent pour des vérités. Ils ne font pas attention que quiconque veut laiſſer errer ſon imagination à ſon gré, peut produire les plus monſtrueuſes ſingularités.

Ceci nous prouve la néceſſité indiſpenſable d'épurer nos penſées, & de les rendre conformes aux intentions de la Divinité, qui nous ordonne d'eſtimer notre ame plus que le monde entier. Le ſage agit en chimiſte à l'égard des productions de ſon eſprit : il les analyſe, les éxamine ; & après en avoir extrait les choſes les plus ſublimes qu'il conſerve, il rejette ce *caput mortuum* que certains Auteurs oſent nous offrir comme un chef-d'œuvre.

Inſiſtons encore ſur la penſée, cette production merveilleuſe, qui tantôt devient l'occaſion d'un ouvrage ſolide, &

tantôt d'une vie toute employée à mériter un bonheur éternel. Quels eſpaces que ceux qu'elle parcourt ! quels obſtacles que ceux dont elle triomphe ! quelles perfections que celles qu'elle acquiert ! Elle ne paroît d'abord qu'une lueur preſqu'imperceptible, & elle devient inſenſiblement un aſtre qui diſſipe les ténébres de l'ignorance & des préjugés, & qui rend, pour ainſi dire, tous les objets tranſparens. Avec quelle ſubtilité ne s'inſinue-t'elle pas dans les corps les plus compactes pour en faire l'anatomie; avec quelle préciſion ne débrouille-t'elle pas les affaires les plus compliquées !

C'eſt en nous, & non dans les entrailles de la terre, qu'il faut puiſer les véritables tréſors. L'argent ſe détruit, les diamans périront ; mais nos penſées qui ont Dieu pour fin, triomphent de la rigueur des tems, & vont s'unir à ces intelligences céleſtes qu'on ne peut trop admirer.

Ceux qui aiment paſſionnément la poéſie, s'imaginent que l'ame ne s'éxalte véritablement que lorſqu'elle s'exprime dans des vers pompeux ; & ceux qui courent après des phraſes cadencées, croient que ſa ſublimité dépend d'un

ſtyle orné : mais le philoſophe oublie les mots qui ſont arbitraires, pour éxaminer l'objet qui fixe l'eſprit; & c'eſt ce qui le décide dans le jugement qu'il porte de l'élévation ou de la baſſeſſe d'une penſée. Ni les négociations que le monde admire, ni les exploits que les hiſtoires vantent, ne peuvent l'éblouir. Il ſait que nos penſées naiſſent d'un principe immortel; & que ſi elles n'y retournent pas, elles ſont vaines & défectueuſes, quelque bruit qu'elles faſſent dans l'univers. Que de héros, en conſéquence, qui, malgré l'éclat de leur réputation, ont dégradé leur ame ! que de ſavans, qui ne l'ont employée qu'à leur perte, ſouvent à celle des autres ! que de politiques, qui ne l'ont fait ſervir qu'à des chiméres ! que de ſouverains, qui ne l'ont pas connue, & qui même ont agi comme s'ils avoient honte de la connoître ! Le monde n'eſt qu'un aſſemblage de matérialiſtes de pratique ou de ſpéculation; & ſi quelques hommes ſpirituels échapent à la multitude, ils paſſent pour des originaux, & peut-être pour des inſenſés. Quelle idée en effet a-t'on de ces perſonnes qui vivent au fond des ſolitudes, & dont tout le bonheur conſiſte à s'entre-

tenir

tenir avec leurs penſées, & à méditer les années éternelles ? On les regarde comme des êtres inutiles, parce qu'ils ne jouent plus, ne babillent plus, & ne perdent plus leur tems dans des viſites de déſœuvrement & d'ennui.

Penſons, mais d'une maniére qui faſſe honneur à la ſublimité de notre être ; & nous gémirons bien ſincérement à la vue de ces erreurs. Chaque ſiécle nous aporte peu de bonnes réfléxions, parce que les années ſe perdent dans le ſein des bagatelles & des plaiſirs. Ne ſecouerons-nous jamais cette miſérable pouſſiére qui voltige autour de nous ſous mille formes différentes ? La métaphyſique, quoiqu'un champ ſi fertile en hypothèſes, & où l'imagination ſe proméne tant qu'on veut, eſt le vrai laboratoire des penſées. Les autres ſciences les rectifient, mais celle-ci les excite, & leur imprime un ſceau de grandeur qu'on ne peut méconnoître. Cela ſe voit dans ſaint Auguſtin, qui n'eſt jamais plus ſublime que lorſqu'il raiſonne en métaphyſicien. Alors toutes les puiſſances de ſon ame ſe déployent avec magnificence, & l'on croit entendre la Vérité même prononcer des oracles éternels. Plût à

Dieu qu'on eût de pareilles idées ! la face de l'univers changeroit indubitablement. Au lieu de ces objets périssables qui nous occupent, l'éternité deviendroit le terme immuable de nos affections.

Plusieurs personnes s'imagineront peut-être, & sur-tout après l'éxemple du grand Augustin, que l'ame ne peut s'élever sans le secours du génie : mais c'est une erreur ; d'autant plus que le génie, presque toujours limitrophe de la folie, s'égare très-facilement s'il n'est bien dirigé. L'histoire nous en offre une multitude d'éxemples dans la chûte de tant d'hommes célébres qu'un excès d'esprit a perdus. On hazarde tout, quand on se croit des ressources pour suffire à tout. Dès que nos pensées sont raisonnables, & qu'elles tendent à celui qui en est le principe, elles ont l'élévation qu'on doit desirer. Mais nous, qui avons tant de capacité pour discuter des intérêts, former des intrigues, ménager une fortune, nous nous croyons stupides si-tôt qu'il s'agit d'élever nos ames usqu'à Dieu. Nos pensées ne sont plus alors que des distractions, ou plutôt des illusions qui nous rapellent à la terre.

S'il étoit possible d'extraire & de produire à nos yeux tout ce qui se passe dans l'intérieur des hommes, on seroit effrayé de voir leur bassesse, leur corruption, leur frivolité. On trouveroit que leur cœur est ce sanctuaire profane dont parle Ezéchiel, où l'on a mis des objets immondes à la place du vrai Dieu. On trouveroit, au lieu de tant de sages réfléxions que la raison auroit droit d'espérer, les plus absurdes chiméres & les projets les plus insensés. Notre esprit n'est fécond que lorsqu'il s'agit d'imaginer des modes, ou de favoriser les passions : ainsi l'ame, absorbée par notre maniére d'agir, fait en vain des efforts pour pouvoir s'éxalter. Ces malheurs, n'en doutons pas, ont enfanté le monstrueux dogme du matérialisme. On se persuade facilement qu'on est de même nature que les bêtes, lorsqu'on en suit l'instinct.

Cependant les peuples dont la conception est tardive ayant plus le tems de réfléchir, & ceux dont la pénétration est vive plus d'aptitude à comprendre, chaque nation peut envisager les objets immatériels. En vain on voudroit accuser les climats. Nous savons que le physique d'un pays, mal-

gré l'influence qu'il a réellement ſur les eſprits, ſelon les juſtes obſervations de l'immortel *Monteſquieu*, n'eſt pas cauſe ſi nos penſées toujours errantes n'ont pas un point d'apui. C'eſt dans nos viſites, nos ſpectacles & nos jeux, ce malheureux tourbillon qui nous entraîne, que nous devons chercher le principe de notre diſſipation. Eh ! comment tout le jour abandonnés à des folies que nous chériſſons plus que nous-mêmes, pourrions-nous méditer avec plaiſir ſur des vérités qui les condamnent ?

Mais quelle ſera la digue que nous opoſerons à ce torrent, ſi nous voulons rendre à notre ame le luſtre qu'elle a perdu ? Tous les Philoſophes nous l'ont enſeigné, eux qui, par de ſages entretiens, des lectures ſolides, & des méditations fréquentes, conſervérent la gloire de vivre en êtres raiſonnables. On ne ſauroit croire combien les diſcours des perſonnes prudentes & éclairées influent ſur nos jugemens & ſur notre humeur. Leurs penſées s'identifient avec les nôtres, & nous prenons, ſans nous en apercevoir, les nuances & les tons de leur eſprit. Ainſi les hommes célébres de tous les tems ſe

recherchent & s'électrisent dans une communication mutuelle de réfléxions & de sentimens, qui engendrent des étincelles vives & pures. Que j'aime à me representer, non ces académies où président la jalousie & l'ostentation, mais ces sociétés tranquilles, qui, sans prétention & sans faste, se défient du merveilleux, cherchent le vrai, gémissent sur les préjugés, & n'estiment de biens & d'honneurs que l'éxaltation de l'ame & l'humiliation du corps ! C'est un avantage que procurent les villes, & sur-tout celles qui, par le grand nombre des habitans, laissent le choix des conversations. On ne trouve dans les petits endroits que des sociétés fort bornées, & souvent de petites idées & de petits sentimens.

Ce n'est pas que je veuille louer ces grandes assemblées où l'on ne s'aplique qu'à jouer, à admirer la frivolité, à étaler le luxe, à railler la vertu ; ces assemblées, où l'on regarde d'un œil dédaigneux les sages qui, par bienséance ont dû s'y trouver. Quel entretien que celui des gens du monde ! & quel malheur d'être obligé de toujours l'écouter ! tout y est révéré comme la vérité, excepté la vérité même. Les pensées,

qui de leur nature cherchent à s'élancer, tombent & s'absorbent dans le plus profond oubli, & il ne reste de notre ame immortelle, que des mots futiles qui roulent sur le tems, les intrigues & les modes. Voilà comme se passe notre vie, si nous n'avons soin de la spiritualiser par des lectures solides.

Rien n'est aussi excellent qu'un bon livre, qui, fidèle tableau d'un cœur pur & d'un esprit éclairé, inspire l'amour de la vérité. On a beau multiplier les productions à l'infini, & trouver des écrivains presque à chaque pas; un ouvrage solide n'en sera pas moins admirable aux yeux de la saine raison. Les choses utiles ont toujours leur valeur; & les bons livres sont en plus petit nombre que jamais, si on les compare à cette multitude énorme de compositions détestables qui circulent de toutes parts. Nos pensées ont besoin d'être nourries par la lecture. Plus on converse avec les morts, plus on aprend à vivre. Quel profit l'Ange de l'école ne tira-t'il pas des ouvrages du grand Augustin! c'est-là qu'il puisa ces idées sublimes qui furent l'aurore de son excellente morale. Les esprits des au-

teurs & des lecteurs se confondent, pour ainsi dire ensemble, & il en résulte une parfaite harmonie qui met l'ame à l'unisson de la vérité.

Je ne parle point de ces lectures qu'on peut apeller tumultueuses, parce qu'on ne les fait que par intervalle, & au milieu d'une vie toute dissipée; mais j'entens une aplication assidue, qui nous arrache aux folies du monde, qui nous inspire du goût pour la retraite, & qui nous persuade que nous sommes indigens & malheureux, si nous n'avons le tems ou le courage de demeurer seuls. Voilà dès-lors la plûpart des ouvrages à la mode qu'on doit laisser à l'écart, comme plus capables de dissiper l'esprit que de le recueillir. Toute ame qui se concentre dans la sphére des romans, ou qui s'égare dans des lectures à l'infini, ne peut plus prendre l'essor, & les pensées réfléchies s'évanouissent insensiblement. Nous avons besoin d'une lecture qui intéresse, qui convainque, & qui nous éléve. Continuellement tirannisés par les sens, nous devenons tout corps, si quelque lumiére ne nous réveille, & ne nous fait apercevoir l'excellence de notre raison. Mais cette lumiére ne brille sûre-

ment pas dans ces livres ténébreux où l'homme eſt relegué dans la claſſe des bêtes, ni dans ces diſſertations impies où l'on nous ravit la douce eſpérance d'une heureuſe éternité. Cependant on oſe ſe familiariſer avec des erreurs auſſi pitoyables; & à l'aide de quelque jolies phraſes, & de quelques définitions qui ſemblent toutes neuves, croire d'auſſi étranges paradoxes.

L'Art de ſe connaître, par Abbadie, *les Eſſais de Morale*, par Nicole; *l'Exiſtence de Dieu*, par Fénélon; *les Elévations ſur les miſtéres*, par Boſſuet; *l'Anti-Lucréce*, par Polignac; tels ſont les ouvrages immortels qui aprendront à notre ame à s'éxalter: ouvrages qui par leurs principes réduiſent en poudre nos Philoſophes modernes & leurs objections, & qui couvrent à jamais de confuſion tant de liſeurs aſſez imbéciles pour les admirer. S'il eſt vrai qu'une penſée en améne une autre, & que de conſéquence en conſéquence on s'éleve à l'Etre des êtres, on ne peut trop étudier les Auteurs qui nous aprennent à penſer. Cet art qu'on ignore, parce qu'on ne veut pas le connoître, fait tout le mérite de notre raiſon, car quiconque ne penſe que par avan-

ture, n'eſt homme qu'à demi. Il faut ſavoir méditer & puiſer, dans un ſi noble éxercice, la ſublimité d'eſprit qui ſe trouve en chacun de nous.

Quelle digne occupation que celle de réfléchir ! elle eſt le dépouillement de nos affections terreſtres, & l'agrandiſſement de notre être. Je vois tous les ſages méditer par préférence, & s'abſorber dans l'abyme de cette puiſſance infinie qui nous fait reſpirer. L'eſprit ſe diviniſe en quelque ſorte lorſqu'il ſe contemple lui-même ; car alors il communique intimement avec Dieu, dont il eſt la vive expreſſion. Si la ſociété éxige que nous converſions, la dignité de notre ame veut que nous méditions. Heureux tempérament, qui nous rend philoſophes & citoyens ! Il ne s'agit pas de faire des efforts pour méditer : la pente naturelle de notre intelligence nous entraîne vers la réfléxion. Se réſerver quelques momens dans la journée pour ſe rendre compte de ſes actions, & s'abandonner ſimplement à la ſeule idée de ſon éxiſtence, voilà tout le myſtére & toute l'économie de la méditation. On voit alors ſon néant & ſa grandeur, & l'on appelle la révélation au ſecours, comme

l'unique moyen de concilier deux choſes auſſi diſparates. Nos penſées, preſque toujours fruit de la frivolité, ſe fixent dans la méditation ; & nous les ſentons alors s'épurer, ſe multiplier, & s'exhaler comme un parfum qui va rendre hommage à l'Eternel.

L'homme eſt tellement né pour réfléchir, que lorſqu'il ne médite pas, il rentre dans la claſſe des animaux, dont un inſtinct méchanique détermine les opérations. Lorſqu'on ne ſe donne pas le temps d'unir deux idées, l'eſprit s'évapore en ſaillies ou en illuſions. C'eſt le malheur de notre ſiécle, qui, ſemblable à un tourbillon d'étincelles, dont la lueur ſe diſſipe ſur le champ, n'a ni la force de produire une lumiére vive & durable, ni celle d'engendrer une chaleur capable de nous exciter à la vertu.

La faculté de penſer étant le plus bel apanage de l'homme, & la penſée la premiére fonction de ſa vie, on ne doit jamais perdre l'habitude de s'étudier. Cette étude, bien différente des connoiſſances profanes, n'a pas beſoin d'autre maître que de la raiſon. Ce ne ſont ni les projets vaſtes, ni les ſyſtêmes extraordinaires, ni les exploits bruyans, qui forment notre grandeur. *Cicéron*

ſut le plus éloquent perſonnage, *Sénéque* le plus ingénieux; & la vérité ne les regarde que comme des cymbales retentiſſantes. Il ſuffit d'obſerver combien nos penſées charnelles ont peu de durée, & de jetter un coup d'œil ſur cette miſérable terre couverte de tombeaux & de débris, pour en être perſuadé.

Il faut diſtinguer les penſées qui s'égarent, de celles qui s'élévent. Celles de nos beaux eſprits, par éxemple, qui s'efforcent de vouloir ſonder les profondeurs de la Sageſſe éternelle, bien loin d'avoir aucune élévation, ne ſont que baſſes & puériles. S'il ne s'agiſſoit que de penſer ſans frein & ſans juſteſſe, les foux ſeroient les hommes les plus ſublimes. Ainſi ces ouvrages téméraires où l'on oſe ſecouer le joug de la Foi, ne ſont que le fruit d'une extravagance capable d'humilier. On ſait que ce n'eſt que par dériſion qu'on apelle les incrédules eſprits forts, & qu'il n'y a rien de plus foible que leur prétendue raiſon.

Nous pouvons nous abſtenir de penſer ſi le ſoleil eſt immobile, ſi la lune eſt cauſe du flux & reflux, ſi les planettes ont des habitans, ſi les couleurs ſont dans les yeux ou dans les objets, ſi les bétes ſont de pures ma-

chines ; mais nous devons penser que notre ame vient immédiatement de Dieu, qu'elle doit vivre en lui, retourner à lui, & ne jamais éprouver la moindre altération ; nous devons penser que l'Etre suprême est l'ordre, & que l'ordre éxige que nous soyons sobres, dociles, laborieux & prudens ; nous devons penser que la Religion chrétienne est toute divine, que son culte est absolument nécessaire, & que sans elle toute grandeur n'est qu'orgueil. Voilà les pensées qui s'éxaltent & non celles qui se repaissent de plaisirs, de richesses & d'honneurs. Il ne s'agit que de les exciter en nous, & la chose est facile, si, comme nous l'avons dit, nous cherchons l'entretien des sages, nous aimons les bonnes lectures, & nous employons la méditation ; trois pratiques qu'il faut entremêler avec soin & sans confusion. Mais on tient une conduite toute différente. Lit-on un ouvrage solide ? on ne s'en aplique point les réfléxions : vit-on dans la retraite ? on s'abandonne à la paresse ou à la misantropie : & c'est ainsi qu'on étouffe l'esprit au lieu de l'exciter.

Quant à la liberté de penser, que

nos beaux eſprits préconiſent de toutes parts comme la ſuprême félicité, nous dirons qu'elle n'eſt qu'un vrai libertinage. Il n'y a point d'homme qui ne doive compte de ſes penſées à celui qui ſonde les cœurs & les reins ; & ſi elles ne ſont pas conformes aux loix divines, on devient réellement criminel. L'indépendance de notre ame ne ſauroit avoir lieu à l'égard de l'Etre ſuprême, toujours maître abſolu de ſes créatures ; mais ſeulement à l'égard de nos ſemblables, parce qu'ils ne peuvent nous pénétrer. Les opérations de l'ame ſont ſacrées, apartenantes à Dieu, de ſorte que c'eſt même une révolte d'en douter ; autrement nous ſerions libres de penſer tout le mal que notre corruption peut nous ſuggérer. Les hommes, il eſt vrai, n'ont inſpection que ſur nos diſcours & ſur nos actions ; mais la Divinité, qui a créé notre entendement, peut le captiver ſelon ſa volonté.

CHAPITRE III.

Des Sentimens.

En vain les Poëtes & les romanciers osent s'ériger parmi nous comme les inspirateurs des beaux sentimens : si la Religion, qui seule nous enseigne le pardon des ennemis & le renoncement à nous-mêmes, n'agit pas sur nos cœurs, que pourrons-nous attendre des fictions & des maximes du Théâtre ? Tout ce qui tient à l'illusion, n'opére que des conversions momentanées ; nous en avons des éxemples dans ces personnes qui pleurent tendrement aux spectacles, & qui en sortent avec un œil sec & dédaigneux, à la vue d'un pauvre expirant de misére. Il n'y a que l'ame, lorsqu'elle s'éleve, qui devienne réellement héroïque, parce qu'alors elle puise dans la Divinité même, sa véritable grandeur.

Notre cœur, tout semblable au calice de ces fleurs qui s'épanouissent aux premiers rayons du soleil, se dilate toutes les fois que la générosité, la valeur, ou l'amitié s'en emparent ; mais ce cœur, comme l'observe saint Augustin, se

trouvant élargi vers le Ciel, & rétreci vers la terre, nous aprend, par sa position, qu'il n'y a qu'en Dieu, notre lumiére & notre vie, où les grands sentimens ayent leur source. Je me persuade ici volontiers qu'on ne confondra pas les affections dont je parle, avec ces amours crasses que le monde excite, qu'il admire & qu'il croit être sa félicité. L'ame a trop en horreur de pareils sentimens, ou plutôt sensations, & elle est trop avilie dans leur commerce, pour les suposer capables de fixer nos regards. Que des Poëtes lascifs, & des Comédiens profanes réveillent les passions, les amusent, les irritent; cette œuvre sans doute est digne de leur profession; mais des philosophes qui n'écrivent que ce que la vérité leur dicte, sont bien éloignés de suivre ces maximes. Ne seroit-ce pas métamorphoser les vices en vertus, & imiter ces malheureux auteurs qui tendent des piéges à l'innocence & qui triomphent de sa perte?

Il est parmi nos sentimens, ou plutôt dans notre nature même, un amour légitime, qui, rejetton de celui que nous devons à Dieu, & fidèle image de cette attraction générale dont l'uni-

vers résulte, ennoblit l'ame, & l'éleve. Tel est l'amour d'un fils, celui d'un époux, qui n'offrent rien que de grand & de digne de notre immortalité ; telle est l'amitié, cette vertu sociale, qui semble tout à la fois le fruit de la sympathie & de la réfléxion. Les payens, qui l'adorérent comme une Divinité, nous aprennent qu'il faut dans son commerce de la noblesse & de l'élévation; & les Saints, qui l'adoptérent comme une consolation au milieu de leurs souffrances, nous enseignent qu'elle doit avoir l'éternité pour objet : & c'est ainsi que dans toutes les Religions on estime les sentimens épurés, & l'on veut qu'ils soient magnanimes. Je me réjouis, pour l'honneur de amis, de ce que le Christianisme & la Philosophie jugent l'amitié capable de l'héroïsme. Il est vrai qu'on vit toujours dans son sein des ames sublimes & généreuses se dépouiller de tout intérêt, & ne se réserver que le plaisir d'aimer & d'obliger. Si notre cœur étoit moins tyrannisé par les passions, nous ne serions pas exposés à croire les amis une belle chimére ; nous en verrions, & nous le deviendrions. Quelle félicité que celle de se retrouver dans une au-

tre

tre perſonne, & d'y reconnoître les mêmes deſirs, les mêmes idées, les mêmes goûts ! C'eſt vivre doublement. Mais on ne ſent cette double vie, que lorſque nos ſenſations s'épurent, & que notre raiſon s'éleve. Il faut faire taire l'avarice, l'amour & l'ambition, ces trois divinités auxquelles preſque toute la terre ſacrifie, pour entrevoir les douceurs de l'amitié, & pour s'y livrer.

Paſſons à un autre ſentiment, qui ne demande pas moins d'élévation ; je veux dire la généroſité. Mais où eſt-elle ? où la rencontre-t'on ? Il y a des ſiécles qu'on ne l'aperçoit que chez quelques perſonnes privilégiées, dont le monde n'eſt pas digne. Cependant notre ame conſtitue l'humanité, &, à moins d'être barbares, nous n'avons pu oublier cette voix intérieure qui nous perſuade continuellement la bienfaiſance. Douterions-nous qu'il eſt bien plus gracieux de donner que de recevoir, que nous ne ſommes nés que pour ſecourir nos freres, & que quiconque n'a point d'entrailles de miſéricorde, vaut moins qu'un arbre qui donne des fruits, moins qu'une brebis qui nous habille de ſa toiſon, moins qu'un ver à ſoie qui nous pare de ſon travail ?

On peut donner tous ſes treſors, & n'avoir pas la charité ; l'on peut également ſe dépouiller de tout ce que l'on poſſede, ſans être généreux. La plûpart des Grands ne comprendroient rien à ce langage, & parce qu'ils ignorent que c'eſt l'à-propos qui fait la généroſité, & parce qu'ils confondent la profuſion avec cette vertu. Mille ducats répandus hier, étoient un acte de libéralité ; deux mille donnés aujourd'hui, ſont une oſtentation ; & trois mille accordés demain, ſeront l'effet de l'humeur.

Si nous allons maintenant à la ſource de ces miſéres, nous découvrirons que la Providence, pour punir la plûpart des riches de leur orgueil, leur a refuſé des ſentimens qu'on trouve ordinairement chez les perſonnes d'un état obſcur, ou les a livrés à des économes infidèles, qui, ſous prétexte de régler les dépenſes, s'enrichiſſent ſourdement, & font crier le public ; nous découvrirons que les largeſſes faites en ſecret, n'ayant aucune ſorte de publicité, ſont regardées comme abſolument perdues, & qu'en conſéquence il n'y a que ceux qui demandent avec éclat, qui puiſſent recevoir ; nous découvrirons que le vrai

mérite demeurant pour l'ordinaire à l'écart, ſans apui, ſans recommandation, ſans eſpérance, parce qu'il n'eſt plus guére d'uſage de faire des recherches pour trouver les gens de bien, la cabale obtient la plûpart des graces; nous découvrirons que les Grands, logés dans les plus ſuperbes palais, raſſaſiés des mêts les plus délicieux, ſervis par l'adulation, endormis par la molleſſe, & revêtus de tout l'attirail du luxe & de la vanité, ne ſauroient ſe perſuader qu'il y a des milliers d'hommes ſans habit & ſans pain.

Que l'ame vienne à s'éxalter tout-à-coup chez ces mêmes Grands, quel changement n'arrivera-t'il pas! Alors ils ſentiront que le genre-humain ne forme qu'une ſeule & même famille; que chaque pauvre a, par droit de nature, une hypothéque ſur leurs biens, & qu'ils ne ſauroient conquérir le Ciel qu'en ſacrifiant leurs richeſſes ſans oſtentation & ſans chagrin; alors ils démêleront le mérite qui languit dans l'obſcurité, & ils le récompenſeront; alors ils jetteront un coup d'œil ſur ces miſérables laboureurs qui portent le poids de la chaleur & du jour, qui nous donnent un pain de joie, pen-

dant qu'ils en mangent un de larmes ; & qui ſouvent, accablés de miſéres & d'impôts, invoquent la mort comme le ſeul reméde à leurs maux ; alors ils ſouffriront quand les domeſtiques qui les environnent, ſe trouveront expoſés aux injures de l'air & à de trop rudes fatigues ; alors ils ne feront pas couler leurs bienfaits goutte à goutte, & d'une maniére qui annonce le regret & l'humeur : mais au lieu de maintenir des hommes inutiles, & de ſatisfaire tous leurs caprices avec une indécente prodigalité, ils répandront des aumônes abondantes dans ces endroits ténébreux, où la maladie, le déſeſpoir & la faim éxercent toute leur rigueur.

Telle eſt l'ame, lorſqu'on la ſonde ; telles ſont ſes réponſes, lorſqu'on la dégage de la matiére & des ſens. L'humanité qui nous mérite le nom d'homme, crie ſans ceſſe au milieu de nous, & plaide la cauſe de tous les infortunés ; mais nous boûchons nos oreilles, & nous ne connoiſſons de beſoins dans l'univers que nos fantaiſies, nos plaiſirs & notre ambition. Cependant quelle gloire que celle de faire du bien ! Nous devenons en quelque ſorte immenſes & infinis, lorſque nous multi-

plions notre être pas des actes de générosité. Mais cette vertu que l'éducation épure & perfectionne, est l'ouvrage même de la nature. On ne doit rien espérer de grand de ces personnes dont il faut continuellement exciter la pitié. La véritable générosité devine, prévient, & n'a besoin ni de paraboles, ni de discours étudiés, pour se déterminer à répandre des largesses. Elle fait plus, elle ne dit jamais, c'est assez ; & elle témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui procurent l'occasion d'agir & de se signaler.

Ces sentimens si nobles, & pris dans la nature de notre être, sont bien différens de la réserve avec laquelle les gens en place savent obliger. Chez eux un bienfait de l'an dernier empêche celui qu'on a droit d'espérer, & leurs aumônes partagées en mille petites portions, pour qu'elles ayent plus d'éclat, n'arrachent personne à la misére, & ne font que prolonger les souffrances. D'ailleurs on donne avec autant de hauteur, & de si mauvaise grace, que les bienfaiteurs eux-mêmes sont cause qu'il y a tant d'ingrats.

On n'est donc véritablement généreux, que lorsqu'on s'éleve ; car alors il

ſe forme une heureuſe harmonie entre l'eſprit & le cœur : & les ſentimens, qui ſe filtrent pour ainſi dire par le moyen de la raiſon, expriment ce qu'il y a de plus magnanime. Je parle des vrais ſentimens, & non de ceux qui naiſſant tout à coup par un pur hazard, s'en vont comme ils viennent. L'eſprit n'ayant point acquieſcé, le cœur ſe reſſerre avec la même promptitude qu'il s'étoit dilaté. Ce qui nous prouve que ſi l'ame ne s'éxalte pas, il n'y a ſur nos mœurs & ſur nos ſentimens qu'un vernis de caprice ou d'oſtentation, qui tombe à la premiére circonſtance, & qui nous laiſſe tels que nous étions.

La clémence, qu'on peut apeller la ſœur de la généroſité, vient, pour ainſi dire, ſe preſenter ici d'elle-même, & nous aprendre que toute bonté n'eſt pas digne d'admiration. Il y a des bontés qui naiſſent de nonchalance ou de ſtupidité, & d'autre de tempérament. Les motifs qui perfectionnent les ſentimens ont une ſource bien différente. Ils dérivent de la vertu même & de la réfléxion, & c'eſt par cette raiſon qu'une clémence qui ſouffre le mal, & qui ne travaille point à remédier aux abus, peut s'apeller cruelle. Souvent en épar-

gnant un coupable, on ſacrifie mille innocens. Ces malheurs trop communs n'arrivent que parce qu'on n'a pas le courage de s'élever au-deſſus de ſoi-même. La bonté dégénére en foibleſſe, & ce qui devoit faire notre gloire devient notre confuſion.

Le Philoſophe conçoit la vraie clémence toujours éclairée, toujours agiſſante, toujours riante, toujours inclinée à éxaucer & à pardonner, à moins que la raiſon ne s'y opoſe. Cette qualité fut toujours le partage des grandes ames; & il n'y a point d'hiſtoire qui ne préconiſe les hommes bienfaiſans. La Divinité ne fait tomber ſon tonnerre que de tems en tems; & la roſée, ainſi que le ſoleil, viennent chaque jour rafraîchir la terre & l'échauffer. Bel éxemple, qui doit nous engager, & ſur-tout les Souverains, qui ſont ſpécialement l'image du Très-Haut, à uſer d'indulgence, & à répandre des bienfaits! La bonté n'eſt jamais gâtée par l'orgueil, ou par l'humeur, chez les perſonnes qui ont de l'élévation.

Que dirons-nous maintenant de la valeur, qu'on croit ordinairement le plus parfait héroïſme? Nous oſerons avancer qu'elle n'eſt qu'un ſimulacre, &

même qu'une puſillanimité, ſi on ne la dégage des motifs de vengeance & d'intérêt. La véritable valeur ne ſouffre ni éclipſe, ni tache : elle peut perdre des batailles, être en butte aux contradictions, & s'attirer la haine du public ; mais elle n'agira jamais qu'avec honneur & qu'en vue de la céleſte patrie. Tous ceux qui n'enviſagent que cette terre, ſont des homme bornés, indignes du nom de héros. La vraie grandeur ne connoît point de terme ; elle s'étend à l'infini. Je ſuis fâché de ce que cette réfléxion vient rabaiſſer la plûpart de nos conquérans, & démontre l'échafaudage de leur réputation ; mais ſoit que je parle ou que je me taiſe, ſoit qu'on attaque ces vérités ou qu'on les adopte, la choſe n'en ſera pas moins réelle, & il ſera toujours certain que les ſentimens ſublimes doivent avoir l'éternité pour objet. Les payens eux-mêmes l'ont reconnu, & leurs livres ſont pleins de ces maximes. Je ne ſçais où trouver la grandeur des Alexandre & des Céſar ; au lieu que je ſuis aſſuré que celle de la légion Thébaine, qui ſe laiſſa égorger pour la foi, revit dans le ciel, & y eſt triomphante.

Ce

Ce n'eſt ni le ſacrifice des biens, ni le dépouillement de la vie, qui forment la valeur; mais le motif & la circonſtance. Ainſi tous les duels ne ſont que frénéſie, & la plûpart des exploits qu'oſtentation : mais quelle ſublimité d'ame, que celle qui, ſans reſpect humain, ſans vue d'intérêt, & ſans animoſité, affronte les périls, demeure immobile au milieu du fer & du feu, étouffe toute plainte, ſuſpend toute douleur, ſauve la patrie, & rend hommage au Dieu des armées! La vraie valeur ne ravage qu'à regret, n'eſtime que le devoir, ne recherche aucun témoin, &, toute intrépide qu'elle eſt, pleure ceux qu'elle détruit. Turenne l'eut en partage, lui qui, plus jaloux de la gloire de Dieu que de la ſienne, & qui plus à l'état qu'à lui-même, ſe fit aimer des ſoldats, redouter des ennemis, & reſpecter dans l'univers.

Heureuſes les armées conduites par des ames qui s'éxaltent! Il ne faut qu'un ſublime penſeur, pour ranimer la diſcipline, inſpirer le courage, fixer la victoire, & rendre la guerre une école de ſcience & de vertu. Les commentaires de Céſar excitent avec juſtice notre admiration; mais ils ne ſont que le piédeſtal du héros : c'eſt la Religion, com-

me le ſiége de la raiſon & de la vérité, qui finit l'ouvrage, & qui le place dans le ſanctuaire de l'immortalité. Si la valeur n'avoit pas beſoin d'enviſager une autre vie, & qu'elle fût aſſez grande par elle-même pour oublier un pareil objet, les lions & les léopards, qui n'ont ni idée ni eſpérance de l'éternité, mais qui ſe déchirent à belles dents & combattent avec adreſſe & fureur, ſeroient les premiers conquérans. Voilà comme nous nous identifions avec les bêtes mêmes, toutes les fois que nous n'élevons pas nos eſprits & que nous les laiſſons ſe reſſerrer dans des bornes auſſi étroites que cette terre.

En vain l'amour-propre, toujours ſéduiſant, vient nous vanter les triomphes d'une valeur qui n'agit que pour obtenir un nom & des faveurs ; la vérité proſcrit ceux que l'orgueil anime, & elle arrache le titre de grand & d'immortel à tous ces héros profanes qui ne furent que des tyrans & des monſtres de vanité. Elle nous aprend qu'une ambition concentrée dans la ſphére d'une province ou d'un royaume, n'eſt qu'un atôme aux yeux de la ſaine raiſon. D'ailleurs, toute action ſouillée par l'orgueil, fût-ce l'honneur

d'avoir ſubjugué l'univers, annonce une ame eſclave des paſſions. L'homme, quand il penſe (& il eſt né pour penſer) ſe ſent un être fini, & par conſéquent coupable s'il oſe ſe complaire en lui-même. Nous n'avons qu'un centre dans le phyſique, ainſi que dans le moral; celui qui a tout fait, & par qui tout ſubſiſte. On ſe creuſe un abyme, pour peu qu'on s'en éloigne. Il eſt un œil éternel qui nous voit, qui nous dirige, qui nous ſert de lumiére; mais qui s'enflamme, & qui s'irrite, lorſque l'ambition nous domine. L'amour-propre a mille ramifications qu'il nous eſt impoſſible de démêler; mais tel qu'il ſoit, il nous avilit, à moins qu'il ne ſe change dans une certaine dignité qui convient à notre ame. C'eſt alors qu'on s'éléve au-deſſus des idées terreſtres, & qu'on ne trouve plus rien de grand que cette immenſité où l'univers n'eſt qu'un point. C'eſt alors qu'on deſcend juſqu'aux plus malheureux, qu'on n'affecte pas ces politeſſes impérieuſes ſi capables d'humilier, qu'on tempére l'éclat du rang par la clémence & l'affabilité, & qu'on ne s'eſtime enfin qu'à titre de créature raiſonnable, formée pour jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces ſentimens ſi magnanimes, & que tout homme eſt forcé d'admirer, ſont-ils ſi rares dans le ſein d'une religion, qui toute divine & toute merveilleuſe, n'inſpire que l'élévation & la vertu? Pourquoi voyons-nous la baſſeſſe la plus mépriſable s'honorer du nom de grandeur, & dédaigner avec inſolence le laboureur qui nous nourrit, le domeſtique qui nous ſert, le ſujet qui nous obéit, le philoſophe qui nous éclaire? Pourquoi n'eſt-on plus conſidéré qu'autant qu'on eſt riche, ou qu'on favoriſe les paſſions des gens en place? Ah! j'en vois la cauſe. Les ſens ont éclipſé notre ame; ils ont mis entr'elle & Dieu un voile épais que toute la philoſophie ne ſauroit arracher. Les idées devroient engendrer les réfléxions, & enſuite les ſentimens; telle eſt la marche de l'eſprit & du cœur: mais on aime, ou l'on hait, avant d'avoir penſé. Il n'y a plus dans l'homme qu'un cahos formé par les illuſions du monde, & qu'il ne ſauroit lui-même débrouiller. Il ſemble qu'à l'éxemple des arbres, nous n'avons qu'une ſéve qui nous fait végéter: nos actions paroiſſent auſſi méchaniques que la progreſſion de ces feuilles qui naiſſent au printems.

CHAPITRE IV.

Des Desirs.

QUelle multiplicité que nos desirs! & quelle impossibilité de les satisfaire ! ils semblent suivre le cours de notre sang , dont le flux & reflux ne s'interrompt qu'à la mort, ou plutôt ils sont comme ces roues qui tournent & retournent continuellement, sans jamais trouver un point d'apui. En vain la terre nous déploye ses richesses , le tems ses saisons , la nature ses plaisirs , le monde ses honneurs , la philosophie ses préceptes ; toujours impatiens , & toujours inquiets , nous ne goûtons un bien que pour arriver à un autre , & nous ne suportons le present que dans l'espérance de voir l'avenir. Il n'y a point de situation , quelque riante qu'on la supose , qui n'entraîne bien-tôt avec elle une certaine satiété , ou plutôt un ennui dont on cherche inutilement à se distraire. Tout nous paroît magnifique dans le lointain , & tout nous devient insipide lorsque nous en jouissons. C'est que notre cœur , comme le dit admirablement saint Augustin , ne peut se repo-

ser qu'en Dieu. Notre ame prouve par l'abondance de ses desirs, qui ne sont jamais satisfaits, son immortalité.

Ce seroit donc une entreprise insensée de vouloir nous empêcher de desirer ; mais c'est un devoir raisonnable de ne former que des devoirs justes, & dignes du souverain bonheur. Il faut nous accoutumer à ne regarder les objets que comme des choses qui méritent un simple coup d'œil. Le monde est un magnifique parterre, mais que nous ne voyons jamais qu'à l'heure de midi, c'est-à-dire dans toute sa beauté ; & il faudroit attendre le soir pour en bien juger : alors une flétrissure répandue sur toutes les fleurs, nous aprendroit qu'il n'y a que Dieu seul d'immuable, d'indéfectible, &, par cette raison, digne de fixer notre cœur. Quelle confusion pour les hommes, si tous leurs desirs étoient produits au grand jour ! Qũe de miséres, que d'impostures, que de frivolités qu'on souhaite avec ardeur ! La cupidité se travestit au-dedans de nous-méme, & vient à bout de nous persuader que nous ne desirons que des choses excellentes, dans le tems même que nous convoitons le mensonge & la

vanité. Ainſi le conquérant, qui ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de la juſtice, croit avoir tout le bon droit ; ainſi le courtiſan, qui travaille à ſuplanter ſes amis aparens, interpréte en bien ſes intentions ; ainſi le fils dénaturé, qui voudroit la mort de ſon pere, s'imagine penſer ſagement, ainſi le poëte, qui n'a pas d'autre envie que de corrompre les mœurs & d'éteindre la foi, s'imagine éclairer ſon ſiécle & illuſtrer l'humanité ; ainſi nous tous qui ſoupirons après la fortune, & qui l'invoquons, nous oſons nous juſtifier.

Voilà comme le cœur, ſéduit par les paſſions, prend toujours le change, ſi l'ame ne s'éleve ſur les débris de la cupidité. Alors, enviſageant ſon origine & ſa deſtinée, elle diſſipe les fauſſes lueurs qui nous éblouiſſent, & nous ne voyons plus que d'affreuſes ténébres qui font horreur : mais que ce prodige eſt rare ! Nos deſirs, aſſez violens pour entraîner l'ame avec eux, la proménent continuellement dans cet univers, au milieu des préjugés, des ſcandales & des erreurs. Elle a beau gémir, ſes gémiſſemens n'excitent que de la dériſion, & le déſordre devient

presque général. Il faut avouer que ce combat de l'esprit & du cœur, est quelque chose de bien terrible & de bien humiliant. A peine sommes-nous nés, qu'on en découvre des marques dans nos gestes & dans nos yeux. Toutes ces grimaces d'un enfant, que nous croyons l'effet du hazard, tous ces airs mutins, que nous regardons comme un mouvement machinal, dénotent la guerre intestine qui nous tourmente sans interruption. Le cœur veut raisonner, & l'esprit aimer; les sensations veulent voir, & les perceptions sentir; de sorte que les desirs, au milieu d'une pareille confusion, ne peuvent être que déraisonnables, & conséquemment criminels.

Le sage, chez qui l'ame s'éxalte, remet l'ordre en lui-même autant que le comportent nos passions & notre fragilité. Il ne veut pas que sa raison soit un thermométre, qui monte ou baisse selon le tems, mais un point fixe qui lui serve de régle invariable. Il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter ces desirs vagabonds, qui tantôt ardens pour le vice, & tantôt pour la vertu, nous rendent le jouet du hazard & des modes. On peut diviser les hommes en trois

claſſes, par raport à leur maniére de deſirer. Les uns ſoupirent après des chiméres, les autres après des choſes criminelles; les derniers enfin, mais dont le nombre ſe réduit preſqu'à rien, ſouhaitent le régne des vertus, le triomphe de la raiſon, la paix en tout lieu, l'illuſtration du mérite, & l'extinction de l'impiété. On trouvera peut-être ces ſouhaits trop religieux, & cependant nous n'avons pas encore parlé de ceux du chrétien. Ce ne ſont ici que les vœux du paganiſme; notre Religion, beaucoup plus éclairée, va bien plus loin dans ſes deſirs. Elle demande chaque jour, par notre bouche, que le régne de Dieu arrive au plutôt, c'eſt-à-dire la ceſſation de cette vie, & le commencement de l'autre: mais nous proférons ces paroles ſans y penſer, & peut-être croyons-nous enſuite qu'il n'apartient qu'aux dévots de deſirer l'éternité. Ainſi notre vie n'eſt qu'un aſſemblage de contradictions, & notre langue, qui devroit être l'interpréte du cœur, le dément en toute occaſion.

On ne ſauroit trop s'étonner de ce que l'homme, toujours actif à ſe porter vers les extrémités, n'embraſſe que celles qui le raprochent de la terre.

Les desirs sublimes l'incommodent, quoiqu'il soit né pour eux ; & sa volonté ne lui paroît libre & précieuse, que lorsqu'elle l'incline au mal. L'Evangile a beau nous dire, que quiconque desire commettre un péché, l'a déja commis dans son cœur ; nous multiplions les fautes à cet égard, de maniére qu'il y a très-peu de personnes qui, par leurs mauvais desirs, ne se trouvent continuellement sous l'anathême. Le libertin forme des vœux du matin au soir, pour se livrer à l'ardeur de ses passions ; l'ambitieux n'imagine que des projets, pour s'élever de plus en plus. Qûe de réfléxions à faire sur cette misérable ambition, qui tient dans ses fers les trois quarts du genre-humain, & qui, source inépuisable de désirs terrestres, nous persuade que ce monde est notre ciel ! Le cœur en conséquence voltige d'objets en objets, & se prostitue dans l'amour des choses futiles & momentanées. On ne voit plus l'homme immortel, mais seulement une ombre de lui-même qui erre dans les palais des grands, & qui court après d'autres ombres qu'elle ne peut saisir. Les dignités sont des fantômes, que toutes nos préventions

ne réaliſeront jamais. Nous traînons avec nous une immenſité de deſirs, mais qui n'ont rien d'immenſe.

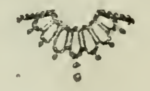
Il y a cependant une maniére de deſirer les choſes temporelles, qui n'empêche pas l'élévation de l'ame. Souhaiter, par éxemple, la conſervation de l'héritage de ſes peres, ou ſa revendication, ſi par hazard des ennemis l'ont envahi ; ſouhaiter la proſpérité de ſa famille, & des biens relatifs à ſa qualité ; ſouhaiter une ſituation qui tire de la miſére, lorſqu'on languit dans l'indigence, ou la ſanté, lorſqu'on ſouffre, ſont des ſouhaits naturels que la Religion permet, pourvu qu'on le faſſe avec réſignation & tempérance. Salomon demandoit à Dieu de le délivrer des grandes richeſſes & de la pauvreté ; & ſa demande étoit juſte.

Toutes les créatures ne doivent être que des moyens d'arriver au Créateur. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui s'apuye ſur un bras de chair. Tantôt l'inconſtance de nos protecteurs, ou tantôt leur prévention, renverſe nos eſpérances, & ne nous laiſſe que le chagrin d'avoir ſi mal apuyé nos deſirs. Il ne faut que le plus petit incident, qu'un mot dicté par l'envie &

ſoufflé à l'oreille des Princes, pour empêcher la fortune d'un homme plein de mérite & de talens. Il ne faut qu'une goutte de ſang extravaſé, qu'un grain de matiére déplacé pour réduire auſſi-tôt en poudre la perſonne la plus puiſſante, & la plus capable d'obliger. Tout deſir qui tend à Dieu eſt raiſonnable & ſublime; parce que Dieu éternellement immuable, & immuablement éternel, ſe trouve toujours, & donne des biens infinis.

C'eſt à l'aide de telles réfléxions qu'on vient à bout de corriger les deſirs, & de leur imprimer une certaine défiance, ou plutôt diſcrétion qui les tient dans l'ordre. Quel trouble ne mettent-ils pas en nous-mêmes ſi nous lâchons la bride à leur gré! Nous ne roulons plus que d'inconſéquences en inconſéquences : nous deſirons de paſſer rapidement d'une ſaiſon à l'autre, & nous craignons de vieillir; nous ſouhaitons les journées plus courtes, & nous ne trouvons pas la vie aſſez longue; nous voudrions entaſſer heures ſur heures, nouvelles ſur nouvelles, & être toujours au lendemain du jour que nous coulons. Ainſi nos volontés, & même nos velléités, n'ont rien de

ſolide. Elles vont ſe perdre dans un labyrinthe de projets ſuperflus. Deſirons le calme de nos paſſions, l'humiliation de nos ſens, l'élévation de notre eſprit; & nous deſirerons grandement. Que le monde erre au gré de ſa frivolité, forme des ſouhaits auſſi inutiles qu'extravagans, ſe faſſe un ſpectacle profane de toutes les guerres & de toutes les révolutions, & ne mette ſon eſpérance qu'en lui-même ; ces miſéres ont été de tout tems, & nous ne penſons pas à les réformer. Le Philoſophe chrétien, bien plus mépriſable en aparence, mais ſublime aux yeux de la vérité, ne croit de deſirs raiſonnables & ſolides, que ceux qui, paſſant rapidement à travers les objets terreſtres, vont ſe repoſer en Dieu.



CHAPITRE V.

Des Paſſions.

Quelque force & quelqu'influence qu'ayent les paſſions ſur les foibles mortels, nous ſommes bien éloignés de les croire capables de ce pouvoir abſolu, que certains Auteurs téméraires oſent leur attribuer. On voudroit aujourd'hui nous perſuader que l'amour-propre & l'intérêt ſont le ſeul mobile de nos opérations, afin de nous diſpoſer inſenſiblement à regarder la vertu comme une chimére, ou comme une choſe entiérement inutile. Tel paroît être le but de ces ouvrages que l'ignorance ou la cabale ont enfantés ; mais quelque peine qu'on ſe donne pour accréditer des paradoxes, & les colorer, il n'en ſera pas moins inconteſtable qu'il y a des ames magnanimes qui triomphent des paſſions. Eh ! quel ſeroit notre état, ſi nous ne pouvions nous ſouſtraire au joug de la chair & du ſang, & ſi, toujours obligés de ramper dans la fange, nous ne produiſions que des idées toutes terreſtres ? Nous avons des devoirs à rem-

plir, & que les ſages rempliſſent réellement ſans aucune vûe d'intérêt. Ceux qui ne ſauroient le croire ont une ame baſſe, qu'ils ſupoſent commune à tous les hommes.

Les paſſions ont fait la matiére d'une multitude de livres, & le ſujet de diſputes interminables, tant parmi les anciens, que parmi les modernes. Chacun s'eſt étudié à les définir au lieu de travailler à les modifier. On a ignoré que les paſſions étoient néceſſaires, ou l'on a agi comme ſi elles étoient incorrigibles. Les uns en conſéquence ont eſſayé de les déraciner, & les autres n'ont pas ſû qu'il y avoit moyen de les tempérer : mais l'ame qui s'éxalte tient le milieu, & parce qu'elle ſent le beſoin qu'elle a des paſſions, & parce qu'elle connoît la poſſibilité de les réduire. Il ne s'agit que d'ôter le plus ou le moins. Car ſi, par éxemple, la peur qui nous rend puſillanimes, vient à diminuer, elle ſe change en prudence; & ſi l'ambition que la ſageſſe condamne, baiſſe de quelques dégrés, elle devient émulation : les paſſions ſont auſſi utiles lorſqu'on les modifie, qu'elles ſont pernicieuſes quand on les laiſſe dans toute leur fermentation.

L'homme ne peut vivre ſans paſſions ou il ſeroit automate. Elles excitent nos apétits , elles réveillent l'amour de nous-mêmes , elles piquent notre curioſité , elles dévelopent nos talens , elles nous provoquent au travail , elles nous inſpirent du courage. Mais ce n'eſt ici que le côté lumineux : il y a des ténébres qui ſe trouvent à leur ſuite , & qui cauſent une nuit profonde au-dedans de nous-mêmes , ſi la raiſon ne vient nous éclairer. Ainſi nous ſommes un contraſte de faux & de vrai , de bas & de grand , de frivole & de ſolide : ſi d'une part nous ſemblons atteindre au Ciel , nous paroiſſons de l'autre toucher aux entrailles de la terre. Il nous falloit un pareil équilibre , pour nous empêcher de nous croire des animaux , ou des Dieux ; notre imagination, qui ſouvent s'égare , eût bien-tôt donné dans cet excès.

Si les paſſions n'étoient provoquées que par les mouvemens de la volonté , elles ſeroient moins turbulentes ; mais la circulation du ſang étant un véhicule qui les pouſſe & les irrite , elles fermentent ſelon que notre pouls eſt agité : & c'eſt par cette raiſon qu'on doit diſtinguer les défauts qui naiſſent du tempérament .

tempérament, & pardonner à la jeunesse des écarts qu'on n'excuseroit pas dans un âge avancé. Il y a telle colére qui ne vient que des humeurs, ou d'une mauvaise digestion; comme il y a telle valeur qui ne tire son mérite que des esprits animaux. Il est donc nécessaire que l'ame éxerce son empire sur le cœur & sur le corps, & qu'elle tâche de les tenir dans la subordination. On vient souvent à bout de calmer la violence d'un desir, ou d'arrêter un premier mouvement, par l'idée de l'éternité. Il se fait une espéce de révulsion, qui absorbe les passions & les sens, de même qu'une liqueur en précipite une autre au fond d'un vase, ou que cette plante, nommée Sensitive, se resserre & se retire, lorsqu'on vient à la toucher. L'habitude de penser sérieusement nous est absolument nécessaire, nous succombons dans mille circonstances, si nous n'avons pas cette ressource. L'homme dissipé se voit au milieu de lui-même comme un Pilote ignorant au milieu des flots. Il ne sait quel moyen employer, & il périt, triste victime de la tempête & de son inhabileté.

La véritable grandeur consiste à ne se servir des passions qu'autant qu'elles

peuvent contribuer à l'harmonie de l'esprit & du cœur, & à ne les lâcher, ou à les retenir, que lorſqu'elles doivent être utiles à notre ame où à la ſociété. On peut les rendre capables des exploits les plus ſublimes, & des travaux les plus aſſidus. L'amour-propre & la curioſité furent le germe des Sciences & des Arts. Tout dans l'ordre moral, ainſi que dans le phyſique, trouve ſa place, & peut être ſagement employé. Le fumier engraiſſe nos terres, la ciguë devient reméde : & l'orgueil, & l'envie même, quoique paſſions baſſes & déshonorantes, ſe rectifient par le moyen de la raiſon, & ſervent au bien public. Mais au lieu d'aporter ce tempérament néceſſaire à la correction de nos deſirs; nous les laiſſons devenir tout ce qu'ils veulent : alors impérieux, ils ſe déchaînent avec fureur, & ne cauſent que de la confuſion & du ravage.

S'il n'étoit pas trop humiliant de parcourir les annales de nos erreurs, nous verrions comme de ſiécle en ſiécle les paſſions dégradent l'humanité ; nous verrions les Aléxandre paſſer comme une flamme rapide, & dévaſter les peuples & les cités ; nous verrions les Néron, altérés du ſang de leurs freres, ſe

faire un triomphe & un plaisir des plus horribles carnages ; nous verrions les Juliens abjurer la Religion, se livrer à des superstitions barbares, & arborer l'impiété comme le signal de la gloire ; nous verrions les Diogène défigurer par la corruption de leurs mœurs les belles maximes de leur morale, & les Socrate démentir par un sacrifice idolâtre leurs beaux sentimens sur l'unité d'un Dieu ; nous verrions les Cicéron plein d'un orgueil impardonnable, raporter tout à eux-mêmes, & se croire le centre de la lumiére & de la raison ; nous verrions l'univers en proie aux scandales, aux disputes, aux erreurs, donner un spectacle d'humiliation & d'effroi : de sorte que si l'ame ne s'étoit éxaltée de tems en tems chez des personnages qu'on ne sauroit assez admirer, nous ne trouverions plus qu'un cahos formé par les passions, & nous ne marcherions que sur des ruines.

Plût à Dieu que cette peinture ne fût que le tableau des siécles reculés ! mais des maux qu'il est inutile de détailler, parce qu'on les sent, nous persuadent qu'il y a encore des hommes qui agissent avec le même orgueil, la même irreligion, la même inhumanité, quoi-

que ſous un extérieur moins farouche & moins révoltant. Quand l'ame ne ſera point écoutée, & quand on aura la ſtupidité de la croire une chimére, & la témérité de la déclarer telle, les paſſions mugiront & n'auront plus aucun frein. On s'imagine qu'à force de vouloir étouffer les remords, & accoutumer les peuples aux plus horribles excès, on viendra enfin à bout de mettre les vices au niveau des vertus : mais la vérité, contre laquelle on ne preſcrit jamais, ſuſcite des vengeurs de ſes droits, & couvre de honte les prôneurs du menſonge & de l'impiété. Le fanatiſme qu'on a pour certains perſonnages, parce qu'ils ont quelques qualités brillantes, n'eſt qu'un délire de quelques jours. Le merveilleux céde enfin à la raiſon, & l'on n'aperçoit plus qu'un phoſphore où l'on croyoit voir le ſoleil.

Les paſſions cabalent ordinairement contre le bon ſens, & ce ſont elles qui fomentent la diviſion dans les familles, les factions dans les armées, les intrigues dans les cours, les trahiſons dans les ſociétés. On les voit d'abord timides, & preſque modeſtes, contrefaire en quelque ſorte les vertus, & n'a-

gir qu'avec retenue, jusqu'à ce qu'une circonstance favorable donne carriére à leur emportement. Ainsi un jeune homme bouillant, qui vit en tutelle, attend sa majorité pour se livrer à la dissipation & au libertinage. Combien de courtisans, dévorés par une jalousie qu'on croit zèle, décrient tous les jours les personnes les plus respectables ! Combien d'ambitieux, sous prétexte du bien public, immolent à leurs haines les talens & la candeur ! Les passions se servent de toutes sortes d'artifices pour arriver à leurs fins : tantôt elles emploient une plume envenimée, & tantôt une langue caustique ; la plûpart des Livres & des Discours ne sont que leur ouvrage. C'est ici que l'éxaltation de l'ame, plus nécessaire que jamais, nous met en état de deviner les motifs qui font agir, & de découvrir le serpent caché sous les fleurs. Le vrai Philosophe ne se sert des passions qu'en homme qui s'en défie, qui connoît leurs ruses, & qui n'est point dupe de leur hypocrisie. Il sait que, par une suite de la corruption générale, les pensées & les sentimens se travestissent si souvent au fond de nous-mêmes, qu'on est toujours prêt à confon-

dre l'orgueil avec la dignité, la crainte avec la prudence, l'oſtentation avec la généroſité, l'humeur avec la piété. Il ſait que toute perſonne donne des impreſſions & en reçoit ; & que de cette mutuelle communication, il en réſulte des paſſions qui entretiennent ou troublent la ſociété.

Il y a dans cette vie une telle compenſation de biens & de maux, que la même Providence, qui a permis que ceux qui ont le plus de richeſſes, euſſent le plus de beſoins, a auſſi voulu que notre ame reſſentît des humiliations à proportion de ſa ſublimité. Les paſſions nous raprochent des animaux, & les idées nous égalent aux Anges. D'ailleurs, nés pour mériter, nous devons avoir des combats à ſoutenir, & des victoires à remporter. Tout homme éprouve en lui-même une agitation ſemblable à celle des armées. Les préjugés, les ſens, les paſſions, les deſirs, forment une attaque contre la raiſon, qui apelle à ſon ſecours les penſées les plus fortes & les plus ſublimes. Si elle gagne, nous ſentons le prix de notre immortalité ; ſi elle perd, nous tombons dans une eſpéce de néant. Ce ne ſont ici ni des

métaphores, ni des jeux d'imagination. Nous éprouvons à chaque inſtant ces guerres inteſtines, & le tems même du ſommeil ne fait ſouvent que les augmenter ; car alors des fantômes, triſte réminiſcence de nos paſſions, nous agitent, nous alarment, & nous mettent en déſordre.

Je ne déſigne aucune paſſion en particulier, parce qu'elles ſont toutes ſuſceptibles du bien & du mal. Les ſages les déterminent vers l'ordre primitif qui tient tout à ſa place, & les libertins les inclinent vers la ſource de leur corruption. Nous voyons ces deux éxemples dans ſaint Auguſtin, qui, après avoir ſuivi le torrent du monde & de ſes plaiſirs, ſe raproche de la vérité, & retrouve ſon ame qu'il avoit perdue. Cette découverte eſt beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine, car nous vivons ordinairement bien plus éloignés de nous-mêmes que des aſtres. Il n'y a que le Philoſophe chrétien qui ſe ſente réellement éxiſter, & chez qui le ſens intime triomphe de la violence des paſſions. Elles ont beau frémir, il les tient captives, & ne leur permet aucun éxercice que de l'aveu de la raiſon.

CHAPITRE VI.

Des Sens.

INterrogez les laboureurs & artisans sur leur maniére de vivre, & chacun vous dira, je dors, je mange, je travaille : interrogez les grands, & chacun vous répondra, je me fais traîner par des chevaux, je rends des visites, j'assiste aux spectacles, & je joue ; interrogez les personnes du sexe, & vous aprendrez que les unes, toutes concentrées dans des occupations temporelles, n'ont pas le tems de réfléchir, & que les autres ne connoissent d'excellence que celle d'avoir un miroir sous leurs yeux, des cartes en main, & des mots à l'infini sur le bout de la langue. Quelles réponses, & quels coups d'œil ! la raison en frémit ; & voilà comme la vie animale a pris la place de cette vie toute spirituelle pour laquelle nous avons été créés. Il ne résulte de toutes nos actions que des mouvemens, des gestes, des tons ; & la réfléxion nous est entiérement étrangére. Nous ignorons (car nous aimons l'ignorance) que les besoins du corps

corps & les bienſéances de la ſociété ne doivent rien prendre ſur les opérations de l'ame, & que c'eſt une véritable profanation de nous-mêmes, que d'abandonner tout notre être aux plaiſirs & aux néceſſités corporelles.

Les ſens qui entourent notre raiſon, & qui devroient lui ſervir de ſentinelles, uſurpent tout pouvoir, & ſe font révérer comme nos maîtres. Il ſemble qu'on n'éxiſte que pour eux, qu'on ne travaille que pour eux, & que leurs déciſions ſont des oracles infaillibles. Quel ravage les yeux ne font-ils pas chez le libertin ; les oreilles chez le curieux ! Nous n'éprouvons à tout inſtant que des ſenſations agréables ou douloureuſes, qui abſorbent l'ame, & qui nous perſuadent que le corps mérite toute notre attention. Je ne ſuis plus étonné ſi, dans le ſein du luxe qui nous énerve, il s'eſt élevé une multitude d'hommes voluptueux qui ont oſé faire honneur à la matiére de nos ſentimens & de nos penſées : on ne connoît & l'on n'aime d'êtres, que ceux qui ſont ſavoureux, ſonores, ou colorés.

Il ſemble que le ſiécle dernier, plus ſublime & plus lumineux, nous faſſe maintenant payer l'intérêt des génies

qu'il produisoit en abondance. Il ne nous reste qu'une vapeur de ces Philosophes dont les Ecrits sont inimitables. On remarque en eux ces grandes idées, ces éclairs, ces traits magnanimes qui annoncent l'homme ; & on ne trouve en nous que des saillies, des gentillesses, & de beaux mots. Quelle différence ! mais quelle chûte ! Il faut que l'éducation soit vicieuse, & que les maîtres, plus attentifs à polir la surface qu'à réformer l'intérieur, ayent oublié l'ame, pour relever les sens. Je sais que l'esprit n'est point factice, qu'il ne vient ni par le secours des lectures, ni à l'aide des conversations; mais il reste brut, & demeure dans l'obscurité, si l'on ignore l'art de le brillanter. On ne parle aux enfans que des choses relatives à la vue, au goût, à l'odorat; on les accoutume à regarder la privation d'une promenade, ou d'un fruit, comme un très-grand malheur ; on leur vante les décorations, les spectacles, les bals ; on les récompense avec des images ; on les punit avec des verges ; on leur donne une grande idée d'un bel ameublement, ou d'un bel habit ; on laisse en un mot errer leurs yeux & leurs mains sur tous les objets, & on ne manque

jamais de raconter des fables, ou des hiſtoires, qui remuent beaucoup les ſens. L'ame, qui n'eſt ni viſible, ni harmonieuſe, ni odoriférante, demeure conſéquemment à l'écart, & l'éducation, toute ſenſuelle, ne paroît qu'un éxercice imaginé pour l'avilir & l'étouffer.

Telle devroit être la méthode d'élever les enfans, ſi l'on veut les ſpiritualiſer. Après avoir commencé par leur faire ſentir la différence de l'eſprit & du corps, & leur avoir bien inculqué qu'il n'y a rien d'auſſi grand que notre ame, que c'eſt elle qui voit, qui entend, & qui fait tout, on exciteroit en eux le plaiſir de penſer. On leur diroit, à chaque objet qu'ils verroient & qu'ils toucheroient, que tout cela doit périr, & que la ſeule éternité doit fixer une créature raiſonnable; on leur parleroit de cette vie, comme d'une ſcènè de théâtre qui va finir; on les accoutumeroit à ne regarder les beſoins de dormir & de manger, que comme des miſéres capables d'humilier; on leur demanderoit de tems en tems leurs petites réfléxions, & on flatteroit leur amour-propre, en leur faiſant concevoir que c'eſt un bien tout à eux, mais qu'il faut cultiver par le moyen de la lecture &

de la converſation ; on leur expliqueroit le mal que peuvent nous faire les paſſions & les ſens, & on leur repreſenteroit les perſonnes qui ſe livrent à la molleſſe, comme des monſtres qui troublent l'harmonie de l'univers ; on leur répéteroit ſouvent, qu'il n'y a d'homme heureux, que celui qui peut reſter ſeul de tems en tems & s'occuper ; on leur défendroit de lire lorſqu'on voudroit les punir, ou bien on leur interdiroit la converſation des Savans, & l'on attacheroit une groſſe honte à cette privation. Les jeunes gens, par ce moyen, deviendroient inſenſiblement raiſonnables ; ils ſe défieroient de tout ce qui flatteroit leurs oreilles & leurs yeux, & ils auroient toujours la reſſource de leur ame, qu'ils connoîtroient & qu'ils interrogeroient.

Rien ne ſeroit plus admirable que la fonction des ſens, s'ils ne s'écartoient pas de leur devoir. Ils furent inſtitués pour ſervir l'ame, pour la répandre dans le commerce de la ſociété, & pour l'avertir par des impreſſions ſubites, de la qualité des alimens, de la variété des couleurs, & de la différence des tons. Mais quel deſordre, lorſque les ſens, ſe ſubſtituant inſenſiblement à

a place de la raiſon, viennent à bout de nous perſuader qu'il ne ſe fait rien en nous & hors de nous qui ne ſoit leur unique opération! Cette erreur qui nous eſt chére, erreur que *Locke* révéra comme un dogme, & qu'on ne travaille point à détruire, s'accroît de jour en jour; & nous voilà dès-lors des eſpéces d'automates pour le reſte de notre vie. Tout nous éblouit, & tout nous en impoſe, lorſque les ſens nous careſſent & nous dominent. Une nouvelle mode fait époque, une futile brochure ſemble un chef-d'œuvre, un équipage s'apelle divin, un ballet paroît miraculeux, une partie de chaſſe ſe divulgue comme un exploit; & il n'y a que l'Eternité, ce grand objet qui abſorbe tous les autres, qu'on ne conſidére point, ou qu'on croit une chimére.

On ne ſauroit s'imaginer combien les ſens ont acquis d'autorité dans ce malheureux ſiécle. On ſacrifie tout ce qu'on a de plus cher pour goûter les charmes du luxe, qui perce au milieu de nos palais & de nos jardins avec une profuſion dont la raiſon gémit. Les habits ſe parfument, les viſages ſe colorent, les corps ſe brillantent, les eſ-

prits se dissipent. Jamais on n'eut des concerts plus voluptueux, des spectacles plus sensuels, des repas plus délicats, des fêtes plus élégantes, des conversations plus semillantes, des lectures plus frivoles. On ne peut faire un pas sans respirer ces plaisirs efféminés que les petits-maîtres semblent traîner en triomphe, & que les vrais héros rougissent de connoître. Chaque jour nous enseigne des raffinemens & des seusualités, que toute la volupté des Grecs n'auroit jamais pu imaginer : nous surnageons sur des flots d'eau rose, & notre vie toute entière se passe à sentir & à savourer.

Si l'ame vient à s'éxalter, les sens changent bien-tôt de systême : soumis, humiliés, & n'agissant qu'avec discrétion, ils ne s'avancent ou ne se retirent qu'après un ordre émané de la raison ; ils ne favorisent plus la mollesse, mais seulement le besoin : ils ne sont plus des ministres infidèles qui corrompent le cœur, & qui fascinent l'esprit ; mais des sujets dociles qui écoutent l'ame, & qui répondent à son premier signal. Job fit un pacte avec ses yeux, pour ne regarder jamais des objets de séduction ; & nous devons plutôt atta-

cher notre œil, s'il nous ſcandaliſe, que de bleſſer les mœurs. Telle eſt la loi qu'il faut impoſér aux ſens, crainte de les laiſſer errer au milieu d'un monde pervers, d'où ils ne raportent ordinairement qu'une moiſſon de mauvais deſirs & de préjugés. Si nous ſavions chaque ſoir nous interroger nous-mêmes, éxaminer quel a été pendant le jour l'éxercice de notre langue, de nos oreilles & de nos yeux, nous ne trouvérions qu'un brigandage dans leur maniére de ſe comporter. Le mal n'eſt entré dans l'univers que par leur miniſtére, & il ne pénétre au-dedans de nous que par leur médiation. Semblables aux abeilles, ils ſe diſperſent çà & là ſous prétexte d'aller pomper le ſuc des fleurs, & ils ne prennent que des poiſons qui offuſquent les idées & corrompent les deſirs. Les ſens ont leurs académies, leurs théâtres, leurs aſſemblées; de ſorte que c'eſt beaucoup moins l'eſprit qu'on recherche aux ſpectacles & dans les converſations, que le plaiſir de voir & d'être vu.

On peut bien dire que notre ame eſt environnée de faux témoins; car quel autre nom donner à des ſens que toute la philoſophie juge trompeurs? Les

physiciens sont leur dupe, & les poëtes leur jouet. Ils prêtent du corps à ce qui n'est qu'une ombre, ils representent les phosphores comme des étoiles, & ils répandent le plus beau coloris sur les objets qu'ils veulent rendre séduisans. Ce furent eux qui, secondés de l'imagination, accréditérent les fables des revenans & des vampires, donnérent lieu dans tous les tems à mille histoires apocryphes, & font de ce monde un séjour d'illusions. Nos rêves ne sont qu'une suite de leur déréglement, comme notre attachement aux honneurs & aux richesses n'est qu'un de leurs éblouissemens. Ils n'aiment que ce qui doit périr, ainsi qu'eux.

Deux grands objets doivent faire continuellement notre étude ; l'ame & Dieu : mais comme ils n'ont ni goût ; ni figure, ni couleur, nous nous occupons très - peu de l'un & de l'autre. Nous aimons beaucoup mieux voir un diamant qui étincelle, savourer un fruit qui parfume, entendre un concert qui ravit, respirer une odeur qui embaume, que de méditer les vérités éternelles. Le sens intime, quoique le témoignage continuel de notre éxistence & de notre raison, n'est qu'un mot vague

qu'il nous ſeroit impoſſible d'expliquer; de ſorte que l'excellent ouvrage qu'on vient de donner ſous ce titre, paroît plus obſcur qu'un logogriphe ou qu'une énigme. Il n'y a que quelques ſages, & dont le monde ſe rit, qui n'aient pas honte d'interroger leur ame, & de l'aprofondir. Les hommes du ſiécle attachent une eſpéce de déshonneur à l'étude de ſoi-même. On matérialiſe l'ame, pour ſpiritualiſer les ſens, de maniére que nous avons à craindre le plus terrible aviliſſement, pour peu que cela continue : mais heureuſement l'eſprit humain, après avoir baiſſé comme un Thermometre, remonte tout-à-coup lorſqu'il eſt au dernier degré. Il ſeroit impoſſible que la raiſon demeurât auſſi dégradée ; ſes droits ſont ſacrés, & le tems reviendra où l'homme, honteux d'avoir ſuivi les ſens comme ſes maîtres, les rendra ſes eſclaves.

CHAPITRE VII.

Des Plaisirs.

TOutes les sciences proscrivent les plaisirs sensuels & frivoles. La métaphysique les rejette comme des licences indignes d'une ame immortelle; la morale les juge incompatibles avec l'austérité de l'Evangile, les mathématiques les regardent comme une dissipation contraire à toute étude : & la politique les redoute à titre d'ennemis du bien public. Mais qu'avons-nous besoin de ces témoignages? L'expérience ne suffit-elle pas pour nous convaincre que la volupté énerve les mœurs, affoiblit les loix, étouffe les remords, offusque la raison, & dénature cet esprit mâle qui doit caractériser l'homme? C'est le plaisir qui précipita les Grecs, qui détruisit les Romains, qui ruine les armées, qui pervertit les villes, qui corrompt les cours, qui épuise les grands, qui consume la jeunesse, qui traîne à sa suite l'ennui, l'indigence, les maladies, la mort, & qui amena parmi nous l'incrédulité. Comment croire une Religion qui ne prêche que

la pénitence & le renoncement à soi-même, lorsqu'on peut se livrer à toutes les voluptés ?

Mais quels sont donc les attraits de ces malheureux plaisirs que tout le monde adore ? Ils ne subsistent que dans notre imagination qui les embellit ; car nous les suposons capables de nous rendre heureux, & il n'y a que Dieu qui soit notre félicité. Ils passent d'ailleurs si rapidement, qu'on voit leur image dans un arc-en-ciel qui paroît à travers un nuage, & qui disparoît. Je voudrois qu'il y eût des chimistes en morale, ainsi qu'en physique, & qu'on prît l'habitude d'analiser tout ce qui nous affecte & nous flatte. On trouveroit à peine, après la décomposition des plaisirs, un quart-d'heure d'agrément sur mille heures de chagrin ou de dégoût. Les voluptueux veulent toujours jouir de l'objet de leur passion, & ils éprouvent une satiété accablante qu'on ne sçauroit guérir ; ils courent perpétuellement après le bonheur, & ils n'en voient que le fantôme ; ils veulent procurer à leur corps tout ce qui peut le réjouir, & ils ne travaillent qu'à lui assurer des douleurs ; ils se font un systême d'une vie toute riante & toute

agréable, & dès la premiére année de leur déréglement, ils ont déja vécu. Bien-tôt leurs goûts s'émoussent, leurs forces s'usent, leur santé s'altére ; & de même qu'après quelques jours, les plus magnifiques fleurs deviennent des herbes flétries, leur jeunesse se change en décrépitude & en langueurs. Si l'on écrivoit sur les tombeaux les maladies qui tuent les hommes, on verroit avec effroi, que les plaisirs sont les plus grands meurtriers du genre-humain.

Le monde aura beau célébrer la volupté & relever l'éclat de son triomphe par des spectacles, des concerts & des bals, le vrai plaisir ne sauroit se trouver qu'au fond de nous-mêmes, où nous trouvons Dieu. Toute satisfaction qui dépend d'une assemblée, ou d'un opéra, que mille circonstances peuvent déranger, n'est qu'un contentement momentané, incapable de nous rendre heureux. Aussi voyons-nous tant de personnes désolées, lorsque quelqu'événement imprévu vient à suspendre les plaisirs publics ; chacun tremblant de perdre sa félicité, parce qu'il n'en connoît pas d'autre, ne sait plus que faire, ni devenir. Selon la nature de notre ame immortelle, il nous

faut une volupté qui, toujours la même, ne s'use, ni ne s'interrompe. L'homme qui jouit de son être, & qui en connoît les ressources, se trouve toujours au même degré de satisfaction & de joie : il ignore ces alternatives de mauvaise humeur & de gaieté, & lorsque la matiére s'efforce de lui causer quelque pesanteur & quelque mélancolie, il excite son ame à s'élever, & il reprend sa sérénité. La tristesse, suivant le langage de l'écriture, ne sert absolument à rien, & il faut tâcher de s'en garantir comme d'une tentation qui nous décourage dans la pratique de nos devoirs, & qui, loin de remédier à nos chagrins, devient elle-même un nouveau mal.

Il n'y a point d'homme qui goûte une plus parfaite volupté que le vrai philosophe, qui lit, qui compose, qui médite, & qui n'a d'emploi que celui de travailler selon son talent & son goût. Inaccessible aux intrigues & aux révolutions, il voit écouler sous ses yeux les diverses générations, avec leurs projets chimériques de fortune & de grandeur. Il voit les uns & les autres se battre & s'égorger pour quelques arpens de terre, & pour quelque vaine fumée qu'on nomme gloire ; il voit

tous les siécles & tous les pays se representer à sa volonté, & lui rendre compte de chaque événement. Oui : la vie philosophique est la plus heureuse souveraineté : on va où l'on veut, on ne fait que ce qui plaît, & l'on ne dépend que de Dieu, & de soi. On n'a pas, il est vrai, des Courtisans, des Pages, des Soldats, qui fassent cortége, & qui annoncent la magnificence & la grandeur ; mais on a des desirs & des pensées, qui, toujours aux ordres de la volonté, servent, occupent, amusent, & rendent l'homme véritablement Roi. Quel bonheur de se connoître, de jouir de sa raison, de faire un usage continuel de sa liberté, & de vivre au milieu de l'univers comme s'il n'étoit déja plus ! C'est le plus beau revenu que la Providence puisse nous donner.

C'est donc en vain que les plaisirs qu'on croit attachés aux richesses & aux honneurs, voudroient l'emporter sur ceux de l'esprit. Il est une satisfaction qui vient de l'ame, que tous les enchantemens du monde ne sauroient contrefaire, & qu'on ne peut assez mettre à profit. Il ne faut pas la confondre avec cette ridicule vanité qui tenoit *Diogène* dans un tonneau & qui fut le

germe de toute la Philoſophie payenne. Il n'y a ni joie, ni paix, pour ceux qui ſont dépendre leur félicité d'un jugement auſſi bizarre que celui du public : c'eſt mettre les paſſions à la place de l'Ame, & rendre ſon bonheur mobile comme l'inconſtance même. Les vrais plaiſirs éxigent qu'on s'éléve au-deſſus des opinions, des coutumes, des frivolités, qu'on ſe dégage de la matiére, & qu'on tienne à cette terre le moins qu'il eſt poſſible ; mais accoutumés à ne chérir que des illuſions, nous croyons plaiſirs ce qui n'eſt que ſon ombre : les ſens nous tiennent continuellement en tutelle ; & plus l'enfance de notre corps diminue, plus celle de notre eſprit s'accroît.

Quand je conſidére les erreurs populaires ſur l'article du plaiſir, je conçois le grand nombre des malheureux. On devient l'artiſan de ſon infortune par la fauſſe idée qu'on ſe fait de la volupté, & l'on filtre, pour ainſi dire, ſon ennui. Il eſt certain que la plûpart des hommes ne ſavent ſeulement pas où le plaiſir éxiſte. Ils ſe le figurent au milieu des cours ; & l'expérience a mille fois démontré que c'eſt le ſéjour de la triſteſſe, des intrigues, & du dégoût : ils ſe

le repreſentent ſur le théâtre, où tout paroît enchanteur; & là ce ne ſont que des ris de grimace & d'aprêt; ils ſe l'imaginent dans le ſein de l'opulence & des honneurs, & il n'y a que la médiocrité qui procure une vraie ſatisfaction : ils le ſupoſent enfin chez les amans; & l'amour n'eſt qu'impatience, tumulte, eſclavage, & ſouvent déſeſpoir. Que de miſéres renfermées dans le cœur de la plûpart des Grands ! Que de chagrins voltigeans autour de leurs palais d'or & d'azur !

Mais n'eſt-il donc pas poſſible que les Grands goûtent cette joie intérieure que l'ame procure à ceux qui l'interrogent, & qui ſe complaiſent dans ſon entretien ? Je répondrai que la Providence, malgré les inquiétudes qu'elle diſtribue aux riches comme un contrepoids néceſſaire, n'a exclu perſonne du vrai bonheur. Il ne s'agit, dans tous les états, que de ſe faire un ſyſtéme de félicité, qui conſiſte à trouver le plaiſir dans ſon devoir, à conſerver la liberté de cœur & d'eſprit au milieu du plus grand tumulte, à s'attacher fortement à la Religion, comme à la ſource des vrais biens, à mettre ſa ſatisfaction à obliger, à s'occuper continuellement d'une

d'une maniére utile, à rechercher les perſonnes de mérite, & à les écouter, à chérir les bonnes lectures, & à s'en nourrir. Tout devient amuſement, lorſqu'on ſait profiter de ſoi-même : les eſpérances conſolent, les ſentimens intéreſſent, les idées réjouiſſent, la mémoire ſoulage, l'imagination ravit. On ſe trouve en quelque ſorte immenſe, & l'on ne ſe quitte jamais, malgré la diſtraction des affaires & la diſſipation des objets.

Quiconque chérit l'innocence, & ne recherche que des récréations dignes d'un être immortel, n'a pas beſoin d'efforts pour découvrir le plaiſir : il le rencontre juſques dans les couleurs d'un inſecte qu'il contemple, juſques dans le murmure d'un ruiſſeau qu'il écoute, juſques dans la fragrance d'un fruit qu'il ſavoure, d'une fleur qu'il ſent, d'une plante qu'il analyſe, d'une prairie qu'il admire; il le rencontre en liſant quelqu'ouvrage utile & agréable, en diſcourant avec quelqu'ami ſolide, en jouant de quelqu'inſtrument harmonieux, en s'occupant à deſſiner ou à peindre, en cultivant l'agriculture, travail trop négligé, & qui devroit faire nos délices; il le rencontre ſous la

forme d'un oiſeau qui gazouille, d'une étoile qui brille, d'un monde qui, par ſes agitations & ſes événemens, fait tableau. Il ſemble aux yeux du Philoſophe que l'univers renaît à chaque inſtant : il découvre ſans ceſſe de nouvelles richeſſes & de nouvelles beautés. Le lever de l'aurore & du ſoleil, cette brillante couleur de pourpre qui ſe jouant dans les nuées forme à ſon couchant la plus ſuperbe décoration, les rayons argentés de la lune qui conſolent le voyageur, ces jours ſéreins, ces nuits charmantes où une aſtronomie naturelle ſe ſaiſit de nos eſprits comme malgré nous, & fixe nos regards vers le firmament ; que dirai-je enfin ? toute la nature eſt dans un cœur qui connoît le vrai plaiſir, & qui ſent les reſſources de ſa raiſon.

On ne trouve inſipides la plûpart des plaiſirs innocens, que parce qu'on ne s'aplique ni à l'étude, ni au travail, de même qu'on mange les meilleurs mêts ſans apétit, parce qu'on prévient toujours la faim. Nos peres, ſobres & laborieux, ſe délectoient à des jeux qui nous feroient aujourd'hui bâiller. *Mallebranche* dit que les divertiſſemens d'un Philoſophe doivent être en

quelque ſorte puériles, afin qu'il n'en reſte aucune trace dans le cerveau, & qu'on puiſſe reprendre ſes occupations avec facilité. La nature n'attache de plaiſir qu'au beſoin; on ne ſe réjouit jamais, lorſqu'on veut toujours ſe réjouir. Nous ſommes finis, & nous voudrions que nos plaiſirs n'euſſent ni intervalle, ni fin. Quelle ſatisfaction que celle d'un ſavant excédé par l'étude, qui va reprendre ſes forces & ſon activité au milieu d'une forêt! Il ſemble ſe reproduire à meſure qu'il ſe promene, il reſpire une joie auſſi pure que l'air qui l'environne, & chaque feuille paroît lui parler & l'inſtruire. Avec quel contentement les Romains ne retournoient-ils pas à leur charrue, lorſque, fatigués des travaux de la guerre, ils vouloient ſe délaſſer! Sans doute ils n'auroient pas cédé ce plaiſir pour tous les ſpectacles & les bals.

Les divertiſſemens ſon relatifs ſuivant ſes âges, les conditions, les goûts & les circonſtances; mais de quelqu'eſpéce qu'on les choiſiſſe, ils ne doivent jamais exciter de remords, ni troubler l'ame dans ſes fonctions. La pudeur, cette vertu ſacrée qui naît avec nous, que chacun eſt obligé de révérer, &

que la plûpart des perſonnes profanent par leurs diſcours, leurs geſtes & leurs regards, ne nous permet que des récréations décentes, où les paſſions ſoient oubliées. La ſobriété, qui nous diſtingue des animaux, & que tant de peuples ignorent encore, malgré la délicateſſe du ſiécle, ne nous laiſſe que le droit de boire & de manger uniquement pour vivre. On croit communément que la jeuneſſe eſt la ſaiſon la plus propre au plaiſir, & l'on s'abuſe. On ne ſent la véritable joie que par réfléxions; & les jeunes gens, preſque toujours abandonnés à la volubilité de leurs deſirs, ne trouvent pas le moment de réfléchir. Une idée en chaſſe une autre, de maniére que celle du bonheur ne ſauroit les fixer: cela eſt ſi vrai, que ſans le vouloir, ni le ſavoir, ils cherchent Dieu au milieu de leurs déréglemens. Car comme il n'y a que lui ſeul qui ſoit la félicité, nous le deſirons, dit ſaint Auguſtin, toutes les fois que nous voulons être heureux: mais le mal eſt que nous employons des moyens qui nous en éloignent, au lieu de nous en aprocher.

Je ne vois que l'ame, lorſqu'elle s'éxalte, qui engendre de vrais plaiſirs,

parce qu'alors elle s'unit à la ſource de tout bien. En vain les joies mondaines, ces ſpectres careſſans qui ne cherchent qu'à nous ſéduire, voudroient l'offuſquer; elle voit le néant des choſes, & elle reconnoît que ce n'eſt pas à des ſenſations paſſagéres qu'il faut s'attacher, mais à l'Etre éternel qui les inſtitua pour nous faire mériter. Notre bonheur dépend de la maniére dont nous uſons des biens terreſtres; & conſéquemment leur uſage ne nous eſt permis qu'à des conditions. La Providence, il eſt vrai, nous a donné des goûts; mais elle a déterminé le tems & les circonſtances où nous pouvons les ſatisfaire : c'eſt troubler l'ordre que de ne pas s'y aſſujettir. Eh! que deviendroit la ſociété, ſi chacun, n'obéiſſant qu'à ſes deſirs, ne recherchoit que le plaiſir! Bien-tôt les états ſeroient confondus, les devoirs anéantis, & le vice ſe trouveroit au niveau de la vertu. Nos plaiſirs, toujours purs, toujours modeſtes, doivent être une image de cette inaltérable félicité qu'on goûte au ciel, & dont nous ne jouirons jamais ſi nous ne voulons pas nous mortifier.

Ah! que ne puis-je peindre ici la ſatisfaction d'un cœur vertueux! C'eſt

une volupté excitée par la candeur & par le témoignage d'une conſcience tranquille, qui cauſe une ſainte ivreſſe, & qui fait que l'ame, toute remplie de Dieu, ne deſire que lui, & ne voit que lui, au milieu de tous nos tourbillons de plaiſirs futiles & d'honneurs frivoles. Oui, j'en jure ſur la parole des Philoſophes chrétiens, ils ont des momens; & quels momens! où ne tenant plus à la terre, & s'élevant juſqu'à l'Etre ſuprême, ils ne reſpirent que des plaiſirs immortels. Quelle heureuſe éxiſtence, en comparaiſon de ces voluptés criminelles qui tiennent preſque tout l'univers aſſervi, & qui, comme une plante éphémére, écloſe le matin, & flétrie le ſoir, ne ſont que diſparoître!

Quand goûterons-nous ces joies pures & vives dont nous venons de parler? quand notre ame, pénétrée de leur auguſte influence, ſe ſentira-t'elle toute transformée? Ce ſont des joies inconnues aux hommes charnels, mais qui ſuſpendent l'uſage des ſens, &, tenant toute la nature dans le ſilence, inſpirent une félicité qu'on ne ſauroit exprimer. La vraie volupté a ſon échelle comme la nature; & lorſqu'elle parvient au ſommet, c'eſt-à-dire juſqu'au

repos de Dieu même, elle se change en une merveilleuse extase qui absorbe le corps, & qui nous laisse tout ame. Les libertins ne comprendront sûrement pas ce langage, & tant pis pour eux, puisque les larmes mêmes que répandent les vrais Chrétiens, ont mille fois plus de douceurs que tous leurs plaisirs. Ils auront beau évoquer la volupté de toutes les puissances de leur être, & la préconiser dans des ouvrages dictés par la passion, ils n'en seront pas plus heureux; & toujours les dégoûts du juste vaudront mieux que leurs consolations. Il n'y a point de paix pour les impies; l'oracle est prononcé.



CHAPITRE VIII.

Des Douleurs.

JE ne prétends point ici détailler les calamités qui nous investiffent de toutes parts. Chacun fent que la vie de l'homme n'eft qu'une fucceffion continuelle de douleurs. Elles commencent dès fa naiffance, elles augmentent avec fes jours, elles ne finiffent qu'à fa mort. On diroit que la nature nous a donné des yeux autant pour pleurer, que pour voir. Quelles fontaines de larmes dans l'univers! & quel moyen de les arrêter? Je fuis fûr qu'actuellement même il n'y a point de cité où l'on ne pouffe des gémiffemens.

Toutes les créatures paroiffent armées contre nous : les élémens nous moleftent par leur intempérie, les animaux par leur férocité, les infectes par leurs morfures, les herbes par leurs poifons ; & il n'y a pas jufqu'à la rofe qui n'ait des épines pour nous piquer, & jufqu'à l'homme qui ne s'arme contre l homme même, pour lui caufer des douleurs & pour l'accabler. Nous devons donc fouffrir, &

foit

ſoit par des maux imaginaires, ſoit par des maux réels, payer le tribut de notre fragilité. En vain les remédes viennent à notre ſecours, ſouvent ils nous affligent encore plus que la maladie : de ſorte que, ſi l'ame n'eſt ferme & courageuſe, nous ſuccombons à coup ſûr. Il n'y a qu'elle qui, aidée de Dieu, nous faſſe oublier dans le ſein de la vérité l'excès de nos miſéres. Les Stoïciens, qui n'avoient point la reſſource de notre Religion, & qui ſe confioient totalement en leur amour-propre, étoient des impoſteurs lorſqu'ils vantoient leur inſenſibilité. Il n'y a que l'Etre qui nous châtie, qui puiſſe nous conſoler.

Je ſçais qu'on s'accoutume en quelque ſorte à la douleur, & que par la force de l'imagination, on vient à bout de la diminuer, & preſque de l'oublier : mais ce n'eſt qu'un engourdiſſement momentané; le mal revient, & ſe fait ſentir d'une maniére accablante, ſi la Religion ne ſe preſente elle-même pour eſſuyer nos pleurs, & pour nous encourager. Les Martyrs croyoient trouver un rafraîchiſſement au milieu des flammes, parce qu'ils étoient plus altérés de la juſtice éternelle que du feu qui les conſumoit. Lorſqu'on aime Dieu,

on ne ſouffre jamais qu'avec eſpérance, & tout le monde ſait que l'eſpérance eſt la plus grande des conſolations.

Il ne faut jamais manquer d'analyſer les maux qui nous tourmentent, & de preſſentir quel en peut être le terme. Si c'eſt la maladie, on penſe qu'on n'eſt pas impaſſible, & qu'on doit un jour finir; ſi c'eſt la perte d'un bien, on regarde cette privation comme le prélude du dépouillement univerſel qui nous attend au fond du tombeau; ſi c'eſt quelque calomnie, on ſe rapelle l'évangile qui benit ceux qui ſouffrent perſécution; ſi c'eſt enfin la mort d'un parent ou d'un ami, on ſe conſole par l'eſpoir de le retrouver, & par la ſatisfaction qu'on goûte à penſer à lui. Telles ſont les reſſources que la philoſophie chrétienne offre aux pauvres comme aux riches, aux ſimples comme aux ſavans. Il ne faut pas s'affliger comme ceux qui n'ont point d'eſpérance. Si Marc-Aurele lui-même, tout payen qu'il eſt, croit trouver des remédes à tous nos maux, que ne devons-nous pas attendre de l'Evangile, notre lumiére & notre conſolation!

Il y a des perſonnes qui ſe déſeſpérent pour une ſimple piquûre; & il y

en a d'autres qui par oſtentation ne ſe plaignent jamais, & qui ſemblent braver la douleur. C'eſt un double inconvénient, qu'on évite lorſqu'on agit par principe de Religion. Le Chriſtianiſme tient le milieu entre l'abattement & l'inſenſibilité. Il pleure la mort de *Lazare*, & il ſuporte les plus cruelles afflictions. Qu'il eſt beau de voir une ame, au milieu des douleurs qu'excite la fermentation de la bile & du ſang, ou dans le ſein des chagrins que cauſent les révolutions du ſort s'élever au-deſſus de tous les événemens, & chercher en Dieu même la ſource de ſes conſolations! Il ſemble alors qu'elle abandonne le corps à la terre, & qu'il n'y a plus qu'elle qui agit, qui parle, qui triomphe.

La molleſſe dont les hommes font leurs plus chéres délices, & qui ſous les noms de ſommeil, de foibleſſe, & de repos, énerve preſque tous les grands, nous empêche ſouvent de voir des ames courageuſes. Notre miſérable chair qui ſera bien-tôt réduite en poudre, s'aproprie toute l'autorité de l'eſprit, & ne lui laiſſe que des gémiſſemens en partage. C'eſt alors qu'on devient eſclave de la moindre migraine, & qu'on ne trouve plus en ſoi-même ce courage

héroïque qui abſorbe les douleurs. Il faut que l'ame parle pour que les ſens ſe taiſent ; mais ſa voix ne peut ſe faire entendre, lorſqu'elle eſt étouffée par le tumulte des paſſions. Rien de plus ordinaire que les ſouffrances, & rien de plus rare que de ſouffrir d'une maniére raiſonnable. Les plaintes & les murmures ſont toujours la ſuite de nos maux : nous voudrions arriver au ciel par un ſentier de roſes & de lys ; & que notre corps, tout fragile qu'il eſt, n'eût ni chocs, ni bleſſures à redouter. Ah ! s'il étoit poſſible de recueillir toutes les gouttes de ſang que les guerres, les accidens, les maladies ont fait verſer, nous en verrions des fleuves entiers qui nous glaceroient d'effroi, & nous ſaurions que la douleur, comme un héritage s'eſt perpétuée & ſe perpétuera juſqu'à la fin des ſiécles. Il y a un germe de mort dans chacun de nous qui ſe réveille de tems en tems, & qui, faiſant fermenter nos humeurs nous cauſe des maladies de toute eſpéce. Mais c'eſt un champ de bataille qu'il faut conſidérer, pour connoître tout l'empire de la douleur ſur les foibles mortels. Là, roulant, pour ainſi dire, ſur des corps mutilés, elle vole d'ame en ame, auſſi

vîte que le canon qui semble la transporter, & elle cause les plus cruels déchiremens. La douleur est un siécle, le plaisir un moment, & dès-lors quelles angoisses & quelles afflictions! La nature de notre constitution contribue beaucoup à la maniére dont nous souffrons. On voit des hommes qui ont leurs corps assortis à la force de leurs ames; c'est le même degré de vigueur; tandis que le courage de certains esprits se trouve en contradiction avec la délicatesse de leurs tempéramens. Mais de quelque maniére qu'on soit constitué, jamais la tentation n'est au-dessus des forces: & toujours l'on peut penser qu'il n'y a nulle proportion entre des maux passagers & un bonheur éternel: que toutes les créatures, depuis la malédiction universelle, sont nées pour souffrir; & que l'impatience, loin de guérir les tourmens ne fait que les augmenter. La Religion veut qu'on santifie les afflictions par une entiére résignation à la volonté de Dieu, & elle ne regarde toute l'intrépidité des héros qui étouffent leurs douleurs par ostentation, que comme une valeur théâtrale, propre à faire le sujet d'un roman. Ce n'est pas le suplice qui fait les martyrs, mais la

cauſe pour laquelle ils ſouffrent, & la maniére dont ils ſuportent leurs tourmens.

Ces réfléxions nous convainquent qu'on ne tire ordinairement aucun avantage de la douleur : cependant qu'en coûteroit-il de l'accepter comme une pénitence impoſée à tous les enfans d'Adam, & comme la punition de leurs fautes & de leurs ſenſualités ? N'eſt-ce pas un grand bonheur de pouvoir changer la néceſſité en vertu, de s'en faire une occaſion de mériter, & ne ſommes-nous pas bien malheureux de ne point profiter d'une grace auſſi ſignalée ? D'ailleurs nous ne devons ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes, ſi les douleurs nous inveſtiſſent & nous accablent. La maladie vient preſque toujours de quelqu'excès ; & ſoit dans nos plaiſirs, ſoit dans nos travaux, nous ne ſavons jamais nous modérer. Nous dérangeons ce bel ordre que les aſtres, les ſaiſons & les animaux mêmes obſervent avec tant de régularité. Nous mangeons par caprice, nous dormons ſans beſoin, nous étudions en jouant, nous jouons en étudiant ; nous penſons avec lenteur, nous agiſſons avec vivacité ; de ſorte que nous ne vivons ja-

mais qu'à contre-tems. Le corps insensiblement ne conserve plus son même équilibre, & devient le triste asyle des douleurs, après avoir été celui de l'intempérance & de la confusion.

Sans doute, si l'ame étoit écoutée, les maladies seroient bien plus rares : elle économiseroit nos études, nos plaisirs, nos repas, notre sommeil, de maniére que nous n'en prendrions que la mesure proportionnée à notre tempérament. La nature se contente de peu. Les bêtes, beaucoup plus dociles à suivre leur instinct que nous ne le sommes à écouter notre raison, ont bien moins d'indispositions que l'homme. Nous ne devons ni flatter notre corps, ni l'épuiser : toute extrémité s'éloigne de la vertu, & c'est pourquoi l'Apôtre recommande d'être sage avec sobriété. Il faut prévenir les maladies, avec la même tranquillité qu'il faut les suporter. L'inquiétude irrite les douleurs, & la patience est un vrai lénitif.

Si nous n'avons pas dépeint les souffrances avec ces expressions énergiques que semble éxiger un pareil tableau, c'est qu'il suffit de renvoyer tous les hommes à eux-mêmes, pour avoir une véritable idée de la douleur. On af-

foiblit toujours les choſes de ſentiment ; quelque deſcription qu'on en faſſe. La moindre piqûre vaut un traité ſur les ſouffrances. Il ne s'agit pas d'expliquer la nature de nos maux, mais d'aprendre à les vaincre. On trouve dans l'ame, naturellement courageuſe, les moyens d'y parvenir : c'eſt elle qui nous tranſporte au-delà du preſent, lorſqu'il eſt fâcheux, & qui nous ouvre l'avenir ; c'eſt elle qui nous repreſente une multitude de perſonnes plus malheureuſes que nous, & qui en cela nous conſole ; c'eſt elle enfin qui nous fait entrevoir Dieu lui-même couronnant tous ceux qui auront bien ſouffert & bien combattu.

Il faut dans l'homme quelque choſe de mâle, de ſublime & d'héroïque, s'il veut ſoutenir l'honneur de ſa dignité. Ces vertus s'acquiérent en partie, lorſque les éxemples & les éxercices accoutument le corps à la patience & au travail. On ne trouve que de la puſillanimité chez tous ceux qu'une éducation molle a formés. La délicateſſe de leur corps annonce la foibleſſe de leur eſprit, ils n'ont ni le courage de marcher, ni celui de ſouffrir, ni celui de s'élever ; on diroit qu'ils ſont toujours

prêts à se briser, & qu'ils n'ont point d'autre ame que la subtilité de leurs fibres & la sensibilité de leurs organes. On succombe en conséquence à la moindre douleur, & l'on n'a de force que pour se plaindre & s'impatienter.

Elevons nos ames, & nos corps nous sembleront déja anéantis, ou du moins ils ne nous paroîtront que comme un grain de sable qui incommode un voyageur, & qui l'arrête un instant. On reprend un nouvel être, lorsqu'on se dégage des sens, & qu'on n'abandonne à la douleur que la plus foible partie de soi-même. Heureux le chrétien! Il n'y a pas un malheur dont il ne triomphe. Aussi devons-nous rougir pour ceux qui osent apeller les chrétiens vils & lâches. Où vit-on jamais plus d'héroïsme, que chez ces généreux athlétes qu'une fureur idolâtre égorgea? Où trouver une vertu plus sublime, que celle de mépriser le blâme ou les louanges, les plaisirs ou les maux, de fouler enfin aux pieds l'univers, & de ne s'attacher qu'à Dieu seul? Que ceux qui ne sentent pas cette grandeur, sont à plaindre!

CHAPITRE IX.

Des Vérités.

RIen n'eſt plus fort que la vérité ; ſi on peut l'altérer ou l'étouffer pour quelque-tems, elle n'en reparoît enſuite qu'avec plus d'éclat. Combien de fois ne l'a-t'on pas vue, traveſtie par l'artifice des courtiſans, reprendre à la mort des Souverains toute ſa ſplendeur, placer ſon tribunal ſur leurs tombeaux, & prononcer les anathêmes qu'ils avoient mérités? Si l'on connoiſſoit tous les raports de la vérité avec Dieu même, & toutes les ſublimes idées qu'elle nous fournit, elle préſideroit dans les cabinets des Princes, comme l'ornement de la raiſon & l'honneur de l'humanité ; elle ſeroit ſur toutes les lévres, & l'on ne feroit jamais une démarche ſans la conſulter. On a beau célébrer les Miniſtres qui l'altérent, ériger en reine des ſciences la politique mondaine qui la foule aux pieds ; il y aura toujours des vengeurs de ſes droits qui annonceront le vrai, & qui, aux riſques de leur vie même, tonneront contre l'impoſture juſques

dans les cours des Souverains les plus defpotiques. La vérité demeure éternellement, en cela bien différente des modes, qui ne fubfiftent que quelques mois ou quelques jours.

Nous mitigeons fi bien les vices, que par des adouciffemens nous en ôtons la difformité, le déguifement prend le nom de prudence, la fourberie celui de fineffe. Nous avons fans doute oublié que tout ce qui excéde le oui ou le non, tient du mal; & que toute parole qui n'eft pas l'expreffion de nous-mêmes, mérite le blâme, & peut s'apeller une efpéce de facrilége; car on profane la vérité qui eft facrée, toutes les fois qu'on ofe la déguifer.

Quelle conduite que celle des hommes! Ils réalifent des chiméres, & ils traitent de fables les plus grandes vérités, ou du moins ils les oublient comme des chofes qui ne les affectent, ni ne les intéreffent. Qui eft-ce qui penfe aux terribles conféquences d'une éternité qui va tout à l'heure s'ouvrir? Qui eft-ce qui s'imagine que Dieu lui-même réfide en nous, qu'il entend nos plus fecrettes penfées, & qu'enfin il doit les pefer & les juger? Qui eft-ce qui médite fur les prodiges

de notre Religion? Qui eſt-ce qui ſe perſuade que nos biens & nos honneurs feront peut-être notre malheur éternel? Qui eſt-ce qui ſonde les abymes de ſon cœur, pour y rechercher la lumiére intérieure qui nous éclaire & nous vivifie, & que nos paſſions obſcurciſſent? Si quelques vérités nous frapent, ce ne ſont que des vérités inutiles, des vérités mortes, telles que des intérêts temporels, des calculs, des combinaiſons, des découvertes, qui ne nous rendent ni plus ſages, ni plus heureux. Celui qui eſt la voie, la vérité, la vie, nous a cependant enſeigné la ſcience qui doit nous occuper. Il ne nous a entretenu ni des points mathématiques, ni des aſtres, ni des phénomenes de la nature; il n'a remué ni des coquillages, ni des pierres: mais il nous a ſans ceſſe répété de renoncer à nous-mêmes, de pratiquer les bonnes œuvres, de croire à ſa divine parole: parce que réellement voilà les vérités eſſentielles, les vérités vivantes, qui ſont analogues à notre être, qui l'étendent, l'élévent & l'éclairent.

Je ſais que les circonſtances de la vie éxigent qu'on s'aplique aux affaires temporelles, qu'on cultive les ſcien-

ces, & que, jusques dans les livres saints, on découvre une politique qu'il faut employer à propos ; mais s'il s'agit de faire un mensonge, ou de dessécher son cœur dans l'étude de la physique ou des loix, c'est alors que les éternelles vérités doivent reprendre leurs droits, & qu'il faut faire un divorce continuel avec toute dissimulation & toute étude dangereuse. Quiconque ne se soutient que par l'artifice & le mensonge, bâtit une maison de sable, toujours prête à écrouler.

C'est par cette raison que la Religion seule, comme l'ouvrage de la vérité, se soutiendra toujours au milieu des erreurs, tandis que les Empires les plus florissans disparoîtront tour à tour. Il faut la main même de l'Eternel, pour apuyer à jamais un établissement ; toutes les ruses ne sont que des forces momentanées, incapables de résister au choc des tempêtes. Il y eut un caractére de véracité chez nos Peres, que nous devons tâcher de retrouver & de reprendre, malgré les intervalles qui l'ont altéré ; mais aujourd'hui l'on se rit de la sincérité, au point qu'on nomme dupe quiconque agit dans la bonne foi. Il semble que la politique

à la mode, autrement l'art de mentir & de tromper avec délicatesse & méthode, soit le chef-d'œuvre de l'esprit humain. On érige en divinités ceux qui possédent cet art dangereux, comme si l'ame ne s'avilissoit pas en se donnant pour autre qu'elle n'est réellement. Nous avons vu des Auteurs se rétracter publiquement de leurs impiétés, & rire ensuite en secret de leur rétractation. Si de tels imposteurs sont dignes d'admiration, & même d'excuse, qu'on nous dise donc en quoi consiste la probité ? N'est-ce pas donner de la fausse monnoye pour de l'or, & faire un commerce honteux d'hypocrisie que les payens mêmes avoient en horreur ?

Où est l'homme qui, comme saint Paul, pourroit dire aujourd'hui parmi nous : *Dieu sait que je ne ments pas ?* Si nos paroles sont vrayes, nos actions sont fausses : nous nous déguisons à nous-mêmes nos propres défauts ; & après avoir commencé par nous tromper, nous trompons les autres. On n'a des télescopes que pour observer les astres, qu'on connoît beaucoup mieux que son propre cœur. Les lignes que le Mathématicien tire avec la plus

férieuſe attention, ne ſont qu'une eſpéce de méchaniſme qui n'arrive point aux premiéres vérités. Il n'y a que l'élévation de l'ame, qui venant à ſecouer tout préjugé, nous rend à nous-mêmes, & nous fait conſéquemment entrevoir le principe, la fin & le lien de toutes les parties de cet univers.

Quel contraſte parmi les hommes! Je les vois tous chercher la vérité, au point d'attacher une infamie au menſonge & à la duplicité; & je vois que perſonne n'eſt ſincére, & que nos ris & nos pleurs, nos ſatyres & nos éloges, ne ſont que des rôles de comédie. Nous reſſemblons à ces Peintres inhabiles, qui ne ſavent que faire des copies informes. Notre cœur eſt preſque toujours loin de notre ame, & le portrait que nous faiſons de l'un & de l'autre n'a nul raport avec l'original. Il reſte toujours au-dedans de nous-mêmes un ſentiment d'amour-propre ou d'intérêt, qui, ſourd & confus, ne peut ni ſe démêler, ni ſe deviner. A peine l'enfant ſait-il bégayer, qu'il articule des menſonges. On nous accoutume de bonne heure à une miſérable duplicité, & dès-lors nos diſcours combattent preſque toujours nos ſentimens,

La candeur s'évanouit, à mesure que sa raison se fortifie. Nous faisons de notre vie même un roman, par la contradiction perpétuelle qui éxiste entre nos actions & nos pensées. La conscience elle-même nous abuse ; nous prenons notre obstination pour ses conseils. Ces malheurs, qui nous rendent autant d'hypocrites, ont passé jusques dans les campagnes, où la ruse a pris la place de cette ancienne simplicité qui caractérisoit les laboureurs & les bergers. Cependant on n'est heureux qu'en s'élevant au-dessus du torrent des modes & des préjugés, en ne parlant que comme on pense, & en trouvant ses délices dans l'étude de soi-même.

Si l'on en croit nos prétendus philosophes, ce siécle, plus éclairé que tout autre, nous a dévoilé toutes les vérités. Nos Peres ignoroient tout, & nous savons tout. Voilà sans doute un beau début : mais malheureusement ce ne sont que des mots. Si l'on excepte en effet quelques opérations chymiques, quelques expériences physiques, quelques découvertes dans la partie des arts, nous n'avons aucun avantage sur ceux qui nous ont précédé. Les mêmes

mes obſcurités ſubſiſtent ; & notre philoſophie, quoique renouvellée en aparence depuis cinquante ans, nous laiſſe dans le même doute ſur les eſſences des choſes, & ſur leurs cauſes. Comme les hommes s'égarent ! Ils s'imaginent qu'en diſputant ſur une cométe, qu'en analyſant une fleur, ou qu'en inventant une nouvelle mode, ils ont ſondé les profondeurs de la Divinité, & ſur ce qu'il faut croire, ou rejetter. On diroit, à les entendre, qu'un nouveau Légiſlateur s'eſt élevé parmi nous, & qu'il n'y a plus de ſecret dans l'univers pour la raiſon humaine. A quels tems ſommes - nous réſervés ! Ces viſions devoient-elles donc être le fruit de cette doctrine céleſte que la Religion nous enſeigne depuis dix - huit ſiécles ? Un abyme améne un autre abyme. On n'a aujourd'hui d'eſprit, qu'aux dépens du bon ſens.

L'univers eſt une vaſte école, où des profeſſeurs de menſonge nous enſeignent l'impoſture de toutes parts : on a beau les apeller tantôt politiques & tantôt courtiſans, tantôt phyſiciens & tantôt orateurs, ils n'en contribuent pas moins à perpétuer l'erreur. Il n'y a point d'homme qui ne fût effrayé des

ſaux raports & des calomnies qui circulent dans les villes, & ſur-tout dans les cours. Le Cardinal de Fleury diſoit ſouvent, *qu'il n'entendoit jamais la vérité, que lorſqu'on liſoit l'évangile.*

Cependant cette vérité eſt en nous; mais loin de ſonder notre cœur, nous allons la chercher au milieu des aſtres, & dans les entrailles de la terre. Nous ne ſavons pas, ou plutôt nous ne voulons pas ſavoir, qu'une maxime qui réforme les mœurs & confirme la foi, vaut infiniment mieux que la progreſſion de toutes les cometes, ou les découvertes des éclipſes. Nos villes, en conſéquence, ſont remplies de perſonnes qui n'étudient que des erreurs, ou des vérités inutiles. Cependant il nous faut des vérités de pratique, dont on puiſſe faire ſa conſolation & ſon profit dans les circonſtances critiques, dans les événemens inopinés, & dans le ſein de tant de vanités qui nous traveſtiſſent. Notre ame eſt réellement le miroir de la vérité, il ne nous manque que le courage de le regarder.

Quels efforts n'avons-nous pas faits pour incorporer notre être avec le menſonge! La vérité, qui nous a formés, nous avoit intérieurement enſeigné que

notre substance n'a rien que de très-réel, que notre immortalité n'a rien d'équivoque, que tous nos desirs ne tendent qu'au souverain bonheur, que notre conscience n'exprime que l'amour de l'ordre ; & nous avons hésité sur ces faits, comme s'ils n'étoient que des chiméres. On diroit que la vérité, telle que la lune dans son decours, ne nous offre jamais qu'un quart ou qu'une moitié de ce qu'elle est. Nous ne voyons que l'ombre de nous-mêmes, au point que souvent nous croyons n'éxister que d'une maniére accidentelle & momentanée.

Cependant quels commerces de vérités entre le ciel & la terre, depuis que le monde a connu le vrai culte ! On a rejetté ces systêmes bizarres, fruit d'une étude orgueilleuse & stérile, pour adopter des raisons de conduite & de crédibilité hors de toute suspicion. Un paysan, moyennant les lumiéres de la révélation, sait plus de vérités, que toute la Philosophie payenne n'en a découvert. Eh ! quelles vérités ! celles qui nous rendent à nous-mêmes, & nous rapellent à Dieu. En vain nos beaux esprits affectent de mépriser ces avantages incomparables,

pour puiser des connoissances scientifiques : il y aura toujours dans cette vie un voile épais qui nous dérobe les causes de tout ce que nous appercevons. *Moliere*, cet Auteur comique, nous paroît sans doute ridicule, lorsqu'il dit, dans une de ses comédies, qu'on donne tel rémede pour purger, parce qu'il purge ; & cependant, si nous allons à la source de notre savoir, nous n'en connoissons pas davantage. C'est la réfléxion d'un Auteur plein de mérite & de talens.

David gémissoit de ce que les vérités étoient affoiblies parmi les hommes : mais quels soupirs ne pousseroit-il pas aujourd'hui à la vue de nos erreurs ! Tout nous masque tellement le vrai, que nous sommes encore heureux si l'on nous présente au moins du vraisemblable. Il n'y a pas jusqu'au recit d'une chose arrivée sous nos yeux, qu'on ne défigure de maniére à la méconnoître. Chacun imagine, interpréte, commente, devine ; de sorte qu'il faut sans cesse suspendre son jugement : mais cela est impossible, à moins qu'on n'éleve l'ame, & qu'on n'emprunte une étincelle de la lumiére indéfectible. L'heure de la mort est l'heure de la vérité.

Il n'eſt point à craindre qu'un homme qui éleve ſon eſprit juſqu'à Dieu, ſe dégrade par des menſonges & des ruſes. Il agit dans toute la candeur, ſans recourir à des ſubterfuges, ni ſans craindre les mauvaiſes interprétations qu'on pourroit donner à ſes démarches. Il ne veut que le témoignage du ciel & celui de ſon cœur, parce qu'il n'attend de bonheur que de lui-même & d'en-haut. Si on le condamne, il ne s'en afflige que parce qu'on outrage la vérité; & ſi on l'aprouve, il ne s'en réjouit que parce qu'on reſpecte la juſtice. Loin d'ici ces eſprits puſillanimes & inquiets, qui ſe nourriſſent de doutes & de défiances, vivent dans de continuelles alarmes, & s'inquiétent ſans ceſſe de ce qu'on dit ſur leur compte! Une ame innocente & pure croit que toutes les autres ames lui reſſemblent.

On prend très-facilement le change ſur le chapitre de la vérité. Les uns la croient toujours douce & complaiſante, & les autres ſe la figurent toujours farouche. Mais la vérité prend différentes formes & différens tons, ſolon les circonſtances. Elle tonnoit dans la bouche du divin Légiſlateur contre les Phariſiens, & elle conſoloit les pé-

cheurs. Tantôt elle parle clairement, & tantôt en paraboles ; tantôt elle careſſe, & tantôt elle ſévit ; tantôt elle blâme, & tantôt elle loue. Semblable aux abeilles, elle a ſon aiguillon & ſon miel. On la juge ordinairement téméraire, lorſqu'elle reprend avec autorité ; & on la déclare enſuite courageuſe, lorſque les paſſions & les hommes ont diſparu. Ainſi pluſieurs Saints paſſoient de leur tems pour des fanatiques, & ſont *aujourd'hui révérés parmi nous avec raiſon comme des Apôtres.*



CHAPITRE X.

Des Opinions.

LE monde, aſſemblage bizarre d'opinions plus extravagantes les unes que les autres, éxerce tyranniquement ſon empire ſur les eſprits. Chaque nation a une maniére de penſer analogue au gouvernement & au climat, qui perce juſques dans les geſtes. Les mœurs & les ſciences elles-mêmes ſe modifient ſelon les lieux & les tems. Si les anciens Romains euſſent vécu dans la Laponie, ou mille ans plus tard, ils étoient un peuple tout différent. Nous empruntons juſques chez nos voiſins des différentes maniéres d'être ; on trafique les préjugés comme la marchandiſe. Ce ne ſont d'un pole à l'autre que des échanges d'erreurs, & il n'y a que la vérité qu'on ne cherche point à répandre, ou qu'on ne répand qu'avec des précautions qui l'altérent & la défigurent. Nos paſſions, telles que ces nuages ténébreux qui proménent la grêle au milieu des airs, entraînent preſque toujours avec elles des ridicules ou des menſonges.

Mais ce qui doit réellement nous alarmer, c'eſt que nous voulons que nos opinions ayent la force de la vérité, & que notre obſtination puiſſe réaliſer ce que notre imagination ſe repreſente. Nous prenons en conſéquence un ton d'autorité qui étonne, & qui ne convient qu'à des hommes inſpirés. Combien de philoſophes, qui n'ont acquis de la célébrité qu'en faiſant beaucoup de bruit! combien d'écoles, qui n'ont enfanté des docteurs que pour accréditer des paradoxes & un jargon tout-à-fait inintelligible! Nous copions encore les ſentimens des anciens ſur les cauſes occultes, quoique nous les décorions du beau nom de matiére ſubtile, ou de celui d'attraction, termes réellement ſynonimes. Il ſemble qu'il y ait un pacte entre nos paſſions & nos ſens, qui nous force d'embraſſer l'erreur. Il ſuffit qu'un écrivain ſoit à la mode, pour que ſes rêveries les plus bizarres paſſent de main en main comme le chef-d'œuvre d'un bon goût, quoiqu'il ſoit inconteſtable que le bon goût ne ſe rencontra jamais qu'avec le vrai.

Si l'on veut parcourir le traité de M. de Saint Aubin ſur l'opinion, on ſera allarmé de voir comme on a traveſti

vefti les connoiffances humaines. Ce ne font plus les conféquences d'une philofophie fimple & éclairée, mais les rêveries de l'ignorance & de la paffion. Lorfque la raifon vient à éxaminer de fens froid nos bibliothéques, ou à confulter nos académies, on découvre bien-tôt qu'à l'aide de quelques mots impofans, & de quelques phrafes artiftement cadencées, on gliffe les chofes les plus étranges. Cela paroît fenfiblement dans nos thèfes, qui, toutes dégagées qu'elles font du ridicule des fiécles paffés, n'en contiennent pas moins d'abfurdités. L'homme fubftitue prefque toujours fes caprices à la place de la raifon. On aime à fe revêtir des préjugés à la mode, & à fe croire l'organe de la vérité, de maniére qu'on ne voit jamais un profeffeur changer de *fentimens*, quelques bonnes raifons qu'on lui opofe.

La vie la plus longue ne fuffiroit pas pour recueillir les diverfes opinions qui partagent les peuples, & qui fe font répandues fur la terre prefque dès le moment de la création. Par-tout on trouve des veftiges de la foibleffe de l'efprit humain, & de fon ardeur à faifir le faux, & à s'en parer comme d'un ma-

gnifique ornement. C'eſt l'opinion qui a enfanté tous les ſyſtêmes, & amené toutes les héréſies; c'eſt l'opinion qui a produit la fauſſe conſcience, & la morale corrompue; c'eſt l'opinion qui a excité tant de diſputes, qu'on ne ſauroit ſe rapeller ſans effroi; c'eſt l'opinion qui a défiguré preſque toutes les hiſtoires, & qui eſt la ſource de ces fables ridicules, ainſi que de ces aparitions dont le monde ſe trouve infecté; c'eſt l'opinion qui nous met en contradiction avec l'expérience & la raiſon; qui tantôt nous rend jouet de l'orgueil, & tantôt de l'ambition. De ſiécle en ſiécle elle s'annonce ſous une nouvelle forme, mais preſque toujours fauſſe, & toujours ſéduiſante.

Que ne dirois-je point ici des modes qui ſont ſon ouvrage, ſi la dignité du ſujet que je traite ne m'empêchoit d'entrer dans des détails auſſi puériles? Je dirois que chaque jour, & preſque chaque heure, voit éclôre des frivolités qui nous aviliſſent, & qui n'ont pas d'autre origine que le préjugé; je dirois qu'on n'aperçoit plus en nous que des geſtes, des grimaces, & un certain clinquant dont nos peres auroient rougi; je dirois que nos converſations, nos lec-

tures, nos plaiſirs, & nos ſuperfluités, que nous nommons beſoins, ont quelque choſe de ſi neuf & de ſi extraordinaire, qu'on croiroit que nous voulons nous mocquer de nous-mêmes. Il faut maintenant ſavoir la généalogie des étoffes & des bijoux, comme on ſavoit autrefois celle des familles : il faut connoître toutes les poudres, tous les fards, & s'en faire un catalogue éxact qui orne l'eſprit ; il faut avoir un langage tout composé de mots ſemillans, de ſuperlatifs nouveaux, & n'eſtimer que le ſtyle en découpure, & des phraſes en miniature. Il faut enfin ſe rendre le panégyriſte outré des livres impies, & licentieux, quoique pour l'ordinaire on ne les ait pas lûs, ou qu'on ne les entende pas, & arborer l'incrédulité comme le ſignal des beaux uſages.

C'eſt ainſi que l'opinion ſe métamorphoſe ſous toutes ſortes de figures, & qu'elle perſuade aujourd'hui preſqu'à toutes les natións qu'il n'y a que les modes qui ſoient ſuportables. Ces maux ſans doute ne peuvent durer ; mais comment rejoindrons-nous cette anciennne ſimplicité, & cette raiſon primitive qui nous ont réellement abandonnés ? Je crains bien que ce ne ſoit

l'ouvrage de la postérité, & que nous ne mourions au milieu de nos préjugés. La vérité, quoique perpétuellement en nous, n'est pas toujours à notre disposition.

Cependant, malgré nos remarques sur les opinions, nous devons convenir qu'il y en a qui contribuent à rendre les hommes heureux. Ainsi celui qui vit dans un état républicain, gagne beaucoup à croire que son gouvernement vaut mieux que la monarchie; ainsi celui qui obéit à un monarque, trouve un grand avantage à se persuader que la félicité des peuples dépend d'un Roi : ainsi chaque nation goûte une satisfaction dans sa maniére d'être. Il nous faut dans cette vie des bonheurs relatifs selon les circonstances, les tems & les lieux, jusqu'à ce que nous soyons tous rapellés au bonheur invariable & essentiel qui doit être notre partage pendant l'éternité. La plûpart des biens ou des maux temporels, ne gissent que dans l'opinion. Si l'artisan préfére son sort aux conditions les plus brillantes, il est véritablement fortuné. Nous trouvons ordinairement plus de richesses dans notre imagination, & plus de plaisirs, que

dans toutes les possessions. La seule espérance vaut presque toujours mieux que la réalité.

Mais c'en est assez sur l'opinion. Nous laissons le soin à quelqu'écrivain plus habile de la peindre comme le germe des cabales, des sciences, des goûts, des jugemens, qui partagent les esprits, & qui font que le même ouvrage enchante celui-ci, & déplaît à celui-là; que le même trait d'éloquence fait rire l'un & pleurer l'autre; & que la même personne paroît ici folle, & là remplie d'esprit. Il nous suffit d'encourager l'ame à la vue de tant d'idées diverses, à choisir celles qui sont utiles & solides, & à s'élever au-dessus des préjugés qui assiégent la raison. On parvient à ce bonheur, quand on s'aplique à contempler l'immuable vérité. Alors on sait que l'erreur est l'apanage de l'humanité, & qu'on doit en conséquence se défier de tous les systêmes, & de tous leurs raports; alors on n'est ni l'ami de *Descartes*, ni de *Newton*, mais de l'expérience & de la raison: alors on s'attache fortement à la Religion, comme à la seule colonne inébranlable au milieu des révolutions de cette vie.

Il y a trois eſpéces d'hommes dans l'univers qui favoriſent les opinions, & qui les embraſſent de tout leur cœur, ſans même s'en apercevoir. Premiérement, ceux qui reçoivent toutes les idées, mais qui n'en gardent aucune, & ce ſont les hommes volages & legers: ſecondement, ceux qui n'en peuvent jamais recevoir qu'une à la fois, mais qui la conſervent comme une déciſion infaillible; & ce ſont les obſtinés: troiſiémement, ceux qui en ſaiſiſſent deux toutes contraires; & ce ſont ceux qui ne ſe trouvent jamais d'accord avec eux-mêmes. Je ne vois qu'un très-petit nombre de ſages au milieu de tant d'inſenſés, les perſonnes qui donnent accès à toutes les idées, & qui après les avoir mûrement éxaminées, rejettent les fauſſes & s'attachent aux vraies: Voilà des ames qui s'exhaltent, qui cherchent dans elles-mêmes la route qui conduit au mieux, & qui ne conſidérent que la lumiére intérieure comme leur guide & leur apui.

Nous devons maintenant dire un mot de cette ſorte d'opinion qu'on apelle prévention, & qui ſans contredit eſt des plus dangereuſes. Les grands, toujours environnés de flatteurs, s'y li-

vrent plus que perſonne. Combien d'hommes mépriſables, que la prévention a élevés, & combien de ſavans & de ſages, qu'elle a écartés ! Le moindre mot que la malignité prononce au milieu d'une cour, devient ſouvent la ruine des plus honnêtes gens. On ne penſe pas que la cabale ne manque jamais de faire ſes efforts contre le vrai mérite, & on le punit, ou on l'humilie, ſur la moindre délation. Encore ſi l'on ne ſe prévenoit qu'en bien, cet inconvénient n'auroit pas le danger de l'excès contraire ; mais on croit toujours plutôt le mal : de ſorte que s'il faut mille paroles avant de déterminer un grand en faveur du ſage, une ſeule ſuffit pour l'indiſpoſer. Ces miſéres naiſſent du levain de notre corruption, qui fermente à proportion que nos paſſions trouvent à ſe ſatisfaire. Le Souverain éclairé a des yeux qui pénétrent de toutes parts, & il ſait que tout homme qu'il veut avancer, ou récompenſer, devient en butte à une multitude d'envieux. Il connoît, à meſure que ſon ame s'éléve, que la prévention eſt le plus terrible écueil des grands, & que preſque tous viennent s'y briſer.

Si l'on ſavoit réfléchir, & s'élever au

dessus de soi-même, les opinions, de quelqu'espéce qu'elles fussent, ne serviroient qu'à notre avantage. On regarderoit celles qui sont dangereuses, comme le contre-poids de notre orgueil, & l'apanage de notre ignorance, & l'on emploieroit celles qui sont bonnes, ou même indifférentes, à rechercher le vrai. C'est ainsi qu'ont fait certains philosophes, qui, sur un fond d'hypothèses raisonnables, ont apuyé des vérités. Toute opinion qui ne fronde ni la Religion, ni les mœurs, & qui ne tend point au fanatisme, éxige de la tolérance. La société n'est qu'un assemblage d'opinions diverses, où chacun se réserve le droit de penser comme il veut. Plût à Dieu qu'on en fût bien convaincu! Les disputes cesseroient, & nos écrivains ne se donneroient pas en spectacle par un acharnement horrible à se déchirer. On prend l'enflure du cœur pour l'élévation de l'ame, & l'on ne veut plus céder.



CHAPITRE XI.

Des Travaux.

ON ne sauroit trop estimer le travail. Il est le devoir commun à tous les hommes, l'ennemi des vices, & le mobile ainsi que le maintien de la société. Chacun doit travailler au bien de la patrie ; le laboureur par ses sueurs, l'artisan par son industrie, le savant par ses veilles, le ministre par sa prévoyance, le souverain par ses bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'est point le séjour du repos. Le ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit successivement les saisons; la terre, dans un enfantement continuel, engendre des plantes & des fleurs : la mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, se prête au transport de nos vaisseaux, & nous renvoie une partie des richesses qui sont dans son sein. Notre corps même, par la circulation de son sang, & notre ame, par le renouvellement assidu de ses desirs & de ses pensées, nous instruisent que tout être naît pour travailler. L'abeille compose son miel, le ver sa soie, l'a-

raignée ſa toile, le bœuf trace des fillons, le cheval porte des fardeaux, le caſtor ſe bâtit des maiſons, le renard vit de ſon induſtrie; & il n'y a pas juſqu'à la fourmi qui ne condamne le pareſſeux.

Chaque ouvrage devroit ſe conſidérer comme un tribut payé à la patrie, à l'humanité, & à la Divinité même, qui nous ordonne de manger notre pain à la ſueur de notre front. Mais oſerions-nous bien preſenter nos travaux ſous cet aſpect? Nos veilles n'ont ordinairement pour objet qu'une ambition démeſurée, qu'un orgueil inſenſé, qu'un intérêt ſordide, & ſouvent qu'une frivolité ridicule. Les grands ne cherchent qu'à enrichir leur famille, & qu'à s'agrandir par des moyens qu'on rougiroit de détailler; les tyrans ne penſent qu'à ſe faire un nom, au dépens de la vie du malheureux qu'on égorge comme un agneau; les Auteurs n'ont en vue que la gloire où le gain, & conſéquemment ils ne penſent qu'à flatter le goût du ſiécle. Cependant c'eſt le motif qui donne le mérite aux travaux. Si les plus magnifiques exploits ne ſe raportent à la vérité, ils ſe diſſipent en fumée. Chaque homme eſt comptable à la Re-

ligion & à l'état de ses travaux, même domestiques.

Ce seroit ici le lieu de peindre le danger des mauvais livres, & de faire voir le tort que cause le travail d'un écrivain impie ou licentieux. Mais comme ces malheurs sont d'une évidence incontestable, il est inutile d'en parler. Je voudrois seulement que les gouvernemens imposassent un silence éternel aux auteurs téméraires qui frondent la vérité, ainsi qu'à ceux dont les productions n'ont rien d'utile. Chacun se met sur les rangs pour faire imprimer; & tel qui devroit être artisan, devient poëte ou romancier. Les états en conséquence perdent nombre de citoyens, dont le sang ou les sueurs auroient secouru la patrie. Il y a des personnes qui ont négation pour écrire, comme d'autres pour lire.

Tout travail n'est donc pas bon, parce qu'il est travail. Les chenilles & les guêpes sont laborieuses, & il ne résulte rien de leurs ouvrages. On déteste l'insecte qui ronge les feuilles & les fleurs. Si nos peines & nos sueurs n'ont leur utilité, nous avons perdu notre tems, & nous sommes des êtres morts. On ne peut aussi trop déplorer la manie de ces personnes futiles, qui

ne s'apliquent qu'à des modes qui font métier de raffiner les goûts, & de procurer des ſenſations nouvelles. La poſtérité gémira, en aprenant tout ce que nous faiſons pour enrichir des Artiſtes ſuperflus. Combien d'hommes à qui il faudroit arracher l'aiguille & le pinceau, & les envoyer à la charrue ! Les terres languiſſent, depuis que tant de manufactures, uniquement inventées pour favoriſer le luxe & la vanité, enlevent les laboureurs. On a oublié que notre premiére occupation fut l'agriculture, & que la qualité de berger s'allioit autrefois avec celle de Roi. Un danſeur ſe croit un perſonnage important, parce qu'on le lui fait croire ; un parfumeur ne changeroit pas ſon état pour celui d'un maçon ; un ſymphoniſte s'eſtime beaucoup plus qu'un cordonnier ; & voilà comme inſenſiblement le travaux utiles ſont devenus mépriſables, tandis que les talens frivoles ſe font révérer, & jouiſſent du même honneur qu'on accordoit autrefois à la philoſophie.

Les occupations de l'homme ſe trouvent tellement liées avec ſon bonheur, qu'il ne ſauroit trop bien les choiſir, & il doit ſe les rendre utiles & agréables, lorſqu'elles ſont indépendantes de ſa

volonté. On donne ordinairement dans deux extrêmites tout-à-fait différentes : ou l'on se surcharge d'affaires inutiles, ou l'on néglige les essentielles. L'ordre éxige que le travail soit relatif à nos talens & à notre état, & qu'on ne s'y livre qu'avec mesure. Il n'y a pas moins de danger à trop s'apliquer, qu'à ne rien faire, lorsque c'est une aplication qui nous distrait du grand objet pour lequel nous avons été créés. L'étude ne doit être, ni le fruit de l'orgueil, ni celui de la curiosité, ni une aplication à contre-tems. Une vie sagement réglée se dirige comme le ciel : le repos y succéde au travail, de même que la nuit au jour ; & l'esprit emprunte de Dieu sa lumiére, comme la lune tire sa clarté du soleil.

Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, dit l'écriture, le travail des ouvriers est inutile. Paroles sacrées, qui nous annoncent combien il importe à l'homme de ne s'occuper que d'une maniére chrétienne. L'ame qui s'éleve, santifie les travaux profanes ; elle leur donne une dignité, que tout l'éclat des honneurs ne sauroit procurer. Ainsi l'ouvrage le plus méchanique en aparence, est souvent plus

agréable à Dieu que le livre le plus ſavant, ou l'éxécution du plus beau projet. Chacun doit ſe contenter de la portion de travail qui lui eſt aſſignée, & conſidérer que c'eſt un préſent de la Providence qui veut que nous nous ſantifiions par la réſignation. Mais on n'aime que les travaux honorables & bruyans : on veut que les affaires aient du relief, de l'éclat, & que toute occupation ſe raporte à la fortune, ou à la renommée ; on a même attaché une honte à ces labeurs obſcurs qui nous habillent & qui nous nourriſſent.

Malgré toute l'auſtérité aparente avec laquelle je parle du travail, je ſuis très-éloigné de condamner certaines occupations que l'uſage autoriſe. Je crois qu'il ſera toujours permis de s'apliquer par goût, & de ſe livrer à quelque paſſe-tems agréable, pourvu qu'il ſoit innocent. Je ne condamne ni le poëte, ni le peintre ; mais je deſire ce que veut la vérité ; qu'ils ne s'attachent qu'à des choſes honnêtes, & qu'ils cédent le rang aux ouvriers dont la ſociété ne ſauroit ſe paſſer. Il ne faut pas croire que dans cette vie tout ſoit arbitraire : nous avons des régles im-

muables qui nous ramenent néceſſairement au vrai.

Je ne trouve rien de comparable aux travaux d'un Souverain, qui, toujours préſent à lui-même, veut tout voir, tout éxaminer, & deſcendre juſques dans les plus petits détails, ſans affoiblir en lui les grandes idées ; qui ſe fait rendre compte des négociations & des procès ; qui donne audience aux Officiers & aux Magiſtrats, & qui les récompenſe ; qui choiſit ſes Miniſtres avec réfléxion, & qui partage avec eux le fardeau de la ſouveraineté ; qui prend juſques ſur le ſommeil le tems de lire & de prier. Voilà le véritable repos de l'ame dans le ſein même des travaux ; voilà cette élévation qui ennoblit nos ouvrages, qui donne au monde un ſpectacle d'admiration, & qui nous retrace l'image de la divinité, dont la Providence s'étend juſques ſur le plus petit inſecte, ainſi que ſur la moindre fleur.

Fixons maintenant les yeux ſur l'aplication de ce vrai ſavant, qui rend l'univers le théâtre de ſes méditations & de ſes recherches, & qui en recueille la lumiére pour éclairer le public. Heureux travail ! il diſſipe les er-

reurs, il combat les mauvaises maximes, & il restitue l'homme à lui-même, en le restituant à sa conscience & à son devoir. C'est dans ces occupations qu'il faut reconnoitre l'esprit. Jamais nous ne sommes plus sublimes, que lorsque nous nous élevons au-dessus des préjugés. La grandeur d'ame méprise cette étude stérile & fastueuse, dont on ne peut extraire que des doutes & des sophismes. Les Etats seront toujours intéressés à préferer les ouvrages de bon sens à ceux du bel esprit, parce qu'il est nécessaire de conserver les droits de la raison, de maintenir la justesse des idées, ainsi que l'honneur de la Religion & de la société. Les ames ont beaucoup perdu de leur courage & de leur grandeur, depuis que les lectures futiles sont devenues à la mode. On prend, sans s'en appercevoir, la teinture des ouvrages qu'on lit, & l'on s'atténue à force d'entendre des sentimens efféminés. Nous avons depuis un demi siécle une tradition de frivolités qui se perpétuera, je ne sais pas jusqu'à quand, mais qu'il seroit bien tems d'arrêter.

Si l'on pensoit sérieusement que c'est faire un larcin à la société que de ne point

point travailler, ou de ne s'apliquer qu'à des riens, on s'occuperoit, & beaucoup plus utilement. La misére & les désordres ne se multiplient de toutes parts, que parce qu'on n'aide point l'état par ses sueurs ou par son industrie. Nous voulons manger, & jouir de toutes les commodités de la vie, sans contribuer au bien public; quoiqu'on n'ait droit à la nourriture qu'autant qu'on travaille. Je ne sais comment nous avons la hardiesse de reprocher aux mendians leur oisiveté, nous qui perdons les jours à caqueter, à courir, & à jouer. Quelle image aux yeux de la raison, que la vie d'un grand, toute perdue dans des visites, des spectacles & des festins, & qui ose ensuite se plaindre de ce qu'on n'a pas le tems de respirer.

Si notre condition nous laisse libres sur le choix du travail, nous n'en devons pas moins être attentifs à ne nous occuper que d'une maniére utile. Les arbres, tout inanimés qu'ils sont, nous aprennent, en nous offrant leurs fruits, que chaque créature est faite pour le bien commun. Lorsqu'on n'a pas le talent de manier la plume, il faut prendre le compas, &, au défaut de celui-ci,

ſe ſervir de l'aiguille, ou du pinceau. L'aplication eſt tellement notre partage, que nos yeux, notre langue, nos oreilles, nos mains, & même nos pieds, ont chacun la faculté de travailler. Combien d'hommes qui pourroient devenir tronc, ſans ſe reſſentir d'une pareille métamorphoſe, & ſans que cela nuisit à la ſociété? Ils n'ont des mains & des yeux que pour la forme; une molleſſe léthargique abſorbe toutes leurs fonctions, excepté celles de dormir & de digérer. On diroit que nous ne ſommes que des êtres vils, & jettés ſur cette terre au hazard, & que nous n'avons ni années éternelles à méditer, ni bonnes œuvres à accomplir, ni récompenſe à eſpérer.

Il n'eſt pas concevable qu'avec les reſſources d'un être raiſonnable, nous paſſions la plûpart des nos jours dans l'ennui! Nous ne ſavons ni deſirer, ni penſer; & notre ame, quoique ſuſceptible à tout inſtant de réfléxions & de ſentimens, paroît anéantie. Qu'eſt en effet l'ennui, ſinon une inaction de l'eſprit & du cœur? L'homme paroît éxiſter, comme s'il n'éxiſtoit pas; il ne ſait ni s'il doit marcher, ni s'il doit s'arréter. Tout l'inquiéte, tout

l'importune ; ou plutôt rien ne l'affecte, & rien ne l'intéresse. Ses sens, complices de son imagination & de sa mémoire, dont l'éxercice est suspendu, n'ont le courage ni de voir, ni d'entendre, ni de flairer.

Tant que l'ame demeure dans l'abjection, l'homme s'ennuie, parce qu'alors toute sa ressource n'est que dans les sens qui sont trompeurs. Et voilà pourquoi l'ennui est si commun ; car on ne peut disconvenir que les trois quarts du genre-humain, & peut-être davantage, se laissent dominer par la chair & le sang. Ni les affaires, ni les richesses, ni les plaisirs, ni les honneurs, ne sauroient préserver les grands d'une certaine plénitude ou satiété, qui les rend sombres, mélancoliques, & indigens au milieu de l'abondance ; ils essaient de tout, & chaque chose leur paroît insipide. Mais pour bien connoître l'ennui, il faut le voir dans les cours & dans les entichambres. C'est là qu'on le respire comme l'air, & qu'il répand un engourdissement sur toutes les personnes. Madame de Maintenon, au milieu des plus magnifiques palais & des plus rians plaisirs, se plaignoit continuellement d'avoir perdu sa féli-

cité. Elle regrettoit cet état de médiocrité qui fait les desirs du sage, & qu'on peut dire l'asyle du bonheur.

Je crois qu'il n'y a pas une plus grande tentation que l'ennui. Quiconque en est atteint, ne remplit ses devoirs qu'avec dégoût, & ne trouve en soi-même que syndérèses & déchiremens. Il naît ordinairement de l'oisiveté, & on le dissipe infailliblement lorsqu'on s'aplique. Je voudrois en conséquence qu'on travaillât sans cesse, & qu'on fît succéder les travaux du corps à ceux de l'esprit. La véritable éducation est celle qui nous inspire le goût de l'aplication. On n'a pas perdu son tems, si au sortir d'un collége, où l'on a passé neuf ou dix années, on sait en quelque sorte se suffire, rester seul, & s'occuper. Tout devient intéressant à celui qui sait user de lui-même, & profiter de sa raison. Les idées le fixent, les pensées l'amusent; & lorsqu'il semble les avoir épuisées, il retombe sur la lecture & sur la conversation. J'ai connu des Chartreux, qui, quoique parfaitement isolés, ne s'ennuyoient jamais. Les exercices se succédoient sans interruption; on ne quittoit la priere que pour un travail innocent, tel que celui de

tourner, ou de cultiver un jardin. Aussi puis-je dire avec assurance, après avoir vu trente chartreuses, & presqu'autant de cours, que les satisfactions du monde ne sont pas comparables à celles des deserts. Par-tout où l'ame se retrouve, on jouit de soi-même & de Dieu, & conséquemment de la félicité. Si l'on étoit bien convaincu que nous sommes plus grands que l'univers, puisque nous allons au-delà quand nous voulons donner carriére à nos pensées, on ne se croiroit ni captif dans une prison, ni resserré dans un cloître.

L'ennui semble être le lot des riches : ils ont beau apeller les bals & les spectacles à leur secours, se rouler dans des lits superbes, & ne marcher jamais qu'avec un cortege pompeux, l'ennui les précéde, les environne, & les fuit. C'est une athmosphére qui les investit, & dont ils ne sauroient se dégager. Aussi tâchent-ils à chaque instant de varier leurs amusemens; mais leur cœur, où gît le mal, ne sauroit se détacher de leurs personnes. Ils rampent continuellement malgré l'apareil de leur grandeur, & il faut s'élever. L'ennui, tel que les nuages, n'est qu'à une certaine distance de la terre; de sorte

que si l'on a le courage de s'élancer au-delà, on trouve une parfaite tranquillité.

Il n'y a point d'homme qui ne se lasse de lui-même, s'il ne vit avec lui. On veut toujours être par-tout où l'on n'est point, lorsqu'on ne fait pas de son ame son meilleur ami. Il ne s'agit que de lui donner l'essor : & bien-tôt, comme un feu qu'on vouloit étouffer, & qui trouve une issue, elle pétille, elle s'élance, & elle dévore tout ce qui est terrestre & charnel. Qu'il me soit permis d'inviter ici tous les hommes à descendre en eux-mêmes, pour pouvoir ensuite s'élever. L'ennui, ce fléau de l'univers, qui ne s'est introduit dans le monde que parce qu'on ne se connoît pas, cesseroit de nous molester, ou du moins ses impressions ne seroient que momentanées ; car je ne prétends pas qu'on puisse absolument s'en garantir : d'ailleurs l'ennui nous est quelquefois nécessaire pour nous avertir que cette vie n'est pas notre élément, & pour nous accoutumer à la patience ; on mérite lorsqu'on s'ennuie par complaisance ou par charité.

La cause de nos inquiétudes & de nos dégoûts, n'est donc réellement que

la diſtraction de nous - mêmes. Quand on s'allie avec des objets extérieurs, on en devient l'eſclave. Le tems qui ne devroit nous tuer qu'une ſeule fois, nous tue à tous les inſtans par la maniére dont nous paſſons nos jours. Nous ne vivons jamais qu'en eſpérance, & le lendemain nous affecte plus que l'heure preſente. Cela eſt ſenſible dans un voyage : car au lieu d'y jouir de la beauté de la campagne, & de nous rendre chaque inſtant agréable par nos obſervations, nous brûlons d'arriver. Mais comme il ſeroit inutile de détailler ces maux, ſi nous ne donnions le moyen de les guérir, ou du moins de les calmer, voici la maniére de diſſiper l'ennui.

L'homme doit penſer que ſa volonté n'eſt pas illimitée, & qu'il faut néceſſairement ſe contenter de l'endroit où l'on habite, & de la ſaiſon dont on jouit. La Providence qui a déterminé le moment de notre éxiſtence, & qui a choiſi ce tems au milieu de cette multitude de ſiécles dont nous ne ſaurions aſſigner la fin, a ſans doute le droit de nous placer où elle veut, & de nous envoyer les jours comme il lui plaît, c'eſt-à-dire chauds ou froids, ſéreins ou pluvieux,

Nous ne pouvons nous en plaindre, qu'en formant des lamentations criminelles & même ridicules. D'ailleurs il faut nous distraire de ces nécessités qui sont indispensables; en nous occupant d'une maniére relative à notre état, à nos besoins, & à nos goûts. Si nous vivons à la campagne, il n'y a rien de plus excellent pour nous apliquer agréablement, que la botanique; cette science qui transforme une prairie dans un livre, & qui nous fait lire sur la moindre plante les merveilles du Créateur & les remédes à nos maux. Le firmament, outre cela, devient un nouvel ouvrage qui nous annonce & nous explique des merveilles d'une autre espéce; de sorte qu'au-dessus de nos têtes, comme sous nos pieds, nous trouvons des moyens admirables de nous occuper. Il n'y a pas jusqu'au sable, qui, arrosé & cultivé, ne nous procure l'occasion de contempler les productions d'une sagesse féconde à qui rien ne coûte, & qui fait, en se jouant, les plus grands prodiges. Si nous habitons les villes, nous trouvons d'autres ressources qui ne sont pas moins intéressantes. Les affaires s'y offrent comme d'elles-mêmes, les livres y naissent sous la main,

&

& les entretiens des ſages, quoique partout aſſez rares, s'y renouvellent de tems en tems. C'eſt la diſtribution des heures, & la maniére de les employer, qui garantiſſent de l'ennui. Quand je penſe qu'une araignée devint un ſujet d'amuſement à un priſonnier qui languiſſoit à la Baſtille, je crois que tout objet peut nous diſtraire, ou nous occuper. *Donnez-moi un moment*, diſoit le Maréchal Fabert, *où je puiſſe ceſſer d'être homme, & je ne ferai rien.* Magnifique réponſe! mais qui condamne toute perſonne qui vit dans le déſœuvrement.

Que de belles penſées qu'on étouffe, & qui ſortiroient, ſi l'on avoit la méthode de travailler! Que d'utiles inventions qui naîtroient à chaque inſtant ſi l'on avoit le courage de ſuporter la fatigue & d'étudier! Ce n'eſt qu'à force de ſueurs, que le monde peut ſe perfectionner, & ce n'eſt qu'à force d'aplication que nous pourrons éviter les dégoûts d'une vie languiſſante & monotone. Rien n'engendre plus l'ennui que la volupté, parce que les joies terreſtres ne ſauroient faire notre bonheur. Cette mélancolie, ſi commune dans le ſiécle où nous ſommes, & que nous

pouvons même apeller un mal à la mode, ne vient que de notre extrême ardeur pour le plaisir. La satisfaction est la récompense d'une vie pleine, & non le fruit de la dissipation & de l'oisiveté. Le corps ne se trouve jamais mieux que lorsqu'il a travaillé & l'esprit plus sérein que lorsqu'il s'est élevé. L'éternité sera assez longue pour nous reposer, disoit un Evêque plein de mérite & de jours,



CHAPITRE XII.

De la Liberté.

TOute ame qui s'éléve, eſt véritablement libre. Ce n'eſt que dans la dépendance des ſens, & dans l'aſſujettiſſement aux paſſions que ſe rencontre l'eſclavage ; mais nous rejettons notre propre liberté, pour nous en former un fantôme. Il ſemble que la ſeule conſtitution des gouvernemens doive déterminer notre bonheur. Les uns vantent les monarchies, les autres les républiques, comme la domination la plus heureuſe ; & il n'y a preſque perſonne qui ſache diſpoſer de ſon cœur de maniére à ſe trouver libre dans tous les pays. C'eſt ainſi que les choſes extérieures agiſſent plus fortement ſur nous, que notre ame même. Si chaque homme penſoit qu'il a une ſouveraineté en propre, que toutes les révolutions ne ſauroient lui ravir, & qu'il peut éxercer à chaque inſtant, il ſe croiroit indépendant, même au milieu du deſpotiſme.

Que peut en effet la rigueur des loix

contre un cœur plein de Religion & de probité ? Que peuvent des murs contre un esprit qui pénétre au-delà des cieux ? Que peuvent des fers contre la pensée, qui dans un clin d'œil se proméne d'un póle à l'autre ? Que peut la mort méme contre une substance spirituelle qui ne sauroit périr ? Ce point de vue fixe un philosophe, & le rend aussi heureux chez les nations barbares, que chez les peuples policés ; au milieu des deserts, comme au milieu des villes ; dans les cloîtres comme dans les cours. Notre ame n'ayant rien de corporel, cherche continuellement à se dégager des objets terrestres, & lorsqu'on l'y assujettit, on perd sa liberté. Cette seule réfléxion suffit pour nous faire envisager autant de captifs chez tous ces hommes qui nous éblouissent par leurs richesses & par leurs honneurs. Combien de courtisans dont le bonheur dépend d'un geste ou d'un regard, & qui ne connoissent de félicité que le bon accueil d'un grand, & quelquefois même de son serviteur ! Quelle honte pour l'humanité de la réduire à de pareilles miséres ! Notre ame ne doit-elle pas souffrir de se voir l'esclave de tant de puérilités, & n'est-

ce pas proſtituer d'une maniére indigne ſon immortalité ?

Nous dépendons du monde, nous dépendons de la fortune, nous dépendons du tems, nous dépendons enfin & de la moindre goutte de ſang qui circule dans notre propre corps, & du moindre ſentiment d'eſtime ou de mépris qu'on nous témoigne, de maniére que tout ce qui nous environne, forme autant de liens qui nous tyranniſent. Il n'y a que l'ame dans ſa grandeur qui puiſſe ſe débarraſſer de nos chaînes, les ſecouer, les rompre, & s'envoler : il n'y a qu'elle qui puiſſe nous rendre inſenſibles aux raports, aux calomnies, & nous perſuader qu'on ne verra jamais le vrai mérite ſans ennemis : il n'y a qu'elle qui nous place au-deſſus de tous les grands de la terre, & qui nous preſente leur magnificence & leur orgueil comme une véritable humiliation : il n'y a qu'elle qui diminue, ou plutôt qui anéantit aux yeux du corps, le monde & ſes adorateurs. L'enfance, ce tems où nous vivons emmaillotés, ſans force & ſans vertu, n'eſt que le prélude de cette malheureuſe captivité qui nous aſſujettit ordinairement juſqu'au tombeau. Le philoſophe eſt eſclave de ſes

ſyſtême, le poëte de ſes rimes, le voluptueux de ſes amours, l'ambitieux de ſa fortune, le héros de ſa réputation, le joueur de ſon avarice, le bel eſprit de ſes paradoxes, le petit-maître de ſa futilité. On a beau nommer goût chaque paſſion qui nous domine, nous n'en ſommes pas moins tyranniſés.

Ce poids de la chair qui nous humilie, ces ſenſations qui nous tiraillent, ces bienſéances de ſociété qui nous accablent, ſont autant de reſſorts qui nous courbent vers la terre, & qui nous empêchent de prendre l'eſſor. Si l'Evangile nous contraignoit à ſuivre les uſages du monde, c'eſt-à-dire à faire de la nuit le jour, & à perdre tout notre tems en viſites, ſpectacles, jeux & repas, nous regarderions la Religion comme le joug le plus inſupportable. Il n'y a point d'heure où nous ne reſſentions cette dépendance univerſelle, qui nous attache au plus petit objet; & il n'y a pas juſqu'au moindre bijou qui ne nous rende eſclaves de ſa poſſeſſion d'une maniére étrange. Nous ſentons cette vérité toutes les fois que nous nous apercevons avoir perdu la moindre bagatelle; car alors un ſerrement de cœur ſaiſit notre reſpiration

& nous jette dans les plus cruelles alarmes.

La liberté qui ſe change en ſervitude lorſqu'on la gene, & qui dégénére en libertinage lorſqu'on lui donne trop d'eſſor, éxige un honnête milieu, elle nous montre ſes charmes dans un cœur chrétien, & ſes déſordres dans une ame irreligieuſe. Ici, c'eſt un ſanctuaire dont Dieu lui-même a pris poſſeſſion; là, c'eſt un ſéjour de confuſion dont la raiſon a horreur. Les jeunes gens, qui vivent ſous la férule de leurs parens & de leurs maîtres, attendent la fin de leurs éxercices & de leurs études comme leur délivrance; & ils ne quittent ce premier état, que pour paſſer dans le labyrinthe des paſſions, des affaires, & des embarras. Nous allons de priſons en priſons, quand nous changeons de ſyſtême de vie. Ceux qui ne ſont pas enchaînés par leurs ennemis, le ſont par leurs amis, ceux qui ne ſont pas eſclaves de l'impiété, le ſont ſouvent de la ſuperſtition. Le ſein de nos meres nous offuſque, le berceau nous reſſerre, le monde nous captive, & il n'y a que le tombeau qui nous dégage; car alors l'ame entre dans ſes droits, jouit de Dieu & devient parfaitement libre.

Ce n'eſt pas une liberté de faire le mal ; Dieu eſt véritablement libre, & il ne peut pécher. Le mal dégrade l'ame, cauſe des remords, & nous abrutit. On ne goûte plus ces charmes de la vertu qui mettent le cœur à l'aiſe, & qui le rendent plus immenſe que l'univers. Heureux qui ne tient à cette terre que par l'extrémité de ſes pieds, & qui, déja au-deſſus de ce ciel matériel que nous voyons, goûte le plaiſir de converſer avec Dieu, & de ne dépendre que de lui ſeul ! Mais quelle force pour arriver juſqu'à ce point de perfection ! ce devroit être l'ambition de tous les hommes, & à peine y en a-t'il deux ou trois qui s'en occupent. On ne trouve d'ame libre que chez ce laboureur, qui ſuporte ſon mal ſans jamais murmurer, ou chez ce ſavant, qui s'oublie lui-même, pour écouter la ſaine morale, & l'enſeigner, ou chez cet homme agoniſant, qui, par la force de ſes deſirs, jouit déja de l'éternité ; ou chez ce priſonnier, qui ne demande d'élargiſſement que le ciel ; ou chez ce ſouverain, qui trouve tout ſon plaiſir dans ſon travail, & qui ne ſuporte ſa couronne que dans l'eſpérance d'en avoir une éternelle ; ou enfin chez ce

ſolitaire, qui fait en eſprit le tour du monde, & qui en déplore la vanité.

Le philoſophe n'eſt occupé qu'à couper les liens qui l'attachent à la terre. Aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il ſait que plus nous voyons de perſonnes, & plus notre captivité s'augmente ; que plus nous avons d'écus, & plus nous avons de tyrans ; que plus nous poſſédons de dignités, & plus nous ſommes dépendans. Les domeſtiques mêmes, uniquement deſtinés pour nous ſervir, nous maîtriſent à meſure qu'ils ſe multiplient. Ce ſont autant de regards dont il faut ſe défier, autant de langues qu'on doit redouter. Quelle chimére de penſer ainſi, diront les gens du monde : mais quelle folie de ne pas penſer de la ſorte, dit la raiſon !

L'homme eſt né pour avoir toujours ſon ame entre ſes mains, & il l'abandonne à l'avanture, ſans s'embarraſſer ni ſi elle penſe, ni ſi elle s'éleve, ni enfin ſi elle éxiſte. Nous ne reſſemblons plus qu'à ces inſectes dont on a arraché le cœur, & qui palpitent encore. Le monde fait de nous tous ce qu'il veut ; mais en nous laiſſant croire que c'eſt nous qui agiſſons. Il ſeroit cependant tems de nous reſtituer à Dieu, notre

élément & notre vie, & de reprendre les droits d'un être raiſonnable, que nous avons ſi étrangement profanés. Notre ame nous crie continuellement de ſecouer nos chaînes, & de nous débarraſſer des voiles importuns qui nous offuſquent : la vérité nous délivrera, ſi nous voulons l'entendre ; & on ne l'entend qu'en faiſant taire les paſſions.

On diroit que le monde ſe légue de ſiécle en ſiécle le déraiſonnement, & l'eſclavage. Les Romains s'enchaînérent par l'ambition, les Grecs par la volupté, les philoſophes par l'orgueil, les conquérans par la cruauté. Tout devint aſſujettiſſement & tyrannie, ſous les dehors d'une aparente liberté. Chacun ſe crut indépendant, au moment qu'il étoit entraîné par la force de ſa paſſion, & qu'il ſacrifioit ſon ame à la vengeance, ou à l'amour. L'univers ne nous offre de toutes parts que des monumens de ſervitude, & il n'y a pas juſques ſur les mauſolées où l'on ne découvre combien les hommes furent toujours ſujets à la vanité. Eſclaves des erreurs, des modes, des plaiſirs, des richeſſes, de notre humeur ; nous voilà dépeints au naturel, & d'où dérivent tous nos chagrins, tous nos

remords, toutes nos frivolités : & voilà ce qui durera tant que nous vivrons, si, par un effort digne de notre origine, nous ne pénétrons jusqu'au ciel, le séjour du repos & de la liberté.



CHAPITRE XIII.

Des Vertus.

C'Eſt dans les attributs de Dieu, & dans leurs raports avec notre ame, qu'on doit chercher les vertus. Elles ſont des ruiſſeaux qui découlent de cette ſource féconde, & qui s'étendent juſqu'au cœur. La vanité ſouilloit les vertus des payens, la Religion purifie les nôtres. On ne ceſſe d'etre profane, que lorſqu'on agit en vue de l'éternité. Alors on ſe ſépare des objets terreſtres, on ſe renferme en ſoi-même, on ſent ſes ténébres & ſon vuide, & l'on ſe tourne vers Dieu. Le bruit importun des paſſions ceſſe peu à peu, le tumulte des penſées s'apaiſe, & toute l'ame, réduite dans un ſilence profond, s'unit par une pente naturelle à l'Auteur de ſon éxiſtence & de ſon immortalité. Ce ſont ces précieux momens qui engendrent les vertus ; de même que les rayons du ſoleil, raſſemblés ſur un verre, produiſent une chaleur des plus fortes & des plus efficaces.

Il y en a qui s'imaginent, & ſur-tout dans ce malheureux ſiécle, où l'on veut

tout ramener à la nature, que les vertus ne sont qu'une douce sensation, ou le fruit du tempérament, ou enfin le charme d'une imagination échauffée, tandis qu'on ne peut les envisager que comme une pente de l'ame vers Dieu, dont les plus simples se sentent capables, & qui est compatible avec tous les devoirs de notre état mortel. Lorsque l'esprit s'éleve vers l'éternelle Vérité, le cœur se dégage, non-seulement des affections grossiéres, mais des passions les plus raffinées. Toutes les sectes eurent quelqu'idée de cet état; mais elles le défiguroient par un mêlange monstrueux de dogmes & d'erreurs : il n'y avoit que la révélation qui dût mettre les choses dans l'ordre, & produire des vertus réelles. On n'est sage qu'aux yeux du monde, lorsqu'on ne réforme point ses desirs, & qu'on ne renonce pas à soi-même.

Quelle chose merveilleuse que la vertu! Elle plaît jusques dans un ennemi, dit Cicéron. L'homme qui la posséde, & qui en fait le trésor de son cœur, ne craint que Dieu; & toujours également juste, également humble, également raisonnable, il n'a point de moment qui détruise en secret ce qu'il annonce

en public. Il pourroit avoir une maiſon de cryſtal, être lui-même tranſparent, qu'on ne découvriroit aucun de ces défauts qui altérent la Religion ou la probité. Les affections des vrais Chrétiens ſont bien différentes de celles du monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité ſi violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils atteignent : comme les grands fleuves, lorſqu'ils ſe débordent, déracinent les arbres & les emportent juſques dans la mer.

Nous connoiſſons des hommes téméraires, qui publient de toutes parts, dans des écrits impies, que nous n'avons pas beſoin de la Religion pour être réellement vertueux ; mais je ne veux que leur ſeul éxemple, pour les convaincre du contraire. Qu'on éxamine en effet les actions de ces prétendus héros, & qu'on analyſe toute leur vie ; l'on trouvera des vices qui font horreur, & l'on verra que l'humanité même devient méconnoiſſable entre leurs mains. En vain ils affichent les beaux ſentimens, leur cœur les trahit ; de ſorte que leurs vices qui percent de toutes parts, ſervent au triomphe de la Religion d'une maniére éclatante. Qu'il

eſt glorieux pour le Chriſtianiſme, de voir que ceux qui le déchirent ſont capables des plus grands excès! & cela doit être; car quel frein pourroit retenir des hommes qui s'imaginent que tout meurt avec nous, & qui bravent les foudres du Ciel même?

Foibles mortels que nous ſommes, nous ne voyons, ni ne pouvons voir l'eſſence de Dieu, ni ſes perfections dans leur immenſité; mais nous en découvrons une image vivante dans nos vertus, qui, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, ſont les dons du Créateur, & des raports intimes entre lui & nous. Ce n'eſt, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand; mais c'en eſt une très-réelle, & qui ſuffit pour nous donner une idée ſublime du ſouverain Etre. Si l'homme en effet, qui n'eſt qu'un atôme en comparaiſon de la Divinité, peut s'élever juſqu'au point de poſſéder des vertus éminentes & dignes de toute admiration, que ſera cette Sageſſe éternelle, qui fait tout, & qui peut tout?

La continuelle diſtraction de nous-mêmes nous empêche d'être vertueux; car ſi nous avions ſoin de nous examiner, nous aurions horreur du vuide qui

ſe trouve en notre cœur, & nous ne penſerions qu'à le remplir d'une maniére utile. Ce *Moi* qui nous eſt ſi cher, dit le célébre *Fénelon*, n'eſt en quelque ſorte qu'une parcelle qui veut être un tout, & s'ériger en fauſſe divinité. Il faut renverſer l'idole, pour la réduire à ſa petite place. Dès qu'on aura fait cette opération, tout l'édifice s'élévera comme de lui-même, & la Religion ſe trouvera toute dévelopée dans notre cœur. La grandeur d'ame eſt le véritable régne des vertus. Il n'y a que lorſqu'on rampe, qu'on ſe laiſſe dominer par l'amour-propre, ou par l'intérêt : car il ſeroit ridicule de s'imaginer que l'orgueil nous éleve. Rien ne nous dégrade plus que ce vice honteux, qui annonce toujours un petit eſprit, ou de petits ſentimens. Auſſi ne le voyons-nous éxercer ſon empire que ſur ces demi-hommes qui ont une fauſſe idée de la grandeur, & qui oublient leur ame immortelle, pour s'attacher à quelqu'ombre de gloire dont l'éclat finit auſſi rapidement qu'il a commencé.

Si l'on connoiſſoit les charmes de la vertu, c'eſt-à-dire ſi l'on ſe plaçoit au-deſſus des choſes terreſtres, on préféreroit un acte de générоſité à la poſſeſ-

ſion

ſion de tous les biens ! & l'on aimeroit mieux perdre toutes les dignités, que de mépriſer le moindre de ſes freres, que de ne pas lui rendre le ſalut, & de ne pas l'obliger. Laiſſons les ames de boue ſe complaire dans leur ſot orgueil, & croire élévation de cœur ce qui n'eſt qu'une miſérable enflure : nous ſavons que Dieu déteſte les ſuperbes, & qu'il n'y a point de créature plus vile & plus malheureuſe que celle qui encourt la haine du ſouverain Etre ; nous ſavons qu'ayant la raiſon en partage, il nous eſt plus ridicule de nous énorgueillir, qu'au ver de terre de ſe regimber.

Les faveurs du monde ſont incommodes ou dangereuſes ; & cependant on les préfére communément aux vertus. Ces miſéres naiſſent de l'idée qu'on nous donne, dès notre enfance, des richeſſes & des honneurs. On les fait, pour ainſi dire, entrer dans notre cœur par les oreilles & par les yeux, tandis qu'on nous peint la vertu comme quelque choſe d'auſtére, & uniquement deſtiné pour les cloîtres. On ne nous accoutume, ni à mettre notre corps d'intelligence avec notre raiſon, ni à commander à l'apétit, ni au ſommeil. Les

ſenſations parlent, & l'ame ſe taît. Les fables s'enſeignent avant les vérités, & nous connoiſſons les divertiſſemens, avant d'avoir entendu dire un mot de l'étude & des travaux. Il faut donc que l'élévation ſuplée à l'éducation, & que nous cherchions en nous-mêmes ce que nous n'avons pas trouvé dans nos maîtres. L'ame eſt notre meilleur précepteur, & comme organe de la Divinité, elle nous inſpire des ſentimens & des idées qui nous ſpiritualiſent & nous éxaltent.

Je voudrois que la vertu, le ſeul tréſor que nous devons rechercher, nous fût preſentée avant tous les livres, & qu'on s'efforçât de nous l'inculquer ſi-tôt que nous avons le premier uſage de raiſon. Les ſciences ne ſont pas utiles à tout le monde; les arts ne ſont pas l'étude d'un chacun : mais la vertu apartient, pour ainſi dire, au genre-humain, & il doit, en quelque ſorte, la ſucer avec le lait. Les payens, plus attentifs que nous ſur cet article, ne recommandent que la pratique des vertus, comme cela ſe voit dans le Traité des devoirs de ſoi-même, par le célébre *Marc-Aurele*. Ils ſavoient qu'on eſt riche & grand lorſqu'on poſſede la ſa-

gesse, & que tous les titres du monde ne valent pas celui d'homme vertueux.

Qu'il est beau de détruire tout l'homme extérieur, d'aimer Dieu plus que nous, & de ne nous aimer que pour lui! Il n'y a que la vraie vertu qui nous fasse regarder cette vie comme une nuit obscure, dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers, & tous les maux des dégoûts salutaires; il n'y a qu'elle qui nous engage à aimer notre prochain du fond du cœur, & qui nous rends ennemis des raports, des médisances, & des calomnies; il n'y a qu'elle qui nous aplique utilement au travail, & qui nous communique une joie solide & toujours uniforme, dont les mondains n'ont pas la moindre idée; il n'y a qu'elle qui nous répéte que nous serons bien-tôt des squelettes, qu'il ne restera pas dans tout cet univers l'ombre même de notre éxistence, & que notre esprit ira bien-tôt seul, & sans apui, se presenter au tribunal de Dieu même; il n'y a qu'elle qui dérobe à nos yeux le clinquant de ce siécle, & qui nous fasse entrevoir le gouffre immense de l'éternité. La vertu est donc notre meilleure amie, & il n'y a rien

que nous ne devions tenter pour entrer dans ſa confiance.

Mais c'eſt ſur le trône qu'il faut voir briller les vertus, lorſque la providence, pour nous conſoler & pour nous inſtruire, permet qu'elles y montent. Spectacle raviſſant, ſpectacle unique, ſpectacle que nous voyons & qui durera long-tems, ſi les deſirs de l'univers ſont éxaucés ! Que tous nos eſprits s'élévent, que tous nos regards ſe portent vers cet objet ; & nous apercevrons une ame généreuſe & magnanime, qui, grande par ſes ſentimens, par ſa Religion, & par l'étendue de ſa Monarchie, jouit d'une triple ſouveraineté, que ni les Trajan, ni les Titus, n'ont pas eu le bonheur de poſſéder. Il faut des vertus chrétiennes, & les vertus les plus épurées, pour régner avec tant de gloire, & avec tant de ſolidité. Que fut la ſageſſe de ces anciens monarques ſi célébres dans les hiſtoires ? La raiſon n'y découvre qu'un vernis qui coloroit des cadavres, dont la vérité avoit horreur. Notre Religion, bien différente du paganiſme, veut que l'intérieur réponde à l'extérieur, & que ni les penſées, ni les deſirs, ne démentent les démarches & les actions. Heureuſe harmonie, qui

unit l'homme à la Divinité de la maniére la plus intime & la plus ſublime.

Les vertus, ſi je pouvois les peindre, paroîtroient les délices de l'ame, & ſon plus beau triomphe : on ne trouve que dans leur pratique cette grandeur & cette ſatisfaction qui doivent faire l'objet de nos recherches. Suivons par-tout les hommes vertueux dans leurs promenades, dans leurs lectures, dans leurs penſées, dans leurs affaires, dans le détail de leurs maiſons; ils ſe tranquilliſent, ils eſpérent, ils jouiſſent, & leur vie ſe paſſe dans la plus heureuſe ſécurité. Ni la faim, ni la maladie, ni les accidens, ni la mort, ne peuvent les ſéparer de Dieu, l'objet de leur amour. Tout inſpire, & tout entretient la vertu chez le ſage; il la rencontre juſques dans la complaiſance, & juſques dans l'ennui. On peut dire que la Providence, en nous créant libres, a multiplié de toutes parts les moyens de mériter; mais nous négligeons ces ſecours, pour courir à notre perte. Nous ignorons que la paix d'une bonne conſcience eſt le ſeul plaiſir qui puiſſe contenter un être raiſonnable.

Il y a des vertus éclatantes, & des vertus domeſtiques; & les unes & les

autres, également respectables, acquiérent une nouvelle force à mesure que l'ame s'éxalte. Alors on devient inaccessible au dégoût ; alors, au-dessus de la fortune & de ses caprices, on est sa fortune à soi-même ; alors, au-dessus de l'ambition, on n'a que celle d'être heureux ; alors, au-dessus des tonnerres, on ne craint pas plus la foudre que la mort. La mer est l'image des grandes ames ; quelqu'agitées qu'elles paroissent, leur fond est toujours tranquille. Il y a si long-tems que nous rasons la terre, qu'il faut enfin s'élancer au-delà de ses vapeurs. Bien des esprits n'ont été corrompus, que pour avoir respiré pendant quelque-tems les exhalaisons terrestres.

Ce ne sont ni les aréopages, ni les académies, qui nous rendront vertueux. En vain l'homme plante & arrose, si Dieu ne donne l'accroissement. Les sciences enflent le cœur, de maniére qu'on feroit une ample énumération de ceux que les connoissances humaines ont perdus ; mais les vertus, toujours douces, toujours modestes, n'inspirent qu'une grandeur & une dignité analogues à l'excellence de notre ame. Aussi n'y a-t'il de philosophes dans l'uni-

vers, que ceux qui ſont vertueux. Toute étude qui n'a pas la vertu pour objet, & tout héroïſme qui ne l'a pas pour baſe, n'ont que l'éclat du ſtraſſ.

Les hommes vertueux, dit un ancien, ſont plus ſages, même en dormant, que leurs ſenſuels dans les meilleurs momens. Le monde eſt autant occupé la nuit que le jour des ſpectacles, des bals, & de ſes amours. Toute ſon imagination ne ceſſe de ſe promener ſur ces ſortes d'objets; le trompeur eſt artificieux, même pendant ſon ſommeil, ainſi que le lâche eſt poltron. Les habitudes ſubſiſtent: l'innocence, au contraire, ſi ce n'eſt par hazard, ne rêve rien que de tranquille & de décent, parce que la nuit eſt ordinairement la repreſentation de la journée.

Deſcendons en eſprit dans le cœur du juſte, déchirons ces voiles importuns qui nous dérobent la vue de cet ineſtimable ſanctuaire. Quel ordre! quels tréſors! quelles merveilles! Là tout eſt grand, parce que tout eſt vrai; là tout eſt immenſe, parce que tout tend à l'éternité. L'amour de Dieu, l'amour du prochain, s'y échauffent, s'y enflamment, & conſument la cupidité. Nulles craintes, nulles inquiétudes,

nuls soupçons. On y sait que l'Afrique n'est pas plus loin du ciel que l'Europe, & l'on se trouve bien dans tous les pays ; on y sent que cet univers doit disparoître, & l'on soupire après les biens immortels; on y connoît qu'il n'y a que Dieu qui puisse consoler, & l'on s'attache à lui d'une maniére imperturbable ; on y éprouve un calme & une joye que toutes les fortunes ne peuvent communiquer.



CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Des Défauts.

Les imperfections, apanage de notre humanité, étant le contrepoids de l'orgueil, ont leur utilité. La Providence, qui tire du bien du mal même, se sert de nos foiblesses pour nous rapeller à l'Etre souverainement parfait, & pour nous relever. Chaque défaut dont nous nous apercevons, devient une leçon qui nous avertit que nous sommes limités, & que notre ame se trouve dans un vase entiérement fragile. D'ailleurs, cette multitude d'imperfections qui circulent dans l'univers, & qui sont les ombres du tableau, nous fournissent l'occasion d'éxercer la charité. On sent qu'on doit pardonner aux autres, pour qu'ils nous pardonnent; & que la société n'est qu'un commerce de patience, où il faut nécessairement souffrir.

La Philosophie payenne se vantoit d'être sans défauts, & la philosophie chrétienne publie que tous les hommes en ont plus ou moins. Cet aveu, tout humiliant qu'il paroît, annonce de

la grandeur, parce qu'il renverse la présomption. L'homme est également fou lorsqu'il se croit une bête ou un Dieu, & cependant ces deux extrémités si différentes partageoient, pour ainsi dire, l'univers, lorsque la Religion vint faire connoître cette double absurdité dont la raison se rioit, mais qu'elle n'avoit pas assez de force pour détruire. L'ame a donc repris ses droits en rentrant à sa place, c'est-à-dire en se reconnoissant, non pour simple image de la Divinité, mais pour une substance purement spirituelle. En vain on s'est efforcé depuis de répandre des nuages sur cette vérité; ces tentatives n'ont servi qu'à couvrir de ridicules ceux qui l'avoient osé. La raison se fera toujours distinguer de l'instinct des animaux, & elle agira contre elle-même, si jamais elle est assez téméraire pour se matérialiser.

Les défauts qui nous défigurent ne s'accroissent que parce que notre ame ne s'éxalte pas : cela est si vrai, que, lorsque nous voulons caractériser un homme sans vertus & dominé par ses passions, nous disons qu'il n'a point d'élévation. Les études ainsi que les affaires, la Religion ainsi que la politique, éxigent qu'on ne rampe jamais.

L'amitié n'eſt qu'intérêt, la charité qu'une compaſſion humaine, la vérité qu'un art, la politeſſe qu'une contrainte, la piété qu'une routine, chez les perſonnes qui ne s'élévent pas au-deſſus d'elles-mêmes. Il y a un ſceau de grandeur qui doit s'imprimer ſur toutes les actions d'un être raiſonnable; autrement on marche terre à terre, & l'on vit confondu avec le reptile & l'inſecte. La nature ne nous a pas donné des aîles, parce que notre eſprit, capable de prendre l'eſſor, peut voler au-delà de ce monde terreſtre.

Je ne prétens pas malgré cela, qu'on puiſſe devenir parfait. Chaque homme eſt faillible, dit l'écriture; & ſi l'un a les qualités d'eſprit en partage, il n'a pas ordinairement celles du cœur; où s'il brille du côté de la mémoire, il manque de jugement. On ne trouve ni homme, ni ouvrage qui n'ait un endroit ténébreux, parce que nous ne ſommes que les débris d'un monde défiguré par ce péché. Cette ame même que nous devons élever, & qui doit nous corriger de nos vices, eſt ſujette à l'erreur & à la vanité; c'eſt pourquoi l'Apôtre dit clairement, que toute créature enfante & gémit juſqu'au grand jour,

du Seigneur, qui remettra tout à ſa place. Nous avons nos éclipſes comme la lune, nos brouillards ainſi que l'air, nos tempêtes ainſi que la mer. Nous ſertons continuellement deux volontés en nous-mémes qui diſputent, qui combattent, & qui introduiſent une eſpéce d'anarchie au fond de notre cœur, ſi nous n'avons ſoin d'implorer la raiſon & de l'écouter.

Il n'y a point d'hiſtoire auſſi longue que celle de nos égaremens. Tantôt notre trop grande lenteur, & tantôt notre extrême vivacité, tantôt notre exceſſive baſſeſſe, tantôt notre orgueil immodéré, donnent des ſcènes ſi cruelles, ou ſi ridiculès, que les tragédies & les comédies n'en ſont qu'une foible repreſentation. On peut même dire que la ſociété tout entiére n'eſt qu'un aſſemblage de paſſions & de défauts, qui ſe heurtent, qui s'accrochent, & qui engendrent la méſintelligence & la jalouſie. Combien l'intérêt ne fait-il pas éclôre de vices! combien notre humeur ne produit-elle pas d'impatiences & d'inquiétudes! combien notre tempérament n'excite-t'il pas d'antipathies & de dégoûts! Tout contribue à nous mettre mal avec

nous - mêmes & avec les autres ; tout nous ſouléve contre nos propres devoirs.

L'ouvrier qui aperçoit des défectuoſités dans ſon ouvrage, les corrige autant qu'il peut ; & nous, moins jaloux de la gloïre de notre humanité qu'un peintre ne l'eſt de ſon tableau, ou qu'un horloger de ſa montre, nous laiſſons ſubſiſter nos défauts, & même s'accroître, ſans le moindre effort pour les réformer. Il ſemble qu'il nous eſt honorable d'avoir des défauts, & qu'il vaut beaucoup mieux être ſans vertus que ſans richeſſes. Nous ne deſirons que le plus parfait en ſculpture comme en architecture ; nous ne voyons avec plaiſir un parterre, qu'autant que l'ordre y régne ; nous ne ſuportons un repas, qu'autant que la ſymmétrie s'y obſerve ; & nous ſommes nous - mêmes un ſpectacle d'horreur & de confuſion. C'eſt une preuve que nous ne vivons point en nous, mais dans tous les objets qui ſont hors de nous. Notre ame, par l'abus que nous en faiſons, eſt moins une ſubſtance ſpirituelle qu'une odeur, qu'une couleur, qu'une ſaveur qu'un ſon, puiſque toujours enchantés de la matiére, nous ne penſons qu'à

voir, qu'à ſentir, qu'à goûter.

J'oſe évoquer ici l'ame comme on évoque les ombres des morts, & la ſuplier d'aparoître au milieu de ces miſéres, pour qu'elle vienne nous reprendre & nous effrayer ſur l'état léthargique dans lequel nous languiſſons. Abſorberons-nous donc notre être penſant, & ne laiſſerons-nous éxiſter que notre miſérable corps ? Eh ! depuis quand, lui qui n'eſt que l'eſclave, aura-t'il le droit d'en impoſer au maître, & de le gouverner ? Il n'y a qu'un effort ſur nous-mêmes, c'eſt-à-dire, une véritable élévation, qui puiſſent nous réhabiliter, & faire revivre ce bel ordre que nous avons interrompu. L'ame éxaltée remet tout à ſa place, & elle employe juſqu'aux imperfections mêmes pour nous perfectionner.

La jeuneſſe, lorſqu'il s'agit de défauts, ſe preſente la premiére à l'idée, parce qu'il faut convenir que l'ignorance & l'indocilité cauſent plus de vices que tous les autres déſordres. On fait le mal comme le bien, & l'on ne veut pas ſe perſuader qu'il eſt mal, lorqu'on n'écoute que ſoi. Je n'ai guére vu de jeunes gens, qui n'euſſent la préſomption de ſe croire parfaits. Ce n'eſt pas

un petit ouvrage que de détruire un pareil orgueil ; mais il faut plus de patience que de raisonnement, pour en venir à bout.

Il n'y a rien de plus épuré que l'ame qui s'éxalte, & en même-tems rien de plus compatissant à l'égard des imperfections d'autrui. Quand on se trouve à la source de la vérité, on aprend à ne juger que selon la raison, & elle nous dit que nous devons suporter les défauts les uns des autres. Loin d'ici ces hommes atrabilaires, qui, prenant leur mauvaise humeur pour la vraie Religion, maudissent impitoyablement quiconque a des vices ! La charité, qui a la douceur de la colombe, comme elle en a les aîles, ne nous éléve que pour nous enseigner la patience & l'amour du prochain. Le Législateur suprême, notre modèle & notre maître, annonce à tout le monde qu'il n'est venu qu'à dessein de sauver les pécheurs, & l'on voit de toutes parts qu'il écoute, qu'il éxauce, qu'il pardonne. Il faut que nous soyons bien pervers, ou bien ridicules, si nous ne voulons pas souffrir ce qu'il a toléré.

On a toujours dit que les fautes de fragilité devoient être excusées plus

que tout autre vice. Mais on doit diſtinguer celles qu'on excite, de celles qui naiſſent par occaſion. Ce n'eſt plus la foibleſſe humaine qui agit chez une perſonne dont tous les ſens ne recherchent que le danger ; mais une corruption réfléchie. Il faut que les imperfections ſoient, pour ainſi dire, incorporées avec nous-mêmes, puiſque malgré les nourrices qui nous châtient dès notre premiére enfance, malgré les maîtres qui nous inſtruiſent dans notre jeuneſſe, malgré les parens qui nous menacent ſans ceſſe, malgré les regards d'un monde ſatyrique qui ne cherche qu'à nous décrier, malgré l'intérêt que nous avons de nous faire une bonne réputation, enfin, malgré les anathêmes que la Religion prononce contre ceux qui n'obſervent pas la loi ; nous demeurons ſurchargés de vices & d'erreurs. Il eſt vrai que tous ces avertiſſemens ſont pour l'ordinaire à pure perte, ſi l'ame ne prend ſon eſſor. Elle voit beaucoup mieux par elle-même que par les yeux d'autrui, quoiqu'il ſoit eſſentiel de prendre des conſeils, & de fixer les bons éxemples.

On ſe dépouilleroit de la plûpart des défauts, ſi l'on avoit de la douceur dans

le caractére ; mais je ne sais comment & pourquoi toute douceur passe aujourd'hui pour fadeur, de sorte qu'on affecte de paroître difficile & hautain. Il n'y a de l'âpreté dans notre humeur, de la division dans nos familles, de la hauteur dans notre maniére d'agir, que parce que nous n'avons ni clémence, ni docilité. Cependant nous admirons avec une espéce d'enthousiasme les souverains qui ont la bonté, & nous affectons de publier que si nous avions un royaume à gouverner, nous serions affables & indulgens au suprême degré. Mais en cela nous nous abusons : car quelle aparence que, difficiles comme nous le sommes à l'égard de nos domestiques, nous devinssions bons tout-à-coup envers des sujets? L'homme se retrouve toujours, & plus que jamais à son désavantage, s'il parvient à de grands honneurs. C'est ordinairement un coup de soleil qui tourne la tête.

On a long-tems disputé si la femme avoit plus d'imperfections que l'homme, parce qu'on n'a pas voulu penser que l'ame n'ayant point de sexe, les défauts étoient à peu près les mêmes. Cependant, lorsque les femmes triomphent de

leur foibleſſe, elles prennent un vol plus ſublime, parce qu'elles font plus d'efforts. Chaque ſiécle nous en offre des éxemples mémorables, au point qu'on voit ſouvent l'héroïne effacer le héros. Il n'y eut que ſous la vertueuſe Débora, que le peuple de Dieu ne s'abandonna point à l'idolâtrie. Les femmes, naturellement douces & compatiſſantes, perſuadent ſouvent plus le reſpect & l'obéiſſance, que les hommes par la force. D'ailleurs les grandes études nuiſent quelquefois au bon ſens, & mettent de la confuſion dans nos idées, tandis que le ſexe, plus attentif à n'écouter que la ſimple raiſon, eſt plus capable des grandes choſes.



CHAPITRE XV.

De la prospérité.

L'Exaltation aux dignités n'est sûrement pas celle de l'ame, à moins qu'on n'ait le courage de les mépriser, & de gémir bien sincérement sur les obligations qu'elles imposent. Mais nous nous dépouillons de notre propre immortalité, pour en revêtir des honneurs tout-à-fait périssables. Combien d'hommes, tyrannisés par l'ambition, sacrifient leur réputation, leur repos, leur ame, dans l'espérance de jouir d'une considération arbitraire, & de posséder quelques rentes de plus ! La fortune a beau demeurer toujours incertaine, le cercueil toujours ouvert, on accumule, comme si les revers ou la mort étoient simplement un songe qui ne se réalisât jamais. On ne pense pas que c'est Dieu qui distribue les richesses & les dignités, & que très-souvent il nous punit d'une maniére terrible en nous les accordant. J'ai vu, dit le Prophête, l'impie élevé comme le cédre du Liban ; je n'ai fait que passer, & il n'étoit déja plus.

Si le monde, toujours ingénieux à farder les objets, n'avoit pas répandu ſur les emplois un certain vernis de magnificence & de grandeur, perſonne ſans doute n'eût voulu les accepter : mais les yeux éblouis par des pompes, des hommages & des décorations, ont entraîné l'ame ; & l'on a conſenti à devenir le ſerviteur de ſes freres, pourvu qu'on fût apellé leur maître. Cependant que de ſoins & d'embarras dans le ſein de la proſpérité ! On y dépend de mille perſonnes, qui ſuivent, qui épient, qui obſédent, & qui ne laiſſent, ni le pouvoir ni le vouloir, de faire ce qu'on deſire à leur inſu ; on y doit faire des actes de repreſentation, qui aſſujettiſſent juſqu'au viſage & juſqu'aux regards : on y eſſaye de tous les plaiſirs, & après les avoir tous uſés, on ſe dévore, en quelque ſorte, ſoi-même ; on y entend du matin au ſoir des courtiſans qui ne rendent jamais la vérité, & qui déguiſent juſqu'à leur phyſionomie ; on y contracte l'habitude de devenir inhumain, & de n'accorder des graces qu'à la flatterie ; on y puiſe un orgueil qui paſſe en nature, & qui ſe plaît à humilier ; on s'y fait une dévotion toute pharifaïque, qui laiſſe l'eſprit ſans lu-

miére & le cœur ſans onction. Mais à quoi bon entrer dans ces détails ! L'anathême prononcé contre les riches par le Sauveur lui-même, n'annonce-t'il pas aſſez les dangers de la proſpérité ?

Cependant quels vertiges chez tous les hommes, à l'aſpect des biens & des honneurs ! Ils voudroient que ſatan vint leur offrir la gloire du monde, & bien-tôt ils ſe proſterneroient. Le fils ſe ſouléve contre le pere, le frere contre la ſœur, le mari contre l'épouſe, ſi-tôt qu'il s'agit d'intérêts. Nos démarches, nos procès, nos projets, nos travaux, & même nos ſonges, n'ont pour objet que la cupidité. La terre n'eſt remplie que de perſonnes qui ſollicitent de la gloire & des tréſors ; la mer n'eſt couverte que de voyageurs qui vont chercher fortune ; & juſques dans le ſanctuaire, il y a des profanes qui deſirent la graiſſe de la terre, plutôt que la roſée du ciel.

Allons à la ſource de ces malheurs, & nous n'aurons pas de peine à découvrir que notre vie toute ſenſuelle en eſt la cauſe. Le ciel doit ſans doute diſparoître, ſi-tôt qu'on fait de l'univers ſa derniére fin, & l'ame s'éclipſer, quand on ne chérit que la matiére.

Oh ! ſi nous étions bien convaincus des vérités éternelles, que ni nos uſages, ni nos deſirs, ne ſauroient jamais affoiblir, nous ne connoîtrions de proſpérité que celle d'être bien avec Dieu, & nous rougirions d'employer ce nom pour déſigner des fortunes d'un inſtant. Mais comment le titre d'homme, ce titre qui annonce la dignité de notre origine, le prix ineſtimable de notre immortalité, s'eſt-il perdu, tandis que des dénominations chimériques nous enchantent & nous en impoſent ! Comment avons-nous oublié la réalité pour courir après l'ombre, & avons-nous pu nous perſuader qu'on étoit plus grand & plus heureux dans le ſein des richeſſes & des honneurs, choſes qui nous ſont abſolument étrangéres, qu'en vivant avec nous-mêmes ! Comment la médiocrité, vantée dans tous les tems, & par tous les ſages, n'a-t'elle pas eu plus d'apas à nos yeux, que toutes ces dignités que nous avouons pleines de ſoucis & d'embarras ! Il a fallu que la faſcination des ſens ait été bien forte, & le langage du monde bien ſéducteur : autrement nous aurions préféré la jouiſſance de notre être à toutes les décorations &

à tous les plaiſirs, & nous n'irions pas nous dégrader par des intrigues & des baſſeſſes, pour obtenir un rang, & peut-être un ſeul regard.

La proſpérité, telle que nous la concevons, eſt un ſpectacle pompeux qui met les hommes en oſtentation; qui les raſſaſie de plaiſirs, & qui leur mérite toutes les diſtinctions & tous les éloges: mais la proſpérité, telle que la vérité la conſidére, n'eſt qu'une enflure ou qu'un fantôme. Les payens eux-mêmes en ont ainſi jugé, quoiqu'ils ne connuſſent de bonheur que la vanité. Ils ſentoient que des décorations extérieures n'agrandiſſent point notre être, & qu'on reſte le même individu ſous un habit de pierreries, que ſous un ſac. Il n'y a qu'une ignorance orgueilleuſe, qui nous perſuade que les honneurs s'identifient avec nous, & qu'ils nous rendent plus immenſes & plus infinis. Cela ſe voit d'une maniére ſenſible dans un homme obſcur, qui devient tout-à-coup ſeigneur; il s'imagine avoir un nouveau corps, un nouveau ſang, une nouvelle ame, & s'étendre beaucoup au-delà de ce qu'il étoit auparavant; ſes regards en conſéquence ne ſont que des mépris, ſes paroles que des

ordres, ſes maniéres que des incivilités, ſes révérences que des airs de protection. Ainſi cette ombre, qu'on apelle proſpérité, ne change pas les perſonnes, mais les idées ; & c'eſt une raiſon qui, jointe à beaucoup d'autres, doit nous faire redouter les richeſſes & les dignités.

Quels ſont d'ailleurs les jugemens de la plûpart des hommes, lorſqu'ils ſont livrés à tout l'éblouiſſement des grandeurs? Je tremble de le dire. Leurs yeux tels que des microſcopes, ne voyent plus les petiteſſes des cours que comme des coloſſes ; tous leurs ſens n'eſtiment plus que ce qui les amuſe ; leurs paſſions ne ſe portent plus que vers des crimes ou des frivolités : leur eſprit ne cherche plus que des ridicules pour en rire, ou des romans pour ſe gâter ; leur cœur n'erre plus qu'à l'aventure, & ne ſe fixe en quelque ſorte que ſur des objets défendus par la loi. Belles obligations que nous avons à la proſpérité ! quel eſt le philoſophe chrétien qui voudroit échanger ſa candeur, ſa raiſon & ſa tranquillité, pour des miſéres auſſi déplorables ? Ah ! s'il étoit poſſible de feuilleter les replis d'une ame abſorbée dans l'opulence & dans la grandeur du ſiécle, combien de foibleſſes,

bleſſes, d'inquiétudes & de chagrins ne découvrirons-nous pas ! Nous regarderions les Princes comme les hommes les plus malheureux. Ils n'ont pas un inſtant dont ils puiſſent diſpoſer, s'ils veulent remplir leurs devoirs ; & ils deviennent l'objet de la cenſure publique s'ils les tranſgreſſent.

Mais ne parlerons-nous que des dangers & des embarras de la proſpérité ? Ne trouverons-nous pas un moyen capable de nous y ſoutenir ? Il n'y a point de condition où l'on ne puiſſe ſe ſantifier. Plus les tentations ſont violentes, plus l'ame doit faire d'efforts pour s'éxalter. Les grandeurs humaines deviennent maſſe, & n'ont plus de circulation, ni de jeu, lorſque la raiſon ſe ſubtiliſe & s'éleve ; de même que notre ſang s'apeſantit, & ne coule plus avec la même fluidité, quand les eſprits animaux s'évaporent. *Séneque* dit qu'il faut ſe tranſporter au-deſſus de la lune, pour jouir d'un tems ſerein ; & heureuſement notre ame peut nous conduire bien au-delà. Elle peut oublier l'empirée, laiſſer derriére ſoi l'univers avec toutes ſes dépendances, & ne voir qu'elle & Dieu. C'eſt ce dépouillement qui fait ſa grandeur, parce qu'a-

lors toute en elle-même, & toute pour la Divinité, elle ne s'occupe que de ce qui eſt immortel. Si elle proméne un regard ſur les objets, c'eſt un rayon qui s'élance du ſein du ſoleil, & qui vient reluire au milieu des nuages & des ombres. Le monde n'eſt qu'un tableau, mais travaillé par la main inviſible & toute-puiſſante qui a poſé les fondemens de la terre, & qui ſoutient la voûte des cieux. Mais nous ne nous attachons qu'au coloris, ſans conſidérer le magnifique deſſein de l'ouvrier, ni les grands traits qui en ſont le chef-d'œuvre, & nous ne voyons, dans toute l'étendue de l'univers, que quelques foibles lueurs, que nous apellons biens ou dignités. Nos préjugés, tels qu'un priſme, nous les repreſentent ſous l'aſpect des plus vives couleurs; & ſi-tôt que l'ame donne un coup d'œil, ce qui nous ſembloit azur ou pourpre, n'offre plus qu'un fond rembruni, tout ſemblable à l'arene qu'on foule aux pieds.

Nos jugemens, ainſi que nos idées, dépendent des différens coups d'œil. Ceux qui n'enviſagent les cours qu'à une certaine diſtance, y aperçoivent les plus grandes beautés; ceux qui s'en aprochent, n'y découvrent qu'une ſim-

ple toile, où des objets peints confusément & d'une maniére gigantesque, étonnent & révoltent. Quand on connoît l'optique morale, on n'est pas émerveillé des honneurs de cette vie ; bientôt on devine ce qu'ils valent, & l'on ne risque pas d'être ébloui. Mais oublions ce point de vue, pour contempler l'ame, lorsqu'elle décompose & qu'elle analyse les pompes & les décorations qui nous séduisent. Elle voit, dès la premiére opération, que le tout s'évapore, & qu'il n'y a rien de solide dans les grandeurs, que l'usage qu'on en fait. Alors les objets changent de face, le prestige finit, la Religion se substitue à la place de l'orgueil & de la sensualité : les cours deviennent des temples, où l'on adore continuellement le souverain Etre ; & les prospérités, par la facilité qu'elles donnent à faire le bien, sont autant de degrés qui conduisent jusqu'au trône de l'Eternel.

Que j'aime à me representer un Souverain lui-même, qui, vivant au milieu de sa magnificence comme s'il n'y vivoit pas, ne trouve son espérance qu'en Dieu, sa consolation qu'à soulager les malheureux, son devoir qu'à prier, sa gloire qu'à s'humilier ! Il n'est plus un

centre qui veut s'attirer les adorations de l'univers ; mais une ſource bienfaiſante, qui d'un côté rejaillit vers le ciel, & qui de l'autre coule en abondance pour le bonheur de l'humanité : il n'eſt plus une idole placée ſur un piedeſtal érigé par l'orgueil, mais un être plein de raiſon & de vie, dont tous les regards & tous les geſtes annoncent la clémence & l'affabilité : il n'eſt plus un tyran, ni un ravageur de provinces, qui n'a de loi que ſon ambition & ſa fureur, mais le pere de la patrie, qui chérit ſes enfans, qui les porte dans ſon ſein, & qui les défend contre les inſultes de l'ennemi : il n'eſt plus un Monarque indifférent, qui oublie les ſervices, & qui laiſſe ſes ſujets ſans récompenſe ; mais le protecteur de la vertu, qui cherche le mérite, qui l'éléve, & qui, ſe ſouvenant des vivans & des morts, rend à chacun ce qui lui apartient : n'eſt plus un Prince oiſif & voluptueux, qui redoute le travail, & qui néglige l'éducation de ſa famille ; mais le premier précepteur de ſes fils, qui regarde leurs progrès dans la ſcience & dans la piété comme le devoir le plus eſſentiel de l'état, & qui veut ſavoir les détails de leurs études & de leurs mœurs, il n'eſt plus un

despote, qui, pour fournir, à ses fantaisies, accable son peuple d'impôts, mais un sage dispensateur des biens, qui ne prend qu'avec discrétion, & qui forme des établissemens solides à la gloire des sciences & des arts.

C'est ainsi que la Religion rectifie les idées, épure les sentimens, & imprime une vraye grandeur sur tout ce qu'elle voit, ce qu'elle touche, & ce qu'elle fait. Les poisons mêmes se changent en remédes, par le secours de la médecine & de la chymie; & les richesses en bonnes œuvres, à l'aide de la piété. Il n'y a que le souffle empoisonné de l'orgueil & de la cupidité qui rend les hommes dangereux, & l'on ne peut s'en garantir, si l'ame ne se recueille toute en elle-meme pour prendre l'essor; ainsi que nous voyons les oiseaux se rétrecir en quelque sorte, & resserrer leurs aîles, lorsqu'ils se disposent à voler. La prospérité des méchans n'est qu'un torrent qui fait du bruit, qui ravage, & qui va se perdre dans un gouffre ténébreux, celle des bons est un fleuve qui réjouit la vue, qui coule avec majesté, qui porte la fécondité, & qui va se réunir à l'immensité divine.

On ne connoît pas tout le mérite d'un

grand dont la raison triomphe des sens & des passions, parce qu'on ignore qu'il est bien plus difficile de se soutenir dans la prospérité que dans l'adversité. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on goûte, tout ce qu'on respire au milieu des cours, provoque à la mollesse, au mensonge, à la vanité. Il n'y a pas un front qui ne se déride à l'aspect du Souverain, pas une parole qui ne soit assaisonnée de douceur, pas un geste qui ne soit composé; de sorte qu'il ne voit jamais les choses dans leur naturel, & qu'il semble toujours assister à un bal masqué. Que d'efforts d'esprit pour n'être pas dupe de pareilles illusions, & pour démêler la vérité à travers tant de voiles qui la dérobent! Il faut se faire une Philosophie, dans un Pays que les Philosophes redoutent; entretenir l'ordre, dans le séjour de la confusion; combattre les plaisirs, dans un endroit qui est leur empire; humilier les sens, dans les centre de leur gloire; mépriser les honneurs, au milieu de leur régne; pratiquer la religion, dans une terre où l'on s'en moque; ne s'attacher qu'à Dieu, dans un Royaume où il est peu connu.

Tout cela nous force à conclure que

le véritable honneur ne ſe trouve que dans l'éxaltation de l'ame, & qu'il n'y a réellement de proſpérité que celle de méditer les années éternelles, de mépriſer la figure de ce monde, & de faire en ſoi-même un rempart contre les paſſions & les vanités. On adoptera ces réfléxions ſans beaucoup de peine, ſi l'on jette un coup d'œil ſur la plûpart des hommes qui poſſédent des dignités. Quelle petiteſſe d'eſprit & de ſentimens! Plus les décorations extérieures les mettent en honneur, plus leurs défauts les aviliſſent. Leurs lectures, ainſi que leurs converſations, ne ſe raportent qu'à l'amour-propre; ils oublient le grand & le vrai, pour ne ſe repaître que de chiméres, & ils affectent de méconnoître d'un moment à l'autre ceux qu'ils paroiſſent le plus eſtimer. Combien d'artiſans pleins d'honneur, qui ne troqueroient pas leur maniére de penſer pour tout le faſte & toute la grandeur mondaine! Les riches ſont les dieux de la terre en aparence, & ils n'ont pas le mérite d'être hommes; ils étalent leur magnificence avec oſtentation, & ils n'ont pas une vertu à montrer; ils en impoſent par leur fierté, & ils ſe font mépriſer par

leur pareſſe & par leurs débauches.

N'eſt-il pas naturel, après ces réfléxions, de deſirer la médiocrité, comme l'état heureux qui nous met à l'abri des folies du ſiécle & des horreurs de l'indigence ? Les grands, qui malheureuſement n'en ſauroient jouir, peuvent du moins s'en raprocher, en gémiſſant comme Eſther, ſur la néceſſité qui les oblige à porter de magnifiques habits ; en priant Dieu, comme Salomon, de les défendre de la vanité ; en deſirant, comme David, d'habiter les tabernacles éternels ; en obſervant la Loi, comme Judith, au milieu des ennemis du Seigneur. Le Souverain Etre ayant créé notre ame, c'eſt un ſacrilége de la lui ravir, & de l'immoler aux maximes du monde qui n'enſeigne que ce que l'Evangile proſcrit. Il faut toujours ſe reſſouvenir de ſon origine, reconnoître ſa dignité ; & tous les honneurs de la terre ne ſembleront plus qu'une peinture en paſtel, que le tems efface inſenſiblement.

Si l'on connoiſſoit tous les raports de l'ame avec Dieu, ſi l'on ſavoit tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle eſt, & tout ce qu'elle ſera, on auroit une eſpéce de vénération pour ſoi-même, au

point

point de s'eſtimer plus que toutes les dignités imaginées par le caprice ou par l'orgueil. Saint Auguſtin, dans ſon magnifique livre de l'Ame & de l'Eſprit, ne craint point d'avancer que nous ſommes en quelque ſorte autant de Dieux, & que notre nature eſt auſſi excellente que celle des anges mêmes. Quel éclat! quel beau point de vue! N'abſorbe-t'il pas toute la ſplendeur de ce faſte momentané qui éblouit l'univers? Notre ame, continue le même pere, eſt la cité même de Dieu, où il réſide, & où il ſe complait, parce que ſes délices, ſelon l'Ecriture, ſont d'habiter avec les enfans des hommes.

Le mot *proſpérité*, veut dire bonheur, & il nous eſt impoſſible de l'atteindre, à moins que par un eſſor de l'eſprit, digne de notre eſſence, nous ne mettions ſous nos pieds les modes, les préjugés & les erreurs qui ſont époque, comme la vertu en faiſoit autrefois. Il y a un luxe pour les ſciences, ainſi que pour les mœurs, dont on ne ſe préſerve qu'en ſe tenant toujours au-deſſus de la vanité. L'orgueil ne peut monter qu'à une certaine diſtance, parce qu'il n'eſt que l'ombre de la vraie grandeur: mais l'ame, quand elle s'éxal-

te, ne trouve point d'obſtacles juſqu'à Dieu. Elle perce les vapeurs & le firmament même, pour aller ſe repoſer dans le ſein de cette lumiére immenſe que nous verrons un jour parfaitement, & dont nous n'entrevoyons maintenant que quelques lueurs.



CHAPITRE XVI.

De l'Adverſité.

ICi s'ouvre le théâtre de la grandeur. Rien de plus admirable & de plus héroïque que de puiſer ſon courage dans le ſein même des diſgraces, & de revivre à chaque coup qui devroit donner la mort, mais il n'apartient qu'au vrai chrétien de nous offrir un pareil ſpectacle, lui dont la vertu réelle diſſipe tous les fantômes d'héroïſme. Combien de ſortes d'adverſités dans l'univers; & quel petit nombre de philoſophes qui ſachent les ſuporter! Accoutumés à n'eſtimer que ce qui éblouit, nous n'apercevons que de la miſére & de la honte au milieu des événemens les plus propres à épurer l'ame & à l'éxalter. En vain la Religion nous repreſente le vrai bonheur dans ceux qui pleurent, & qui ſont calomniés; nous rejettons cette image comme trop hideuſe, & nous fixons les cours où tout paroît captiver les yeux.

Cependant ſi nous n'avons jamais éprouvé de revers, notre mérite, de l'aveu même de tous ceux qui chériſ-

ſent davantage les honneurs, n'a pas toute la ſolidité. Il faut la pierre de touche pour diſcerner l'or, le creuſet pour le purifier, le marteau pour le travailler. Le Ciel, comme un magnifique palais, dont Dieu lui-même eſt l'Architecte, ne ſera parfait que lorſque nous entrerons dans ſa ſtructure; mais de même que le ciſeau doit tailler les pierres & les polir, les afflictions doivent réformer les défectuoſités. On ſe complaît en ſoi-même, lorſqu'on vit au milieu des plaiſirs : mais on ſe connoît quand on paſſe par les tribulations. Les biens nous attachent, les honneurs nous tranſportent, les amis nous intéreſſent, mais ſi ces liens viennent à ſe rompre, l'homme n'a plus que lui dont il puiſſe s'occuper. Il ſe retrouve après avoir tout perdu, & en ſe retrouvant il ſonde ſon cœur, il s'entretient avec ſon ame, & s'éléve juſqu'à Dieu. Ses ſens ne ſont plus des miniſtres infidèles qui favoriſent ſes paſſions, ſon imagination n'eſt plus une ſource d'illuſions qui le ſéduit, ſon corps ne lui donne plus de réponſes de volupté; tout ce qui l'environne le perſuade du néant de cette vie, & de la réalité de l'autre. C'eſt par cette raiſon que l'ad-

versité fut toujours l'école de la sagesse & de la Religion. Tous les Saints s'y formérent, de sorte qu'ils s'imposoient des austérités, lorsque le ciel sembloit les épargner. Les larmes qu'on verse sur ses calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ses devoirs & se voit.

Sa Sagesse éternelle, qui sans doute connoît le cœur de l'homme, puisqu'elle l'a formé, ne nous persuade ni de rire, ni d'assister aux spectacles, ni de jouer, ni de nous enrichir; mais de renoncer à nous-mêmes, & de porter continuellement notre croix. Il ne s'agit que de nous interroger, pour en savoir les raisons. Personne n'ignore que les ris dissipent, que les théâtres séduisent, que les jeux captivent, que les richesses endurcissent; tandis que l'affliction nous raproche de l'humanité. On est bien plus compatissant, lorsqu'on a senti les maux que les autres endurent, on se met à leur place, on leur procure les soulagemens qu'on eût voulu recevoir, & l'on croit revivre en eux quand on leur fait du bien. Le ciel n'est jamais plus sérein, qu'après les orages, & nous ne sommes jamais plus affables & plus gracieux, qu'après avoir essuyé des revers. Les tribula-

tions font d'abord éxaler toutes nos plaintes, toutes nos impatiences : de ſorte que l'âcreté d'humeur ſe corrige, & qu'il ne reſte que de la douceur. Ainſi, lorſque des liqueurs fermentent, les plus fortes ſortent du vaſe & s'échapent, tandis que les moins violentes demeurent ſans aucune éruption.

Si nous remontions de ſiécle en ſiécle juſqu'au tems où Rome aſſerviſſoit la terre, nous verrions que la ſplendeur de ſes Citoyens n'éclata jamais mieux que dans les adverſités. C'eſt alors que les foibles diſparoiſſoient, & qu'on n'apercevoit que le héros. Nous en dirons autant de tous les Souverains qui éprouvérent des malheurs : leur ame, devenue plus courageuſe par l'éxercice de la douleur, ſe dégageoit des miſéres humaines, & n'écoutoit plus que la raiſon & le devoir. Quelles merveilles ne découvre-t'on pas ſous le régne de ces Monarques, qui ne conſervérent leur couronne que par des combats, qui virent l'univers conjuré pour leur ravir l'héritage de leurs peres, & qui, au milieu de tous ces orages, ne laiſſérent échaper que des marques de réſignation & d'intrépidité ! De tels Princes, n'en doutons pas, ont une

magnanimité réelle, digne de toute admiration, & ſont ordinairement plus enclins que perſonne à la clémence & à la généroſité. C'eſt une excellente école que l'infortune; & l'on eſt bien ſublime, lorſque ſans ſe plaindre & ſans pâlir on en fait triompher.

Quelle grandeur que celle de Job ſur ſon fumier; quelle foibleſſe que celle de Salomon ſur ſon trône! On voit tout-à-coup par cet énorme contraſte, la différence des honneurs & des humiliations. Si nous ne conſidérons que le vernis du monde & la ſuperficie brillante des cours, l'enchantement ſe ſaiſit de nos eſprits, & bien-tôt nous devenons enthouſiaſtes; mais ſi nous levons cette premiére écorce, nous frémiſſons à l'aſpect des vices & des miſéres qui circulent dans leur ſein. Le monde n'eſt qu'un catafalque érigé par nos paſſions, & qui, magnifiquement décoré au-dehors, ne renferme intérieurement qu'un miſérable ſquelette. Or l'adverſité nous aprend à juger ainſi de tout ce qui nous ſéduit: & en nous arrachant au plaiſir & à la joie, elle nous repouſſe vers nous-mêmes, où nous ſommes obligés de vivre & de converſer. La proſpérité nous incor-

pore en quelque ſorte avec tout ce qui nous eſt étranger ; mais l'adverſité nous dépouille de tout ce qui n'eſt point nous. Elle ne laiſſe que notre ame, que nous ſommes obligés d'inrerroger, & dont les réponſes nous élévent vers Dieu. Ainſi la roſée remonte, lorſque la campagne, trop inbibée par les pluyes, n'eſt plus propre à la recevoir.

L'homme toujours ami du merveilleux, & conſéquemment de l'illuſion, agit comme ſi le monde étoit éternel, & comme ſi lui-même ne devoit jamais finir ; juſqu'à ce qu'un revers le perſuade du néant des choſes terreſtres. On penſe, lorſqu'on perd un emploi, qu'on peut également perdre tout ſon bien, ſes amis & ſa ſanté ; & cette penſée force à conclure qu'il n'y a rien de ſtable ici-bas, & qu'il nous faut abſolument un autre bonheur que des richeſſes & des dignités. L'ame dont la ſituation naturelle eſt l'éxaltation, ne ſe retrouve jamais mieux que dans le ſein des diſgraces : elle reprend alors tout ſon empire, & elle voit avec joye les ſens, qu'elle mépriſe, dans le dénuement & dans l'abjection. Plus nous ſommes opulens à l'extérieur, & plus nous ſommes pauvres intérieurement.

La raiſon s'évanouit, à meſure que les paſſions ſe fortifient ; on perd en profondeur ce qu'on gagne en ſuperficie. Les penſées prennent la place des plaiſirs, la méditation celle des entretiens ; & bien-tôt Dieu qu'on avoit oublié, ſe fait ſentir comme l'Etre abſolu, qui pardonne & qui punit, qui conſole & qui éprouve, qui éxalte & qui humilie. La Religion n'eut jamais de plus fidèles diſciples, que dans le tems des perſécutions.

On ſent, à la ſuite de ces réfléxions, toute la lâcheté de ces perſonnes qui ne peuvent ſurvivre à leurs malheurs, & qui ſe tuent. Il faut un courage perſévérant, pour ſuporter des revers ; & il ne faut qu'une frénéſie d'un moment pour ſe donner la mort. C'eſt du ſein de la patience, & non des horreurs du déſeſpoir, que naît la vraye magnanimité. L'ame qui ſait ſouffrir chrétiennement, ſe revêt de la lumiere incorruptible, à meſure qu'elle ſe dépouille des biens & des honneurs. Si le paganiſme a cru qu'on pouvoit triompher de tous les malheurs ; & ſi Horace nous dépeint ceux qu'il croit juſtes, intrépides à la vue d'un écroulement tel que celui de l'univers ; que ne doit-on pas eſpérer

d'un courage formé par notre Religion? Il se nourrit, pour ainsi dire, des afflictions, & sans autres témoins qu'une conscience pure & éclairée, il n'attend sa récompense que du ciel. Quand on se voit dépouillé de ses biens, en butte à la contradiction des hommes, ou quand on sent la douleur courir de muscle en muscle, décharner les membres & soulever les humeurs, il se fait une espéce de révulsion qui absorbe le goût qu'on avoit pour le monde, & qui excite le desir de l'éternité.

Il semble que la vérité, si étrangére parmi les hommes, n'a droit de paroître que lorsqu'on soufire. Prenant alors un ton d'autorité, elle nous reproche notre amour pour la mollesse & pour les plaisirs, & elle nous aprend qu'on ne peut compter, ni sur l'argent, ni sur le crédit, ni sur le grand nombre, ni sur les ressources de l'esprit, ni sur la force du tempérament; elle nous fait voir que tous ces états sont toujours prêts à écrouler, & qu'il n'y a que Dieu, qu'on trouve au fond des abymes comme dans les prisons, qui doive être notre espérance & notre apui.

Il y a des personnes qui s'imaginent

que le courage conſiſte dans l'inſenſibilité, & elles ſont dans une étrange erreur. Plus on ſent la grandeur de ſes maux, plus il eſt magnanime d'en triompher : on n'admire pas la patiènce d'un malade qui tombe en léthargie. D'ailleurs comment pouvoir empêcher la douleur d'agir ſur notre corps, & le chagrin ſur notre eſprit? Je ſais que par la force de l'imagination, & encore plus par le ſecours de la Religion, on peut beaucoup diminuer l'excès des ſouffrances ; mais toujours on éprouvera certains reſſentimens dont on n'eſt pas maître. L'élévation de l'ame conſiſte à ſentir les afflictions, mais à s'en faire un mérite auprès du Rémunérateur éternel. Qu'il eſt grand d'unir en eſprit ſes tribulations à celles de tous les Juſtes, de ſouffrir les douleurs les plus aiguës, & d'agir comme ſi l'on étoit impaſſible, de ſe voir mourir tout-à-coup aux plaiſirs & aux honneurs du monde, & de revivre avec plus de courage ; de n'avoir plus qu'un corps au milieu de tant d'objets épars, & de l'oublier, de fermer les yeux à toute la vanité de l'univers, & de n'enviſager qu'une félicité toute ſpirituelle & toute divine!

Il n'y a jamais que la ſurface du vrai Philoſophe qui puiſſe ſe reſſentir des revers. Si par hazard ſon viſage ſe ride, ſon ame conſerve la même ſérénité. On n'eſt ni indigent, ni abandonné, lorſqu'on peut apeller à ſoi des penſées, des deſirs, former une converſation intérieure, & jouir enfin de ſoi-même. L'imagination nous éléve au-deſſus de tous les honneurs, & elle renferme plus de richeſſes que l'univers n'en contient. La mémoire nous rapelle nos amis morts ou abſens, & elle eſt le meilleur de tous les livres; la volonté nous porte vers des objets immenſes, qui nous font oublier tout ce qui eſt limité; l'entendement ſe dédommage par des idées ſublimes, de tous les ſpectacles & de tous les concerts; l'eſpérance, ce bien le plus cher qui ne meurt jamais, & qui renaît du ſein même des malheurs, s'attache au ciel, & nous rend indifférens tous les tréſors d'ici-bas. Telles ſont les richeſſes que nous avons en nous, & dont l'homme le plus pauvre peut ſe ſervir à chaque inſtant; richeſſes qu'on ne connoît pas dans la proſpérité, & qui nous deviennent infiniment précieuſes dans l'adverſité.

L'ame eſt, pour ainſi dire, éparſe chez les perſonnes qui ſuivent le train du monde. Elles ſont ſi diſtraites au milieu du tourbillon qui les agite, qu'ici elles n'ont qu'une demi-penſée, & là qu'une demi-volonté ; tandis qu'elle ſe recueille & raſſemble toutes ſes facultés chez les hommes que le ſort afflige & pourſuit. Ainſi les fleurs ſe reſſerrent lorſqu'il ſurvient un orage, & le ſoleil darde ſes rayons avec plus d'activité quand il perce à travers les nuages. Les adverſités, comme ces fonds rembrunis, qui ajoutent un nouvel éclat aux diamans, donnent un luſtre aux vertus. La piété paroît plus éminente, l'humilité plus ſincére, la ſageſſe plus modeſte, la fermeté plus ſolide. Il n'y a donc point à balancer entre les joyes du monde, & les afflictions. Le ciel ne ſera donné qu'à ceux qui pleurent & qui ſe font violence. D'ailleurs, en ſuccombant aux adverſités, on ne fait qu'augmenter ſes peines. Le découragement & le déſeſpoir ſont les plus terribles maux, & il eſt impoſſible, dans cette vallée de larmes, de ne point eſſuyer de revers. Si les afflictions de l'eſprit ne nous troublent pas, celles du corps ſe font ſentir. Je n'ai rien trouvé

de plus ſage que la réfléxion d'une Dame, autant illuſtre par ſa naiſſance & par ſes vertus, que malheureuſe par ſes procès. *Je ſuis*, me diſoit-elle un jour, *à la veille de triompher de l'injuſtice qui vouloit me ravir mon bien ; injuſtice qui me pourſuit depuis quarante ans ; & je redoute cet inſtant : je connois les miſéres de la vie humaine, & les maladies viendront lorſque mes procès ſeront terminés.*



CHAPITRE XVII.

De la Piété.

LE corps, interpréte de l'ame, & comme elle ouvrage du ſouverain Etre, doit annoncer à la face de l'univers notre reconnoiſſance & notre amour. Les nations les plus barbares ont ſenti la néceſſité d'un culte ; & juſques chez les Brames, on adore extérieurement un Dieu : mais il n'apartient qu'à l'Egliſe, fondée ſur les promeſſes de Jeſus-Chriſt, de purifier nos actions & nos deſirs, & de les rendre dignes du ciel. Elle ſeule, au milieu de tant de ſociétés qui couvrent la ſurface de la terre, a droit de s'aplaudir de ſon unité, de ſa vérité, de ſon univerſalité : elle ſeule a triomphé de toutes les puiſſances de l'univers ; & on ne la vit jamais plus forte, que lorſque le ſang de ſes martyrs couloit de toutes parts, & plus lumineuſe, que lorſque les héréſies obombroient la terre.

Parcourons les ſiécles, depuis le Meſſie juſqu'à nous ; liſons ces ouvrages que la plume d'or d'un Auguſtin, d'un Thomas, rendit immortels ; & nous

connoîtrons toute la profondeur & toute la ſublimité de notre ſainte Religion, dont nos beaux eſprits n'ont pas la moindre idée. Quelle chaîne vénérable d'Apôtres & de Docteurs ! Ils s'engendrent les uns les autres d'une maniére toute ſpirituelle, & ſe tranſmettent ſans altération le ſacré dépôt de la foi. Perſonne n'ignore que c'eſt par la ſoumiſſion, les bonnes œuvres & les priéres, qu'on peut le conſerver, & que c'eſt là précisément ce qu'on apelle piété.

Il n'y a pas un plus beau ſpectacle aux yeux de la raiſon & de la foi, qu'une ame remplie de Dieu, parce qu'alors elle eſt dans toute ſa grandeur. La philoſophie profane dérobe à nos regards les vices qui la nourriſſent & l'engendrent, tandis que la piété, auſſi intégre en ſecret qu'en public, n'agit jamais qu'en vue du ciel. Elle ſe dépouille, le plus qu'il eſt poſſible, des foibleſſes de l'humanité, & ſa jeuneſſe ſe renouvelle comme celle de l'aigle. Elle n'eſt ni un caprice, ni une mode, qui varie ſelon les lieux & les tems : mais, toujours uniforme, elle voit tout changer ſans jamais changer elle-même, & elle ne ſe trouve que dans le centre de la vraye Religion, parce qu'elle

qu'elle ne peut être où n'eſt pas la foi.

Notre premiére origine ayant été ſouillée par le péché, & notre vie étant continuellement ternie par des paſſions & des vices, nous devenons profanes, ſi la piété ne vient nous purifier & nous conſacrer. Sans elle nos plus beaux livres ne contiennent que des mots, nos actions n'ont qu'une aparence de bonté, & notre ame tombe dans un aſſoupiſſement qui la confond avec le reptile, dont l'inſtinct ſe borne à la terre, & ne s'occupe qu'à ſatisfaire des beſoins. La piété ſeule honore Dieu comme il veut être honoré ; elle nous place entre le tems & l'éternité, juſqu'à ce qu'elle nous ouvre les portes de la cité ſainte. Ah ! lorſqu'on eſt véritablement pieux, on ſait obéir aux puiſſances, ſouffrir les inférieurs, vivre de bonne intelligence avec les égaux, aimer tout le monde ; on ſait remplir les devoirs de parent, d'époux, de citoyen, d'ami ; on ſait s'élever au-deſſus des honneurs, des richeſſes, des préjugés, & pratiquer des vertus dignes d'une immortelle récompenſe.

L'homme eſt un cahos d'ombre & de lumiére, ſi la Religion ne vient

faire une diviſion, & remettre chaque choſe à ſa place. La conſcience, fidelle interpréte de la piété, & conſéquemment preſque toujours accuſatrice ſévére, nous rapelle à la loi ; mais emportés par les paſſions, nous affectons la plus terrible ſurdité. Cependant, qui peut ne pas admirer la Religion, & ne pas rechercher ſa gloire & ſes conſolations, ſi ce n'eſt quelqu'eſprit gâté, dont la mode eſt de ne plus rien croire, ni de rien eſpérer ? Saint Paul, ſous le nom de charité, nous peint cette vraye dévotion qui doit faire les délices de tout Philoſophe éclairé. Il nous la montre ſincére, ſublime, généreuſe, bienfaiſante, ſouffrant tout, croyant tout, eſpérant tout, & ne devant jamais finir. L'eſprit de prophétie s'éteindra, toutes les connoiſſances humaines s'anéantiront ; & il n'y aura que la piété qui triomphera de la rigueur des tems, parce qu'elle eſt la contemplation perpétuelle de Dieu, dont les années ſont eſſentiellement éternelles.

Nous avons beau donner l'eſſor à notre imagination, & nous repreſenter toutes les actions héroïques qui ont illuſtré l'univers, nous ne trouvons

rien d'auſſi magnanime que la piété. Elle ſeule ſe nourrit de jeûnes, ſe fortifie dans les douleurs, ſe ranime dans les veilles, fait ſes délices de la mortification ; elle ſeule triomphe des tentations, foule aux pieds les richeſſes, fuit les honneurs, ſurvit à nos corps, & s'élance juſques dans le ſein de Dieu même. Quelle félicité parmi les hommes, ſi la piété dirigeoit leurs démarches ! Ils n'auroient tous qu'un cœur & qu'une ame, ils partageroient leurs biens, ils n'agiroient qu'en vue du ciel, & ce ſeroit de toutes parts une ſainte émulation pour le ſervice de Dieu. La primitive Egliſe a vu ces tems heureux, qu'on ne ceſſe de regretter, lorſqu'on eſt véritablement chrétien.

Que ce langage eſt différent de nos beaux eſprits; & qu'on eſt mépriſable à leurs yeux quand on s'exprime de la ſorte! Mais oſeroient-ils bien mettre en parallèle leur morale, qui tend à tout vice, avec la piété, qui enſeigne & pratique toute vertu ? Oſeroient-ils relever leur philoſophie qui nous envoie brouter l'herbe, au préjudice du chriſtianiſme qui nous diviniſe ? Oſeroient-ils nous vanter la conquête de quelques-

miſérables morceaux de terre, comme plus admirable que celle du ciel ? Oſe-roient-ils enfin vouloir nous perſuader que l'affreuſe idée de l'anéantiſſement eſt plus ſublime que la perſpective d'un bonheur éternel ? Quel acharnement & quelle corruption, de ne plus donner un livre au public ſans répandre des maximes auſſi déraiſonnables, & auſſi pernicieuſes ! Combien d'ouvrages qui ſeroient admirables, & que cinq ou ſix pages ſacriléges rendent dignes de l'éxécration publique ! Le fanatiſme ſemble avoir quitté les hérétiques pour ſaiſir nos eſprits à la mode, qui ne ſe répétent, & qui ne ſe copient que pour débiter des abſurdités & des blaſphêmes.

Certains payens diſoient autrefois, que quand même l'immortalité de l'ame ne ſeroit qu'un rêve, ils chériroient un pareil ſonge, comme la plus douce conſolation de leur vie. On ne mépriſe donc les avantages de la piété, que parce qu'on ne les connoît pas, & parce qu'on n'a jamais eſſayé de s'éloigner du monde pour ſe raprocher de Dieu, & pour ſavourer les douceurs qu'il attache à ſon ſervice. David diſoit qu'il aimoit mieux être le dernier dans

la maiſon de Dieu, que d'occuper les premiéres places dans les palais de la terre, parce qu'il méditoit continuellement la loi ſainte. Plus on s'efforce aujourd'hui de vouloir nous ravir la piété comme une choſe ſuperflue, & plus nous devons nous en parer, & mettre notre confiance dans ſes éxercices. Souvenons-nous que nous n'avons jamais été plus heureux, que lorſque la dépravation du ſiécle n'avoit point encore altéré notre candeur. La conſcience, ce témoignage perpétuel de nous-mêmes, étoit véritablement en paix, les paſſions ne murmuroient point encore, les ſens n'erroient point ſur des objets criminels, & notre ame ne ſoupçonnoit même pas qu'on pût être vicieux. Voilà l'enfance chrétienne dont nous n'aurions jamais dû ſortir, & que la Sageſſe éternelle nous recommande, en nous diſant, que ſi nous ne devenons comme des enfans, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux.

L'ame ne peut véritablement s'élever ſans être pieuſe, parce que ſon élévation tend néceſſairement à Dieu, ou ce n'eſt qu'un orgueil excité par les paſſions. Si la Religion eſt notre élément

& notre vie, si nous sommes morts lorsque nous l'éteignons en nous-mêmes par la dépravation de notre cœur, de quel prix ne sera pas la piété ? Elle n'a jamais fait que le bonheur des hommes, & celui des états ; avec son secours on adore Dieu, on honore les Saints, on respecte toute puissance, on aime le prochain, & l'on s'illustre soi-même. Il ne s'agit que de jetter un coup d'œil sur ces héros du christianisme, dont la cendre vit sur nos autels. C'est la piété qui les éleva jusqu'au ciel, qui les remplit de Dieu, qui les rend nos protecteurs & nos modèles, & qui leur assure des honneurs immortels.

Si les sens n'étoient pas nos législateurs & nos maîtres, notre ame ne chercheroit qu'à s'éxalter, & par ce noble essor nous verrions le principe des choses, nous connoîtrions l'esprit de la loi, & nous nous aprofondirions nous-mêmes. Il faut voir la Religion dans ces personnes qui savent triompher de l'ignorance & des passions. La piété n'a rien de pusillanime que chez les faux dévots, mais elle est noble & simple comme l'évangile chez le véritable chrétien. Dieu, toujours attentif aux besoins de son Eglise, nous donne

d'âge en âge des modèles de la vraye vertu, & lorſqu'il veut les rendre plus éclatans, il les place à la tête des peuples : & c'eſt alors qu'on voit une piété ſans faſte & ſans humeur, s'annoncer par un air toujours affable & ſerein, faire ſes délices de converſer avec Dieu, rechercher ſes Autels comme la ſource de tout bien, obſerver toutes les loix de l'Egliſe, ſe ranimer au milieu des revers, veiller ſur tout un royaume pour en écarter le libertinage & l'irreligion, prêter l'oreille au cri du malheureux, étudier les beſoins de l'état, récompenſer le mérite & le travail, préférer les affaires importantes à celles qui ne ſont que de pure dévotion, gagner les peuples par la clémence & la généroſité, abolir les duels, ſecourir les orphelins, s'intéreſſer aux domeſtiques & les aimer, procurer des reſſources aux malades, faire des établiſſemens pour l'inſtruction de la jeuneſſe ; ſe familiariſer enfin avec la mort, & s'en faire un objet de méditation, à deſſein de mépriſer le monde & ſes vanités. Heureux les Monarques qui pratiquent ces devoirs ! Heureux les ſujets qui vivent ſous leurs loix ! Telle eſt la véritable grandeur d'ame, & non ce fantôme d'héroïſme,

qui n'a que des apuis humains.

Je voudrois bien que ceux qui ſont aſſez malheureux pour railler la piété, c'eſt-à-dire, ce commerce admirable entre nous & Dieu, me fiſſent voir comment on peut ſe rendre ridicule en ne travaillant qu'à la gloire du Créateur, en ſe ſacrifiant pour obliger ſon prochain, en renonçant à ſa propre volonté, en s'oubliant ſoi-même au milieu de tout le bien qu'on fait, en pardonnant à ſes ennemis, en mépriſant la figure de ce monde, en deſirant un bonheur immortel. Ah! s'il n'eſt pas honorable d'avoir de pareils ſentimens, il faut que nous ayons perdu toute idée du grand & du beau. Mais un tems viendra où la vérité reprendra ſes droits, & où nos libertins, ſi bien déſignés dans le livre de la Sageſſe, s'accuſeront de folie, & déploreront inutilement leurs erreurs. Inſenſés que nous étions, diront-ils, quel étoit notre aveuglement! Voici ceux que nous regardions comme des imbécilles, élevés au rang des Saints. Les vertiges ne durent pas toujours, la raiſon reparoît, & Dieu qui ne nous a créés que pour lui, ſe manifeſte d'une maniére terrible à ceux qui ont affecté de le méconnoître.

L'on

L'on ſe moquera peut-être aujourd'hui de ces réfléxions; mais demain la mort aprendra quel eſt le plus ſage de celui qui les goûte, ou de celui qui les tourne en ridicule.



CHAPITRE XVIII.

De la Superſtition.

L'Homme, qui, preſque toujours extrême, ſe porte également à l'idolâtrie & à l'incrédulité, a beſoin d'une Religion telle que la nôtre, dont les lumiéres convainquent la raiſon, & proſcrivent la ſuperſtition. En vain l'héréſie oſe charger l'Egliſe de nos abus ; elle n'a jamais ceſſé de réveiller le zèle des Paſteurs contre le fanatiſme & contre l'ignorance. Si l'on remonte depuis le Concile de Trente juſqu'à celui d'Ephèſe, on verra que l'Egliſe, en déclarant la médiation de Jeſus-Chriſt indiſpenſablement néceſſaire, n'aprouve celle des Saints que comme bonne & utile : on verra qu'en permettant le culte des images comme une dévotion qui ſe raporte à l'original, elle annonce qu'il n'y a aucune vertu dans les tableaux ni dans les ſtatues ; qu'en ordonnant les priéres pour les morts, elle condamne la cupidité qui oſeroit en faire un trafic honteux ; qu'en accordant des indulgences, comme ayant droit de lier & de délier, elle proteſte qu'elles ſont

tout-à-fait inutiles ſans un cœur contrit & humilié : on verra qu'elle diſtingue les dogmes de ce qui n'eſt que pieuſe opinion ; qu'elle ne déclare hérétiques que ceux qui nient des articles de Foi, & qu'elle ne déſeſpére point de leur ſalut, tant qu'ils ſont vivans ; qu'elle ne connoît que la perſuaſion ; qu'elle a en horreur toute voie de perſécution ; & qu'elle ne ceſſe de prier pour ceux qui la ſcandaliſent & la déchirent : on verra qu'elle rend à Céſar ce qui apartient à Céſar, & qu'elle prêche continuellement la ſoumiſſion à toutes les Puiſſances de la terre.

Mais il eſt inutile d'entrer dans ces détails, que l'Expoſition de la Foi, ouvrage immortel du grand *Boſſuet*, a mis dans le plus beau jour. C'eſt là qu'on aprend à connoître le véritable eſprit de la Religion, que les ſuperſtitieux obcurciſſent par des traditions toutes humaines, à l'éxemple des Phariſiens, contre leſquels Jeſus-Chriſt tonnoit avec tant de force. La fauſſe piété n'a rien que de dangereux. On ſe confie dans des pratiques ſuperflues, & l'on néglige les devoirs les plus eſſentiels ; on craint d'avaler un moucheron, & l'on avale un chameau ; on s'imagine qu'en

recitant beaucoup de priéres ſans attention, on ſera ſûrement éxaucé ; & qu'à l'aide de certaines formules ou de certains éxercices, on ne peut manquer d'être ſauvé, quelque vie déréglée qu'on méne. Les cérémonies de l'Egliſe ſont les délices de l'ame chrétienne ; ſes fêtes & ſes cantiques, ſa conſolation. Mais il ne ſuffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour mériter le ciel ; il faut accomplir les préceptes de la Loi. Il n'y a que ceux qui ſe font violence, & qui commandent à leurs paſſions, qui obtiendront le Royaume éternel. Ce ne ſont ni les enthouſiaſtes qui l'ont dit, ni moi qui l'ai imaginé ; mais la vérité même, dont les paroles ne paſſeront point.

On ne ſauroit croire combien il y a d'eſpéces de ſuperſtitions dans le monde, & combien notre religion, toutes pure qu'elle eſt, a des diſciples qui la défigurent. La fauſſe piété prend mille formes différentes. Frivole chez les uns, chagrine chez les autres, ſoupçonneuſe dans ceux-ci, cruelle dans ceux-là, elle eſt cette bête de l'Apocalypſe qui a les cornes de l'agneau. C'eſt elle qui endort les hérétiques au milieu de leurs erreurs, & les pécheurs dans

une fauſſe ſécurité, qui corrompt nos bonnes œuvres par un principe d'orgueil qui n'aperçoit pas une poutre dans ſon œil, & qui voit une paille dans celui de ſon frere; qui impoſe des fardeaux qu'elle ne voudroit pas toucher du doigt; qui préfére ſes idées à toute l'autorité de l'Egliſe & de la tradition, qui ſe nourrit de livres apocryphes & de fables ridicules, qui commet des ſacriléges, en craignant des péchés véniels.

Le grand mal eſt qu'on ſubſtitue preſque toujours ſon humeur à la place de la piété, & qu'on prend pour ſa conſcience l'obſtination. On croit n'être que ſolitaire, & ſouvent l'on eſt ſauvage; on croit n'avoir que du mépris pour le monde, & l'on a de la haine pour le prochain. Nos défauts prennent ſi facilement le coloris de la vertu, qu'on devient leur dupe dans les tems même qu'on s'imagine en triompher. Bien des perſonnes ne ſont pieuſes, que parce qu'elles ſont ſenſibles; de ſorte que ſi elles n'éprouvoient plus un certain plaiſir dans la pratique de leurs devoirs, elles les abandonneroient. D'autres prennent la dévotion comme un rôle qu'il faut jouer, après avoir

donné des éxemples de luxe & de vanité. C'eſt ici que l'élévation de l'ame eſt plus néceſſaire que jamais, pour ſpiritualiſer notre piété. Je ne prétends pas qu'on doive faire du culte divin un ſquelette, à l'éxemple des hérétiques, qui rejettent toute pompe, toute cérémonie, & qui traitent la Divinité d'une maniére indécente. Je me rapellerai toujours qu'un Miniſtre proteſtant me diſoit lui-même un jour, que la Religion réformée n'avoit point aſſez de ſecours pour entretenir la piété ; qu'elle étoit trop ſéche & trop nue, & qu'il falloit intéreſſer les ſens, comme on intéreſſe le cœur & l'eſprit.

C'eſt donc bien à tort que nos beaux eſprits rangent parmi les ſuperſtitions les religieuſes obſervances de l'Egliſe. Ils publient de toutes parts que nous ne ſommes que matiére, & ils voudroient qu'il n'y eût rien de ſenſible dans notre dévotion. Mais pénétrons leur deſſein, & nous reconnoîtrons qu'ils ne deſirent l'abolition du culte extérieur, que parce qu'ils ſavent que s'il venoit à manquer, toute la Religion s'évanouiroit. L'honneur d'être bête, & de vivre ſans réfléchir, a tellement ému l'imagination de certains hommes,

qu'ils paroiſſent envier le ſort de marcher à quatre pattes. Eût-on pu croire qu'après ſix mille ans de recherches & d'expériences, qu'après le témoignage de tant de Philoſophes qui nous ont éclairés, qu'après tant d'ouvrages de génie, où l'on aperçoit un rayon divin, on finiroit par annoncer pompeuſement au public, que nous n'avons en partage qu'une circulation de ſang, que le mouvement de quelques organes, & que nous ſommes enfin tels que l'huître & le limaçon ? On dira peut-être que nous revenons ſouvent ſur cet objet : mais on ne ſauroit trop ſouvent répéter les éternelles vérités ; d'autant mieux que les impies ne ceſſent de rebattre leurs monſtruoſités, & de s'en faire un ſymbole qu'ils débitent à tout propos.

Si nos beaux eſprits étoient de bonne foi, & s'ils vouloient s'inſtruire au lieu de ſe moquer & d'invectiver, ils verroient avec étonnement le zèle de tous les catholiques éclairés contre la ſuperſtition ; ils verroient que toutes les ames qui s'élevérent furent véritablement chrétiennes, & que leur culte, toujours raiſonnable, n'eut jamais le caprice ni l'ignorace pour motif. Il n'y a point d'inſtance que le Concile de

Trente ne faſſe aux paſteurs, pour les engager à prémunir les peuples contre la dévotion phariſaïque ; & il n'y a point d'ouvrage où l'on expoſe les vérités de la foi, qui ne décrie les abus & les préjugés. Mais les impies agiſſent comme les Proteſtans, qui répétent toujours les mêmes accuſations, quoique mille fois ont leur en ait démontré la fauſſeté. Si la paille n'étoit pas mêlée ici-bas avec le bon grain, & s'il n'y avoit point de rouille parmi les Chrétiens, la terre ne différeroit pas du ciel. Il faut qu'il y ait des ſcandales & des ſuperſtitions pour nous éxercer, & pour nous exciter à deſirer ce jour ſans nuage où régne à jamais la vérité.

L'ame qui s'éxalte ne fait pas dépendre ſa Religion de l'opinion des hommes, ni du plus ou du moins qui ſe trouve dans leur piété : elle a ſon apui dans l'autorité de l'Egliſe, qui ne peut nous tromper ; & ſoit que les abus ſe multiplient, ſoit qu'ils viennent à ceſſer, ſa ferveur n'en reçoit aucune altération. On eſt toujours ſolidement pieux, quand on s'éléve au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, & qu'on va chercher en Dieu la raiſon de ſa foi. Tout ce qui ſe raporte au culte d'un Etre immor-

tel, ne doit avoir que de la grandeur, & ne peut inſpirer que des ſentimens de magnanimité. C'eſt pourquoi la ſuperſtition, qui ne s'occupe que de minuties, ſe trouve diamétralement opoſée à la Religion, au point qu'elle ſemble en être la parodie.

Si la foi paroît puérile à nos eſprits forts, parce qu'elle eſt ſimple & docile, il ſera deſormais honteux d'avouer qu'on ne peut ſonder les profondeurs de la ſageſſe infinie, & qu'on doit ſe taire & adorer quand il s'agit de la divinité. Nous ne ſommes jamais plus élevés, que lorſque nous nous humilions; jamais plus raiſonnables, que lorſque nous croyons; jamais plus heureux, que lorſque nous eſpérons dans celui qui étoit hier, qui eſt aujourd'hui, & qui ſera à jamais. Les inſenſés s'imaginent eſcalader les cieux, parce qu'ils font quelque chétive découverte en phyſique ou en aſtronomie; comme ſi le payſan qui creuſe la terre, n'étoit pas auſſi près de Dieu que le ſavant qui obſerve les aſtres. Il ne reſte à la créature que le parti du ſilence, de l'étonnement & de la ſoumiſſion. Vouloir regimber contre cette loi, c'eſt vouloir éteindre les étoiles, & deſſécher les

mers. Si l'on ne ſe moque pas d'un homme qui reconnoît l'impoſſibilité d'arriver au ſoleil, pourquoi tourner en ridicule le Chrétien qui ſe confeſſe incapable de pénétrer les myſtéres de la Religion, & qui en révére la ſainte obſcurité ?

On n'entend plus que des cris de toutes parts contre le fanatiſme & la ſuperſtition, comme s'il n'y avoit plus de culte dans l'univers qui ne fût coupable de ce double excès. On ne penſe plus, ou plutôt on ne veut pas penſer, que les abus, les cabales & les ligues ne furent jamais l'ouvrage de l'Egliſe, toujours pacifique & toujours éclairée, mais le fruit des paſſions. On ne péche que parce qu'on n'obſerve pas l'Evangile, & qu'on laiſſe ramper ſon ame dans la pouſſiére. Voilà des vérités que nous comprenons, lorſque nous nous élevons au-deſſus des ſens. C'eſt alors que tout culte ſuperſtitieux diſparoît, & que nous ſaiſiſſons l'eſprit de la loi ; cet eſprit, qui diſtingue le bon du mauvais, l'eſſentiel de l'utile, qui nous enſeigne la profondeur & la ſublimité de la Religion, & qui nous place dans le vrai point de vue d'où il faut l'envisager. Chaque objet a deux faces,

& nous ne jugeons ordinairement des choſes que d'une maniére relative, à moins que nous n'en éxaminions l'eſſence. Si la dévotion du cagot eſt trop chargée, & ſi celle de l'hérétique ne l'eſt pas aſſez, cela n'altére ni n'augmente la vraie piété : elle reſte tout ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, le bonheur de l'ame & ſon élévation.

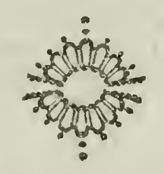
Nous n'avons point voulu diminuer l'horreur des ſuperſtitions, mais venger l'Egliſe de l'outrage qu'on lui fait, lorſqu'on lui impute nos préjugés. Sans doute il eſt fâcheux, & l'on n'en ſauroit trop gémir, de voir un culte auſſi ſaint que le nôtre, & auſſi pur, profané par l'ignorance & la fauſſe dévotion. Il n'y a ni grandeur d'ame, ni juſteſſe d'eſprit, dans ces pratiques minutieuſes, & dans ces ſcrupules que le caprice produit. La piété eſt ſolide, lumineuſe, ſublime, ſans humeur, ſans faſte, ſans affectation : elle déſavoue ces perſonnes farouches qui ſemblent porter à regret le joug du Seigneur, & qui donnent des idées ſiniſtres de la vertu ; de même qu'elle proſcrit ces hommes ridicules, qui n'ont rien que de puérile dans leur Religion. Il viendra un tems, dit ſaint Paul, où

l'on abandonnera les vérités pour écouter des fables.

Qu'eſt devenue cette foi éclairée qui tranſporteroit les montagnes, cette foi qui ſe nourrit des Livres ſaints, cette foi qui ſpiritualiſe la dévotion, & qui, loin de rechercher dans nos temples ce qui flatte les oreilles & les yeux, fait taire les ſens pour adorer Dieu en eſprit & en vérité? On croit ſouvent aimer la Religion parce qu'on ſe complaît à l'Egliſe, & qu'on éprouve certains ſentimens qui réveillent & qui touchent; tandis que ce n'eſt que la muſique, ou quelque décoration pompeuſe, qui frape & qui ravit. Voilà comme nos paſſions revivent juſqu'aux pieds des autels, & comme nous ſommes une énigme à nous-mêmes. Notre cœur qui devroit ſe recueillir & s'élever, ſe diſtrait du grand objet de notre amour, & ſe mêle avec les ſens qui l'entraînent comme il leur plaît.

Il faut obſerver, avant de finir l'article de la ſuperſtition, que les eſprits forts en ſont plus entichés que les faux dévots. Rien en effet n'eſt plus abſurde que ce qu'ils croyent, & que leurs opinions qu'ils révérent comme la ſuprême vérité. Quelques payſans ont pu

s'imaginer qu'une ſtatue étoit animée; & nos philoſophes à la mode ſe perſuadent que de la chair & du ſang penſent réellement : quelques idiots auront ſoupçonné que les Saints ſont égaux à Dieu ; & nos beaux eſprits aſſurent que le vice & la vertu n'ont rien qui différe à leurs yeux. On ſeroit infini , ſi l'on vouloit continuer le parallèle , mais nous renvoyons nos lecteurs au ſymbole des incrédules, dreſſé par Adiſſon. Là paroiſſent dans tout leur jour les extravagances des impies, qui doivent nous faire une véritable pitié. D'ailleurs, perſonne n'ignore que ſi par hazard ils viennent à ſe convertir , ils n'abjurent l'incrédulité que pour embraſſer la ſuperſtition. C'eſt ainſi que les extrémités ſe raprochent, & qu'il n'y a que le vrai Chrétien dont l'ame élevée ſache tenir un juſte milieu.



CHAPITRE XIX.

De la Vie presente.

J'Aperçois dans la ſucceſſion des ſiécles ce premier inſtant où chaque homme naît, & celui où il finit, ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi nous vivons aujourd'hui, & demain nous ne ſommes plus. Dieu ſeul, dont les ſecrets ſont impénétrables, détermine le tems de notre éxiſtence, & la durée de nos jours ſelon ſa volonté. Il aſſigne aux uns trente ans, aux autres quatre-vingt, & au-delà des miſéres & des douleurs. D'abord nous ne ſemblons qu'un point dans le ſein de nos meres, juſqu'à ce que venant à naître, nous pleurons ſur nos propres malheurs, & nous offrons à l'univers le tableau de l'eſclavage & du péché. Si des nourrices nous allaitent, & ſi des domeſtiques veillent à notre conſervation, ce n'eſt que pour annoncer notre foibleſſe & notre impuiſſance. Tout retentit de nos malheurs & de nos cris, pendant que nous paſſons inſenſiblement à l'âge de raiſon, pour faire un nouvel aprentiſſage de chagrins & de maux.

Notre volonté perpétuellement contrariée par des maîtres, notre mémoire toujours ſurchargée de ſentences & de mots, notre corps ſans ceſſe expoſé à la rigueur des châtimens, rendent nos premiéres années auſſi triſtes qu'humiliantes. Cela eſt ſi vrai, que malgré le plaiſir que nous aurions de rajeunir, nous ne voudrions pas l'acheter au prix de recommencer une carriére auſſi pénible.

La jeuneſſe, à la ſuite de ces miſéres, s'annonce comme une roſe qui va s'épanouir ; mais que d'épines qui l'environnent ! On frémit, quand on ſe rapelle les paſſions dont nous ſommes alors inveſtis. Notre tête, ſemblable à une ruche murmurante, ne nous permet pas d'entendre le langage de la raiſon ; notre cœur, comme une cire ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, ſe durcit & ſe liquéfie ſelon que notre ſang eſt agité ; & notre ame, telle qu'une eſclave, s'aſſujettit à toutes nos ſenſations. Les ſciences ne paroiſſent ſe preſenter, que pour nous reprocher notre ignorance & pour nous tyranniſer. Ce n'eſt en effet qu'à force de patience & de ſueurs, qu'un jeune homme parvient à débrouiller quelques vérités. Combien de leçons, de traits de plu-

me & de réprimandes, avant d'avoir apris quelques principes de morale ou de phyſique ! La ſeule étude des langues décourage & déſeſpére.

Continuons d'achever un portrait qui n'eſt encore qu'ébauché, & dévelopons ce tems d'adoleſcence, où les deſirs combattent la ſageſſe, & où les paſſions fermentent dans toute leur force. Ici l'amour trouble le cerveau, là l'orgueil gâte l'eſprit ; ici le jeu ruine, là l'intempérance épuiſe. On diroit que tout conſpire à la perte de la jeuneſſe ; de même que dans une tempête les nuages, les éclairs, les pluyes, les vents, les tonnerres, ſemblent ſe réunir pour déraciner une jeune fleur. Si l'on réſiſte à la colére, on ſuccombe à la pareſſe ; ſi l'on ſe garantit des vices, on donne dans les ridicules. Toujours au-delà du tems preſent, & toujours ailleurs que dans l'endroit où l'on ſe trouve, nous paſſons nos premiéres années au milieu d'un tourbillon qui nous dérobe la vue de nous-mêmes & celle de nos devoirs.

Quel prodige, ſi quelques traits de grandeur d'ame percent alors à travers le cahos des paſſions ! Les jeunes gens ne font, pour ainſi dire, le bien que par diſtraction.

diſtraction. La legéreté des idées, la véhémence des deſirs, l'efferveſcence des humeurs, mettent toute leur perſonne en deſordre. Ce ne ſont que des courſes, des bals, des jeux, des ſpectacles, qui les occupent. La vérité leur paroît un ennemi, la ſageſſe un fardeau, l'étude un tyran. On redoute ſes parens, on déteſte ſes maîtres, on tourmente ſes ſerviteurs, & l'on devient le fléau de ſoi-même, ainſi que celui des autres. Il n'y auroit qu'une heureuſe éducation, qui pourroit réprimer ces malheureuſes ſaillies : mais je ne ſais par quelle fatalité cet art ſi néceſſaire n'eſt encore qu'ébauché, & comment les Princes mêmes, qui devroient avoir les meilleures inſtructions, & faire l'aprentiſſage de toutes les miſérés humaines, ſont pour l'ordinaire abandonnés à l'ignorance & à la flatterie. On les encenſe, tandis qu'il faudroit les humilier ; on les loue, tandis qu'il faudroit les corriger ; on les endort, tandis qu'il faudroit les réveiller.

Telle eſt la ſaiſon de cette jeuneſſe, qui, comme un été brûlant, nous conſume & nous dévore juſqu'à ce que les affaires venant à ſuccéder aux plaiſirs, l'ambition s'empare du cœur & le tyranniſe. Alors les inquiétudes commen-

cent, les embarras ſe multiplient, & il n'eſt plus queſtion que de s'arranger ſur cette terre avec les mêmes précautions que ſi l'on étoit éternel. La fortune devient l'idole qu'on adore ; l'argent, le bonheur qu'on pourſuit. Tout ſe réunit vers ce double objet, qui inſpire les ruſes, les intrigues, les feintes, & ſouvent les forfaits. On n'aperçoit que des intérêts & des honneurs, on ſe marie par cupidité, on ſe place par orgueil, & l'on ne penſe qu'à bien nourrir ſon corps, le bien loger & le bien vêtir. Il ne s'agit point d'analyſer le cœur des hommes, pour les deviner à cet égard : le tableau que nous faiſons, eſt leur propre portrait. L'imagination, la mémoire, la volonté, ne roulent que des affections & des idées qui ſe raportent à une vie toute ſenſuelle. Le ſommeil même ne les diſtrait pas de cette agitation; car c'eſt alors qu'ils rêvent avec effort, & que leurs ſonges retracent toutes leurs journées.

Notre humanité ſeroit encore trop bien traitée, ſi elle n'avoit que ces maux à redouter; mais les injuſtices qui nous opriment, les calomnies qui nous perſécutent, les maladies qui nous tourmentent, les tentations qui nous affli-

gent, viennent groſſir la chaîne de nos malheurs, & nous réduire à la plus dure captivité. Ce ne ſont que des périls de la part des voleurs, de la part des ennemis, de la part des ſaux amis, & de la part de nous-mêmes. Il ſemble que toutes les créatures s'arment pour nous perdre : l'inſecte diſtile ſon poiſon, & la roſe même déploie ſes épines. Si nous marchons au milieu des villes, ſi nous habitons les forêts, ſi nous parcourons les mers, les dangers ſe ſuccédent, pour ainſi dire, & tout au moins la peur nous trouble & nous déconcerte.

Telle eſt la vie preſente, où tout paroît riant au premier aſpect, & dont il ne réſulte que des angoiſſes, des douleurs & des calamités. Cependant nous n'avons détaillé ni les miſéres du pauvre, ni les maladies auxquelles eſt expoſée notre triſte humanité. Il faudroit deſcendre en ces chaumiéres où languiſſent la plûpart des hommes, & ſe tranſporter dans ces hopitaux où l'on ne repouſſe la mort qu'à force de médicamens & d'opérations, pires que la mort même. Quelles horreurs ! quelles images ! Ne vérifient-elles pas les paroles de Job, qui apelle notre vie un combat

continuel ? Nous n'avons pas beſoin d'interroger nos peres, pour aprendre nos malheurs ; ils éxiſtent en nous, & autour de nous, de maniére à nous avertir ſans ceſſe de leur funeſte impreſſion. Chacun, en s'avouant mécontent de ſon ſort, nous inſtruit qu'il n'y a point d'état où l'on n'éprouve des diſgraces & des chagrins. Les riches ſont dévorés par un ver intérieur, & les indigens par la faim ; les grands ſont conſumés par l'ambition & l'ennui, & les petits dépouillés par l'njuſtice & foulés par l'orgueil. Que de troubles domeſtiques en nous-mêmes, & dans nos maiſons ! Que d'alarmes cauſées par la mort de nos amis, ou par leur abſence ! Que de ſentimens d'anthipatie, qu'il faut étouffer ! Que de mouvemens de colére, qu'on doit réprimer ! Que de mauvaiſes penſées, qu'il eſt néceſſaire de diſſiper ! Les heures ne ſe ſuccédent, que pour nous tranſmettre à chaque minute de nouvelles inquiétudes & de nouveaux embarras.

Sans doute on ſuccombe à ces maux, ou l'on vit en être qui végéte, ſi la grandeur d'ame, que la Religion ſeule peut inſpirer, ne vient nous prémunir & nous éclairer. Alors nos malheurs ſe

changent en épreuves, & nous les chériſſons comme des occaſions de mériter l'éternelle félicité. Notre éxiſtence n'eſt réellement ſuportable, qu'autant que nous eſpérons une nouvelle terre & de nouveaux cieux. Nous ſentons que notre eſprit immortel a droit d'attendre une autre perſpective que des fleurs qui ſe fannent, des aſtres qui s'éclipſent, & des corps qui ſe réduiſent en pouſſiére. Qu'eſt-ce qu'une vie toute concentrée dans la ſphére de cet univers, où chaque objet nous pique en nous careſſant? Il faut en ſortir comme d'une priſon, & s'élancer dans les eſpaces immenſes qui abſorbent toute idée de la matiére. Je ſens que l'entrepriſe eſt difficile, puiſqu'il y a ſi peu d'ames qui s'élévent : mais cependant on ne triomphe qu'à ce prix des douleurs & des revers.

La plûpart des hommes équivoquent ſur le mot de vie. Ils entendent par ce terme la jouiſſance des plaiſirs criminels, qu'on peut dire une véritable mort. On ne reſpire, comme être raiſonnable, qu'autant qu'on fait uſage de la faculté de penſer, & qu'on l'employe à ſe connoître & à ſe ſpiritualiſer. Les inſtans qui compoſent notre vie coulent avec

une telle rapidité, que, ſi nous ne travaillons à arracher quelque choſe à ce tems qui nous ravit tout, nous végétons à la maniére des animaux. Nous ne ſommes qu'un point dans l'étendue des ſiécles, & un point qui va tout-à-l'heure être effacé, tandis que notre eſprit doit durer autant que l'éternité.

C'eſt donc bien à tort qu'on fait une idole de ſon corps, & qu'on le traite comme le mobile de notre éxiſtence; lui qui chaque année dépérit, juſqu'à ce qu'il devienne ſquelette. Il ſuffit de fixer la vieilleſſe, pour connoître toute ſa fragilité. Ce ne ſont plus alors que des organes uſés, des reſſorts rouillés, des fibres morts, qui engourdiſſent l'eſprit, & qui ſemblent le dépouiller de ſon imagination & de ſa mémoire. Le ſpectacle d'un vieillard dont l'ouie, la vue, l'odorat, s'anéantiſſent, & ne preſentent à nos yeux qu'un tronc deſſéché & qu'un ſépulcre mouvant, eſt le coup d'œil le plus affligeant pour l'humanité. On n'aperçoit plus qu'une ombre plaintive, qui reconnoît à peine ſes meilleurs amis, qui s'égare dans des queſtions inintelligibles, & qui paroît vouloir inutilement racrocher un reſte de vie qui s'enfuit. Il faut mourir jeune.

ou éprouver une pareille ſituation. Chaque inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes ; mais nous croyons cette vie ſans bornes, parce que notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous.

Si les hommes voyoient en naiſſant le tableau des miſéres auxquelles ils ſeront expoſés, ils voudroient rentrer dans le néant d'où ils ſortent. L'ambitieux n'apercevroit qu'avec effroi les peines, les ſoupleſſes, & les indignités qui doivent être les véhicules de ſa grandeur ; le ſavant ſe décourageroit, à l'aſpect des fatigues & du peu de fruit que lui donneront ſes recherches & ſes veilles ; le politique frémiroit en conſidérant ſa carriére épineuſe, où chaque pas peut occaſionner ſa chûte, & où chaque projet, quoique ſouvent inutile, coûte une aplication & des ſueurs infinies ; le conquérant aprendroit qu'il n'a droit d'attendre qu'une gloire fort incertaine, après des combats & des périls de toute eſpéce ; le voluptueux lui-même ſentiroit que ſes plaiſirs, qui paroiſſent ſi rians & ſi commodes, doivent l'accabler de remords ou de maladies, le dépouiller de ſa réputation, & peut-être de ſes biens ; le

courtiſan rougiroit de voir ſes fades adulations récompenſées par des revers, ou par une proſpérité que le public auroit en éxécration ; le Monarque enfin, encore plus effrayé que tous les autres, redouteroit le terrible fardeau de ſes embarras & de ſes devoirs, ainſi que le compte formidable qu'un Souverain eſt obligé de rendre au tribunal du Juge univerſel. Il n'y auroit que l'homme dont la Religion devroit faire l'étude & les délices, qui ſe réſoudroit volontiers à vivre pour mériter, & pour ſe préparer par la foi à jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces vérités, qui nous alarmeroient dans cette ſupoſition, nous échapent-elles, parce qu'elles ſont réelles ? On ne connoît les peines, que lorſqu'on en a fait l'eſſai ; cependant il n'en ſera pas moins certain que toute vie n'eſt qu'une ſucceſſion de maux, & qu'on ne peut en triompher que par la grandeur d'ame. La difficulté conſiſte à l'acquérir, puiſqu'on n'y parvient qu'en ſe dépouillant de tout orgueil & de tout attachement aux vanités du ſiécle. Je voudrois donc que les hommes s'accoutumaſſent de bonne heure à peſer en eux-mêmes toutes les choſes qui les

les occupent ou qui les amuſent, & à les évaluer, non ſelon le goût du monde, mais ſelon l'ordre immuable de la raiſon. Je voudrois qu'avant d'agir on prévît toujours la fin de chaque action, & qu'on ne manquât point de s'éxaminer ſur l'emploi du tems, & ſur le genre des études ou des affaires. Je voudrois qu'on ſe convainquît intimement que nous ne ſommes nés que pour la vérité, & pour faire du bien; que c'eſt ſe dénaturer, que de mépriſer ſes freres, & qu'il n'y a d'homme magnanime, que celui qui met toute ſa confiance en Dieu.

Lorſqu'on ſe repoſe ſur les honneurs, on ne s'accroche qu'à des objets terreſtres, & conſéquemment périſſables, puiſque la terre elle-même peut manquer; mais lorſqu'on ſe confie dans l'Etre qui étoit avant la création du monde, & qui ſubſiſtera après ſa deſtruction, on a l'éternité même pour apui. Cette idée ſeule doit réveiller toute notre raiſon, & nous engager à oublier tout-à-l'heure ce que nous avons eſtimé juſqu'ici, & à prendre un noble eſſor qui nous dégage de nos liens charnels. On n'eſt eſclave du monde, que parce qu'on rampe. Je

ſais que notre maniére de vivre dépend en quelque ſorte des perſonnes que nous voyons, des amitiés que nous formons, des pays que nous habitons, en un mot des événemens & des circonſtances ; mais dans quelque poſition qu'on ſe trouve, l'ame a toujours des reſſources pour s'étudier & pour s'élever. On ne doit jamais abandonner au public qu'une partie de ſoi-même, autant qu'il en faut pour cultiver la ſociété.

La plûpart des hommes, loin d'obſerver ces préceptes, profanent leur propre vie, ou plutôt en font une eſpéce de mort. Ils n'ouvrent, ni leurs oreilles, ni leur cœur aux vérités que la Religion expoſe. Pourvu qu'ils jouent ou qu'ils diſputent, qu'ils cabalent ou qu'ils rient, qu'ils trompent ou qu'ils dorment, qu'ils critiquent ou qu'ils mangent ; ils ſont enchantés de leur éxiſtence, & ſe croient nés pour les plus grandes choſes. On a perdu la ſuite de ces jours pleins, qui illuſtrérent nos peres, & qui nous ont procuré des ouvrages merveilleux, où l'ame, toute inviſible qu'elle eſt, ſe fait voir à chaque page. Le tems conſtitue la vie preſente, & il n'y a rien dont on abuſe avec moins de ſcrupule. Nous

ne penſons pas qu'en diſperſant des heures comme nous voulons, il en vient une qui diſpoſe de nous à ſon tour, & nous efface pour jamais du nombre des vivans.

Il faudroit ſouvent nous repreſenter ce dernier inſtant, & penſer qu'alors il nous ſera égal d'avoir vécu d'une maniére obſcure ou brillante, d'avoir eu des talens, ou de n'avoir rien ſu. Tout ce qu'on fait par oſtentation n'aboutit qu'à quelques épitaphes plus ou moins belles qui décorent un triſte tombeau, c'eſt-à-dire, à quelques ſyllabes que le tems anéantit. Si ces vérités ſaiſiſſoient les hommes, la grandeur d'ame s'éléveroit ſur les débris de ce faux héroïſme qui les éblouit. Ils ne verroient rien de grand que ce qui ne doit jamais finir, & conſéquemment ils deviendroient grands eux-mêmes. Rien de plus magnanime que de vivre en philoſophe chrétien, qui dépouille l'univers de tout le faux clinquant dont nous l'avons revêtu, & qui n'aperçoit que la main inviſible du Créateur. Nos jours ſe paſſent à verniſſer des objets frivoles, & à nous contempler dans notre propre ouvrage. De là naiſſent de petites idées, de petites maniéres

& de petits ſentimens, qui nous courbent vers la terre, & nous empêchent de nous élever. Je ſuis toujours fâché, quand je lis les révolutions de la vie humaine, de ne trouver de ſiécle en ſiécle que quelques ames qui ſe dégagent de la matiére, & qui percent les nuages de la cupidité.

Un jour devroit inſtruire l'autre, ſelon le langage de l'Ecriture; & l'on voit au contraire, que plus le monde avance en âge, & plus il devient frivole. On n'avoit point ſenti juſqu'ici cet amour exceſſif pour les bagatelles, qui nous énerve & qui nous perd. Les grands hommes étoient rares, mais les perſonnes futiles n'étoient pas ſi communes. On ſe ſoutenoit, en quelque ſorte, entre le rampant & le ſublime; mais aujourd'hui l'on ſe décide avec une eſpéce de fureur pour tout ce qu'il y a de plus puérile. L'ame eſt obligée de s'oublier pour un ſon, une couleur, un parfum qu'on admire comme ſon être, & la vie s'abrutit ſous l'empire des ſens. Cependant il n'y a pas d'inſtant où la Providence ne nous avertiſſe, d'une maniére frapante, de la caducité des choſes humaines. Ici les diſgraces précipitent, là les maladies conſument; ici la peſte dé-

vore, là le feu réduit en poudre : les uns périssent par les flammes, les autres au sein des eaux ; ceux-ci s'abandonnent au désespoir, ceux-là s'égarent dans les plus affreux deserts : & peut-être aprendrons-nous au premier jour que tous ces malheurs arrivent actuellement. Sans la distance des lieux nous saurions à chaque minute les révolutions les plus funestes ; nous saurions qu'on vole, qu'on trahit, qu'on assassine, qu'on égorge presqu'à toute heure, & que la terre s'entr'ouvre sans interruption pour engloutir des dépouilles de notre humanité.

Quel affreux tableau ! mais qu'il est ressemblant ! Oui, voilà cette vie qu'on conserve, qu'on estime, & qu'on chérit comme la suprême félicité. On a beau savoir qu'une seconde suffit pour la dissiper, on s'apuie sur elle avec une assurance inébranlable. Nos jours, quoiqu'entrecoupés de malheurs, de remords, & de sanglots, s'offrent à nos regards sous une forme séduisante ; & nous les croyons les messagers du bonheur. Combien la grandeur d'ame n'est-elle pas nécessaire pour dissiper ces illusions, elle qui naît du sein même de la vérité, & qui ne s'occupe que des

moyens d'y retourner ! Elle nous transporte en idée dans cette région intellectuelle où il n'y a qu'un jour éternel ſans crépuſcule & ſans nuit, & alors nous nous détachons tout naturellement des objets terreſtres.

Mais il eſt impoſſible d'acquérir cette grandeur d'ame dont nous parlons, ſi nous ne choiſiſſons un état relatif à nos talens & à nos goûts. Le ſort de notre vie dépend de notre vocation. Un pere eſt tyran, lorſqu'il oſe en diſpoſer contre notre volonté. Les cloîtres n'ont de mauvais Religieux, les cours de mauvais Miniſtres, les villes de mauvais Juges, que parce qû'on prend des emplois auxquels la Providence ne nous a point deſtinés. Chaque planette roule dans ſa ſphére, & chaque homme doit vivre dans la condition qui lui eſt propre. Si le ſoleil paſſoit à la place de la lune, l'univers deviendroit cahos : de même que la ſociété ſe trouve en déſordre, depuis que le caprice ou l'intérêt décident de la vocation. On devroit ſonder ſon cœur, & l'on ne s'attache qu'à la ſuperficie des choſes ; on devroit interroger ſon ame, & l'on ne conſulte que les ſens, on devroit eſſayer ſes forces & ſa capacité, & l'on n'étudie que

le plaiſir, dont on fait aujourd'hui un ſyſtême de conduite & de philoſophie.

Tous ces maux viennent de ce que notre vie extérieure contredit perpétuellement la vie intérieure. C'eſt un combat entre l'ame & les ſens, qui bleſſe la raiſon. Il faut éxiſter en ſoi, & hors de ſoi, de maniére à pouvoir être tout à la fois ſur la terre & au ciel. Nous trouvons le ciel en nous-mêmes, lorſque nous ſavons habiter avec nous; car c'eſt là que l'impreſſion de la Divinité ſe fait ſentir. Qu'il eſt triſte de ne vivre qu'à l'aventure, & de voltiger d'objets en objets, pour s'accrocher en quelque ſorte à des frivolités! Ainſi l'on voit naître des plantes au hazard, & s'attacher aux premiers arbres qu'elles rencontrent.



CHAPITRE XX.

De la Vie future.

NOtre vie, telle que le ſoleil, après avoir eu ſon aurore, ſon midi & ſon couchant, s'éteint en aparence pour aller renaître dans un autre hémiſphére. Mais cet hémiſphére eſt-il un endroit corporel, ſemblable à ce firmament que nous admirons, un eſpace reſſerré, comme cette athmoſphére d'air que nous reſpirons ? Non ſans doute : l'immenſité de Dieu même, qui n'a ni lieu, ni limites, & qu'on ne peut comprendre parce qu'elle eſt au-deſſus de toute compréhenſion, devient le ſéjour immortel des ames indeſtructibles. Il faut, pour en avoir quelqu'idée, oublier tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans cet univers, & ſe ſurmonter ſoi-même, puiſque l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme compris ce que Dieu réſerve à ſes Elus. Là ce ne ſont plus ces penſées qui, quelques ſublimes qu'on les ſupoſe, ont toujours quelque défectuoſité ; mais des productions d'un eſprit épuré, ſantifié, & dont la capa-

cité se trouve toute remplie de la Divinité : là ce ne sont plus ces sentimens que l'amour-propre ou l'intérêt rendent toujours imparfaits, mais des affections qui deviennent en quelque sorte infinies, à raison de leur grande intimité avec l'Etre des êtres. Ainsi les fleuves vont s'unir à la mer, & former ce vaste océan qui remplit l'univers de son bruit & de sa majesté.

J'ai besoin d'apeller ici toute la grandeur d'ame que les hommes peuvent acquérir, pour exprimer cette vie future dont l'espérance étend nos desirs, dissipe nos afflictions, & consacre nos travaux. En vain les Poëtes & les Orateurs ont souvent entrepris de nous dépeindre la Jérusalem céleste; en vain ils ont fait intervenir les étoiles & les fleurs pour nous en tracer une magnifique copie : ce n'est qu'une ébauche informe, & tout-à-fait incapable de nous en donner une juste idée. Comment, en effet, nous representer un séjour où tout est lumiére, & où il n'y a ni lune, ni soleil, un royaume où tout est harmonie & magnificence, & où il n'y a ni instrument, ni décoration, un jardin où coulent des torrens de volupté, & où il n'y a ni terre, ni eau; une cité dont les portes s'ouvrent & se fer-

ment, & où il n'y a ni barriére, ni limite ; un trône d'où il ſort des éclairs, des tonnerres, & des voix, & où il n'y a que de purs eſprits ? Il n'apartient qu'à Dieu, comme ſource de tout bonheur & de toute beauté, & comme Etre immenſe & tout-puiſſant, qui ſe communique comme il veut & quand il veut, d'opérer de pareils prodiges, & de faire ſentir éminemment à nos ames une portion de ſa félicité, quoiqu'elle ſoit indiviſible.

Si les livres les plus divins & les plus ſublimes, tels que l'Apocalipſe, dont les éclairs aveuglérent l'eſprit de *Newton* même, nous décrivent la vie future comme un ciel de jaſpe & de ſaphirs, ou comme une ville environnée de murailles d'or le plus pur, ce n'eſt que pour s'accommoder à notre foibleſſe. Tous les objets matériels diſparoiſſent à la mort, & les ames tranſfigurées dans celui qui eſt la lumiére du monde, ont pour habitation l'eſſence même de Dieu. *Comme mon Pere eſt en moi, & moi en mon Pere,* dit Jeſus-Chriſt, *mes Diſciples ſeront de même un en nous, afin qu'ils aient la plénitude de ma joie.*

Elevons nos eſprits à la ſuite de ces magnifiques paroles, & tâchons, s'il eſt

poſſible, d'entrevoir quelque rayon de ces clartés céleſtes, qui font les délices des Saints ; nous en ſerons bien-tôt remplis, ſi nous préférons cet immenſe bonheur à tous les biens temporels. Cette vie n'eſt que l'enfance de notre être, & comme une nuit obſcure dont tous les plaiſirs ne ſont que des ſonges paſſagers ; mais la vie future nous embellira des traits de la vérité même ; & il n'y aura pas juſqu'à nos corps, qui par la ſuite deviendront incorruptibles & radieux, pour participer à la gloire de l'ame. Oui, les Bienheureux abſorbés en Dieu, & toujours avides de ſon amour, quoique toujours pleinement raſſaſiés, deſireront & jouiront. Quelle extaſe ! On poſſédera celui qui poſſéde tout, on éxiſtera dans celui par qui tout éxiſte, on s'élévera juſqu'à celui qui eſt au-deſſus de toute élévation.

Mais tout ce que nous pouvons dire n'eſt qu'une ombre de la vie future, où notre humanité, transformée de maniére à exprimer la Divinité même, puiſera une félicité immenſe qui cauſe à chaque inſtant les mêmes joyes & les mêmes raviſſemens que ſi elle augmentoit. Dieu nous invite par la voix des inſpirations, des bons éxemples, & des inſtructions, à regarder conti-

nuellement ce ciel tout ſpirituel, qu'on peut apeller l'élément des ames ; & inſenſés, nous perdons nos jours à contempler de la pouſſiére, ou à nous enfoncer dans la boue. Cependant, ſi le firmament enrichi de ſes étoiles nous paroît un objet auſſi magnifique, que ſera l'Etre immortel, qui peut tirer quand il veut, des tréſors de ſa toute-puiſſance, des millions de mondes nouveaux?

Le Dieu dont nous devons jouir, & qui doit ſe donner à nous d'une maniére ineffable, n'eſt ni ce dieu des payens, qui avoit des vices & des paſſions ; ni ce dieu des Spinoſiſtes, qui n'éxiſte que dans les élémens ; ni ce dieu de nos Philoſophes modernes, qui, ſemblable aux idoles, demeure éternellement ſourd & muet, & ne s'embarraſſe ni de punir le crime, & de récompenſer la vertu : mais le Dieu trois fois Saint, qui révéla ſa gloire à Abraham, ſes Loix à Moïſe, & qui, après nous avoir parlé par des Prophétes, a daigné nous parler par ſon propre Fils. C'eſt le Dieu qui touche les montagnes & les diſſipe en fumée, fond les rochers dans des ſources d'eaux vives ; qui ſe proméne ſur les aîles des vents, & qui répand ſur la terre

ces couleurs qui nous raviſſent, ces odeurs qui nous embaument, ces ſaveurs qui nous parfument. C'eſt le Dieu qui tonne dans les cieux, & qui ébranle la terre juſques dans ſes fondemens; qui connoît toutes les étoiles, & qui les apelle par leurs noms, qui ſouffle, & qui tarit le gouffre immenſe des mers; qui donne le mouvement à la moindre feuille, & la nourriture aux plus vils inſectes. C'eſt le Dieu qui fait marcher la mort devant lui comme l'éxécutrice de ſes vengeances; qui briſe les mauvais Rois dans le jour de ſa colére, & qui, d'une ſeule parole, fera rentrer l'univers dans le néant d'où il l'a tiré. C'eſt le Dieu qui énivre ſes Saints d'un torrent de délices, & qui les reçoit dans ſes tabernacles éternels; tandis qu'il tient des abîmes toujours ouverts, où ſa juſtice dévore les pécheurs, ſans jamais les anéantir. C'eſt le Dieu dont les miſéricordes ne peuvent s'épuiſer, qui pardonne toutes nos offenſes, & guérit toutes nos langueurs; qui nous arrache des portes de la mort, & nous rajeunit comme l'aigle; qui remue actuellement mes doigts, qui me fait reſpirer, & qui interceptera cette reſpiration quand il le voudra.

L'homme, vaſe d'argile, pouvoit-il

espérer une communication aussi intime avec un Etre aussi incompréhensible & aussi puissant ; & n'avons-nous pas droit de dire, que réellement on se moque de notre ame, lorsqu'on ose placer sa grandeur dans la conquête de quelques provinces, ou dans la jouissance de quelques honneurs ? La seule vie future peut satisfaire nos desirs toujours renaissans. Notre cœur s'inquiéte & s'égare, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. C'est le centre du repos universel, où toutes les créatures doivent tendre, si elles ne veulent pas rester indigentes, expatriées, & livrées au désespoir. L'homme ressemble à ces modifications qui ne sauroient subsister sans sujet : il s'anéantit, pour ainsi dire, si-tôt qu'il ne s'attache pas à l'Etre Créateur dont il emprunte tout ce qu'il est.

Mais quand même la vie future ne seroit que le dépouillement de nos infirmités, & qu'on n'y auroit pas d'autre consolation que celle de ne point souffrir, & de respirer loin des fraudes, des parjures & des calomnies, on devroit desirer avec toute l'ardeur une si heureuse situation. Combien de fois n'avons-nous pas gémi des scandales & des maux qui coulent dans cette vallée de larmes avec impétuosité !

Combien de fois n'avons-nous pas desiré d'arrêter ce torrent qui trouble la paix, qui ravage les consciences, & qui répand de toutes parts la désolation & l'effroi ! Mais le bonheur que nous espérons va bien plus loin, puisqu'il n'a point de bornes ; tout ce que notre imagination peut se peindre de plus admirable & de plus heureux, n'est que comme une goutte d'eau en comparaison des mers. Saint Paul lui-même, quoi qu'il n'avoit été ravi qu'au troisiéme ciel, avoue que toutes les facultés humaines ne sauroient atteindre au point d'exprimer ce qu'il a voulu & ce qu'il a entendu. Ne desirons-nous pas, après un tel recit, de sortir de la prison de notre corps, & de briser des liens qui nous retiennent dans un cloaque d'infirmités ? La terre est cet éxil dont parle le Prophête, & où l'on ne peut chanter le cantique du Seigneur sans alarmes & sans distraction. Les Juifs, assis sur le bord des fleuves de Babylone, répandoient autrefois des pleurs au souvenir de Sion, suspendoient en signe de deuil leurs harpes aux saules, & répétoient sans cesse le nom de leur chére Jérusalem ; & nous, quoique Chrétiens, nous oublions l'habitation

de Dieu même, qui doit être la nôtre, pour nous livrer à des concerts profanes qui flattent nos ſens & réveillent nos paſſions. Il n'y a pas juſqu'au ſon des cloches que nous n'ayons pour ainſi dire en averſion, parce qu'au lieu de nous convoquer à des bals & à des feſtins, elles nous apellent à des éxercices de Religion, & nous avertiſſent de cette vie bienheureuſe qui nous attend.

Cependant il faut nous réſoudre à des conſolations infinies, ou à des tourmens éternels. L'arrêt eſt prononcé : & ni nos diſſertations en poéſie, ni nos épigrammes en proſe, ne pourront l'annuler. Un Etre éternel récompenſe ou punit, d'une maniére éternelle : & ce n'eſt pas avoir idée de Dieu, que de le ſupoſer moins juſte que miſéricordieux. Toutes ſes perfections ſont également infinies. Mais comme ce n'eſt pas vivre, que de ſouffrir à jamais, nous n'enviſageons la vie future que ſous l'aſpect d'un bonheur inexprimable. Toute ame qui en jouit eſt dans ſa ſuprême grandeur, puiſqu'une créature ne peut arriver à rien d'auſſi grand que la poſſeſſion d'un Dieu. Quelle eſt la gloire du monde, qu'on oſeroit

comparer

comparer à celle-ci ? & quelle doit être notre honte, de ne pas nous élever de degré en degré, jusqu'à la sublimité d'un ciel sans éclipse & sans nuage ! Nous n'aimons qu'une basse vanité, puisqu'au lieu de mettre notre honneur dans notre immortalité, nous le plaçons dans des choses qui n'ont qu'une éxistence momentanée.

On ne peut penser au séjour des Bienheureux, sans se rapeller cette multitude innombrable d'esprits, qui, depuis Adam jusqu'à nous, ont mérité par leurs bonnes œuvres la céleste patrie ; & sans reconnoître que Dieu, dont la toute-puissance est incommensurable, a bien créé d'autres espaces que cet univers exposé sous nos yeux. Où sont en effet ces intelligences dont la terre a englouti les corps ? Elles vivent d'une vie toute merveilleuse ; mais nous ne savons, ni où, ni comment. Dieu, qui les tient dans ses secrets éternels, nous ouvrira bien-tôt ce sanctuaire impénétrable à nos sens, & nous nous trouverons avec les Justes de tous les siécles. C'est-là que chacun, selon la capacité de son être, boit, pour ainsi dire, à longs traits une sainte & inaltérable volupté ; & que Dieu, par une communication

ineffable, révéle à ſes Elus les vœux que nous leur adreſſons. Il les revêt de ſa lumiére & de ſon incorruptibilité ; & dans de continuelles extaſes que nous ne pouvons nous imaginer, il les nourrit de lui-même, & rend leur ame toute céleſte. Si jamais nous avons ſenti ces heureux momens où l'homme, tout eſprit, oublie ſon propre corps, ne tient plus à la terre, & s'abîme dans le ſein de l'éternité ; ce n'étoit qu'une goutte de ce torrent immenſe qui énivre les Saints, & que la grace divine faiſoit diſtiler juſqu'au fond de nos cœurs.

Il n'y a ici ni enthouſiaſme, ni imagination ; tout eſt merveilleux, & tout eſt vrai : de ſorte que je dois bien plutôt me plaindre de la lenteur de mon eſprit, que de ſa vivacité. C'eſt dans les Prophêtes qu'on trouve ces traits lumineux qui peuvent réveiller l'idée du ciel. Pleins d'une ardeur divine, ils décrivent en caractéres de feu la charité qui embraſe les bienheureux & qui les vivifie, de même que la flamme épure les métaux. La mort, comme le prélude de ce bonheur, doit ſans doute nous être précieuſe, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour mourir chrétiennement. Laiſſons l'impiété s'aplau-

dir d'une fin ſemblable à celle des bêtes, & ſe rire des ſaints deſirs du Juſte: les incrédules ont leur terme, & toute leur audace viendra ſe briſer contre le doigt qui ſoutient le monde, qui creuſe les abîmes, & qui arrête l'impétuoſité des vents & des mers.

On ne ſauroit croire combien l'eſpérance de la vie future éteint les paſſions, & comme elle nous excite à la pratique des vertus. C'eſt elle qui encourageoit les Martyrs au milieu des flammes, qui fait trouver de la conſolation dans les pleurs, & qui imprime à l'ame cette grandeur que tout l'héroïſme profane ne ſauroit atteindre. Jean Caſimir, Roi de Pologne, eût-il quitté ſa couronne d'une maniére auſſi admirable, ſi la vie future ne l'eût touché! Il ſuffit de raporter les paroles de ſon abdication, pour connoître la ſublimité des motifs qui animent le Chrétien. Voici comme il s'exprime: *Je quitte enfin ma couronne que les hommes eſtiment tant, & je choiſis pour trône ſix pieds de terre qui vont me réunir à mes Peres. Je deſcends du faîte des honneurs, pour rentrer dans la foule. De Souverain que j'étois, je deviens Sujet; je m'enfuis dans la retraite, où je porte mon peuple dans mon*

cœur, & où je ne cesserai de prier & de méditer, pour que Dieu lui donne un digne Monarque. Ou c'est ici la vraie grandeur, ou il n'y a jamais eu rien de grand dans l'univers. Les hommes les moins sensibles à la vie future ne pourront s'empêcher d'admirer ce trait d'héroïsme, parce que la vertu seule a des caractéres qui la rendent précieuse à ses ennemis mêmes. Rien de plus heureux que les empires où les Monarques agissent en vue de l'éternité : ils sont l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere de l'orphelin ; ils ne consentent à la guerre que lorsqu'il s'agit de revendiquer leur bien, ou de desarmer des ennemis dangereux ; ils méditent, ils prient, & ils ne regardent leur couronne que comme un fardeau, jusqu'à ce qu'ils obtiennent celle que Dieu réserve à ses bien-aimés.

Nous devrions souvent nous demander à nous-mêmes, pourquoi nous vivons ; & cela nous aprendroit que nous ne sommes dispersés sur cette terre, que pour mériter une vie bien plus heureuse & bien plus sublime. Car s'il suffisoit de végéter comme les arbres, d'éxister comme le quadrupéde, la raison nous seroit entiérement inutile : mais elle nous est donnée pour agrandir notre être

& pour l'éxalter. On vient à bout d'élever l'ame en épurant ſes penſées, & en s'excitant ſoi-même à la contemplation des beautés inviſibles. Quels efforts David ne fait-il pas, lorſqu'il veut s'élancer vers Dieu! Tantôt il invite juſqu'aux abimes à benir le Seigneur, & tantôt il ſe livre à de ſaints tranſports qu'on peut apeller un raiſonnable & ſublime délire.

La grandeur d'ame, telle que nous l'avons expliquée dans tout cet Ouvrage, n'eſt donc que l'aprentiſſage de la vie future. Tout retentit-là, quand on ſe connoît; & l'on ne ſe connoît que lorſqu'on aime Dieu. C'eſt cette ſcience, que ſaint Auguſtin apelle la ſcience univerſelle. Il y a pluſieurs moyens d'arriverà la vraye grandeur; mais ils ſe réuniſſentſi-tôt qu'il s'agit de la fin. On doit toujours retourner au principe dont on émane. L'homme eſt un ſpectacle divin, quand il s'oublie lui-même pour n'enviſager que le ciel. Les héros profanes n'ont qu'un tems, & les vrais Chrétiens ont toute l'éternité.

Le rien n'étant capable de rien, la créature ne peut faire des actions héroïques qu'autant qu'elle s'attache au Créateur. Les exploits des mondains éblouiſſent, mais ils n'éclairent pas. C'eſt une grande baſſeſſe que de deſirer quelque choſe de

moins que Dieu, & la plus grande ambition consiste à pouvoir lui plaire. Nous n'avons été formés, ni pour composer des livres, ni pour enfanter des projets, ni pour remporter des victoires, ni pour imaginer des systêmes ; mais pour acquérir une éternité de bonheur : & si l'on écrit, ou si l'on combat, ce ne doit être qu'en vue de cet objet.

Ouvrons les cieux par les efforts de la foi, & nous ne douterons plus de la grandeur d'une ame qui ne s'éxalte qu'en Dieu. La mort dévore les triomphes de l'impie, & la Religion éternise ceux du Chrétien. C'est sur les débris de l'orgueil, qu'un esprit immortel doit s'élever. Toutes les victoires les plus éclatantes ne valent pas l'honneur de se vaincre soi-même. Que sert de commander à des soldats, si l'on ne sait pas imposer silence à ses propres passions ? L'ame est roi chez le sage qui connoît le prix de son être, & qui tient ses desirs & ses sens au-dessous de la raison.

Nous finirons cet Ouvrage ainsi que nous l'avons commencé, c'est-à-dire, par des paroles tirées de l'oraison funébre du grand Turenne. Voici comme Fléchier peint ce héros : ,, c'étoit, dit-il, dans les ,, occasions les plus éclatantes, que se dé- ,, pouillant de lui-même, il renvoyoit

,, toute la gloire à celui à qui ſeule elle ,, apartient légitimement. S'il marche, ,, il reconnoît que c'eſt Dieu qui le con- ,, duit & qui le guide; s'il défend des pla- ,, ces, il ſait qu'on les défend en vain, ſi ,, Dieu ne les garde; s'il ſe retranche, il ,, lui ſemble que c'eſt Dieu qui fait un ,, rempart pour le mettre à couvert de ,, toute inſulte; s'il combat, il ſait d'où ,, il tire toute ſa force, & s'il triomphe, ,, il croit voir dans le ciel une main invi- ,, ſible qui le couronne. "

C'eſt ainſi que la grandeur d'ame s'annonce; & il n'y a que celle-là qui triomphe des événemens, qui nous éléve au-deſſus de nous-mêmes, & qui mérite une admiration univerſelle & durable. Si l'on ſe plaint de ce que le ſtyle n'a point répondu à la dignité du ſujet, & de ce que le lecteur n'a point été remué par des deſcriptions pompeuſes, ni intéreſſé par des définitions nouvelles, je dirai que la vérité eſt ſimple, & que les métaphores, ainſi que les ſaillies, n'affectent qu'un moment. Nous cédons l'éloquence à la mode, c'eſt-à-dire les antithèſes & les épigrammes, aux philoſophes modernes qui ont beſoin de ce vernis pour colorer leurs paradoxes. On n'aperçoit ordinairement des éclairs que

lorſque le ciel ſe couvre de nuages. Les jours ſéreins s'annoncent ſans éblouiſſement & ſans fracas. Toute grandeur qui dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même, & qui ſe couronne de ſes propres mains, n'eſt qu'une idole orgueilleuſe, dont la vérité ſape la baſe. Il faut s'oublier, & perdre de vue ce monde terreſtre, pour acquérir cette magnanimité qui fait l'eſſence du chriſtianiſme. Je défie les hiſtoires profanes d'opoſer un héros à Judas Machabée, cet homme ſublime & généreux qui mit en déroute les ennemis de Dieu, qui les pourſuivit juſques dans leurs retraites, & qui s'enſévelit dans ſes propres triomphes, après avoir triomphé lui-même de toutes les paſſions.

F I N.


CE

a39003 009524983b

